DEFENSE DE L'HOMME

N° 13

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE 2e Année. — Octobre 1949 PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six mois	250 fr.	Six mois	300 fr.
Un an	400 fr.	Un an	500 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE :

Concernant l'administration et la rédaction à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : **40 FRANCS.** POUR L'EXTERIEUR : **50 FRANCS**

Pour notre prochain gala (du vendredi 30 décembre)

Avis à tous !

Nous avisons les groupements sympathiques et très voisins de nous qu'en vue de pallier son déficit budgétaire, immanquable cette année encore, DEFENSE DE L'HOMME organisera à son profit un grand gala le vendredi 30 décembre, en soirée, salle Pleyel. Ils voudront bien en prendre note et ne rien faire eux-mêmes aux approches de cette date. Naturellement, nous leur en serons bien reconnaissants.

Nous avons beaucoup de temps devant nous avant d'atteindre cette fin d'année et nos camarades de la région parisienne n'ont pas à s'occuper spécialement de cette fête en ce moment. Qu'ils y pensent seulement et si certains d'entre eux désirent nous soumettre certains projets, qu'ils n'hésitent pas.

Vers un rassemblement des véritables syndicalistes

LE Cartel national d'unité d'action syndicaliste créé, nos lecteurs s'en souviennent, voilà déjà quelques mois, convoque tous les syndicalistes de ce pays — les vrais et quelle que soit leur appartenance — à une Conférence dont les travaux auront lieu à Paris les 12 et 13 novembre. Pour tous autres renseignements s'adresser : 20, rue Santeuil, Paris (Ve).

Les syndicats autonomes y seront, pour la plupart, représentés et la C.N.T. en entier participera à ces débats. Des minorités nombreuses de la C.G.T. et notamment de la C.G.T.-F.O. y feront certainement acte de présence, certaines même y joueront un rôle important — on le devine, en tout cas on le souhaite.

DEFENSE DE L'HOMME, qui se garde bien de mettre son nez où il ne faut pas, et de conseiller quiconque à tort et à travers, n'a pas changé d'avis depuis la parution de son premier numéro et nous ne pouvons qu'inviter nos amis syndicalistes, représentant un syndicat ou une minorité dans un syndicat, à se joindre aux bons ouvriers qui, les 12 et 13 novembre, vont peut-être bâtir une maison pour les syndiqués, la maison qui leur manque depuis 1914.

Que les organisateurs de cette Conférence et tous ces participants se montrent donc à la hauteur des événements en accomplissant tout de suite la tâche que le monde syndical anxieux attend d'eux.

Surtout, pas de mesquines querelles ni de questions de préséance ; arrière les mots d'ordre subalternes et en avant les grandes idées, seules susceptibles d'opérer un large ralliement. Elevez la discussion, camarades, puisqu'il faudra bien, hélas ! encore discuter, écourtez-la au besoin et REALISEZ ENFIN QUELQUE CHOSE.

Dévoré par le virus de la politique, châtré par des moyens de gouvernement, le syndicalisme se meurt, il est à l'agonie ; il ne sert plus, depuis longtemps, la classe laborieuse, il la desservirait plutôt. Le laisser en l'état sans rien tenter ce serait abdiquer toute chance de relèvement pour le présent et se vouer au pire dans l'avenir, ce serait livrer au désespoir les militants qui ne demandent qu'à se rassembler vite pour pouvoir agir vigoureusement ensuite.

— Une C.G.T. de plus, alors ?

— Non, une C. G. T. de moins, au contraire.

Une C.G.T. de moins puisque les syndicats autonomes (dont on ne peut nier qu'ils représentent la valeur d'une centrale syndicale) adhéreraient sûrement à la nouvelle organisation, ainsi que la C.N.T.

Nouvelle organisation à laquelle ne tarderait pas à s'agglomérer tous les syndiqués, tous les syndicats qui perdent leur temps, gaspillent leur argent et gâchent leurs efforts ailleurs ;

Nouvelle organisation représentative du syndicalisme véritable et devenant l'irrésistible pôle attractif pour des centaines de milliers d'exploités.

Il paraît qu'elle n'est pas impossible et, qu'à la suite de cette Conférence, elle pourrait naître tout au début du nouvel an.

Pourvu que je n'aie pas rêvé.

Louis LECOIN.

A propos de l'objection de conscience

IL n'est pas dans mon sentiment et il n'entre pas dans mes intentions de faire reproche à la Fédération anarchiste d'avoir organisé, récemment à la Mutualité, un grand meeting de solidarité en faveur des objecteurs de conscience emprisonnés.

Sa générosité habituelle se reconnaissait à ce signe.

Mais les interventions variées des orateurs m'ont laissé à moi-même, et à bon nombre d'auditeurs, rencontrés alors ou revus depuis, une singulière impression de malaise, pour dire le moins.

Cela tient assurément à la confusion installée dans les idées, et de la plupart des orateurs, et de la majorité du public.

C'est cette confusion, cette méconnaissance que je vais tenter de dissiper, en évitant de mettre en cause les personnes pour ne retenir que les idées exprimées.

Il a été dit et répété avec force, que l'objection de conscience n'était pas le meilleur moyen de lutte contre la guerre et le militarisme. On lui a même opposé « l'acceptation de la servitude militaire en vue d'accomplir un noyautage révolutionnaire de l'armée ».

Il est possible que l'objecteur de conscience commette une erreur de tactique. A moins que, creusant le problème, nous nous posions la question suivante : Est-ce bien son dessein d'éprouver une tactique ? Ne prendrions-nous pas, nous qui jugeons, la conséquence pour la cause ?

Quant au « noyautage » de l'armée, soit dit en passant, de lointaine et joyeuse mémoire, j'avoue mon scepticisme devant les résultats obtenus jusqu'ici...

D'autre part, on a contesté à l'objection de conscience une efficacité véritable. Ce ne sont pas, a-t-on dit, 1.000, 10.000 objecteurs qui empêcheront la guerre. C'est possible, voir même certain.

Le problème n'est pas là. La confusion, dont nous parlions, réside dans cette tendance de l'esprit à ramener l'objection de conscience à un procédé de lutte contre la guerre, choisi parmi tant d'autres.

Déjà, autrefois, lors des affaires Leretour, Ferjasse, la même ignorance, la même méconnaissance s'étaient fait jour, contre lesquelles nous luttions.

L'objection de conscience, répétons-le, attitude individuelle, est un impératif intérieur auquel se soumet une affirmation de l'esprit, une poussée de l'âme commandant tout l'être, un acte qui, en un mot, résume toute une vie intérieure.

L'objecteur, c'est l'homme qui, placé devant l'obligation militaire avec sa conséquence proche ou lointaine : faire la guerre, se refuse, par avance, à une telle éventualité contre laquelle tout en lui s'insurge : raison, conscience, conviction religieuse ou philosophique.

C'est le « non-possumus » dans toute sa pureté originelle : NOUS NE POUVONS PAS.

Que viennent faire ici les questions de tactique ou d'efficacité ?

C'est le vieux, l'éternel problème de la résistance de l'Homme à la Loi extérieure au nom de la Loi intérieure de la conscience.

C'est déjà ce qu'exprimait le vieil Eschyle par la bouche d'Antigone lorsque celle-ci s'interrogeait à seule fin de savoir « s'il ne valait pas mieux obéir à la voix des dieux en soi qu'à la loi écrite par les hommes ».

D'ailleurs, tout au long de l'histoire, des êtres ont surgi qui par leur attitude ont rappelé à leurs compagnons courbés sous des dominations diverses, physiques ou spirituelles, le droit imprescriptible de chacun à reconnaître et à affirmer sa « propre vérité ».

Objecteur de conscience, Galilée, un instant brisé, puis renouvelant tranquillement sa certitude face à l'erreur de son temps ;

Objecteur de conscience le vieux moine Luther affirmant sa foi à la Diète de Worms, devant un aréopage des princes de la terre et de l'église, et sommé d'abjurer, répétant « Je ne puis dire autrement, que le ciel m'assiste » ;

Objecteur de conscience Savonarole, brûlé en place de Florence pour avoir dénoncé les turpitudes de ses contemporains et répétant ses condamnations dans les flammes mêmes du bûcher ;

Objecteur de conscience Jean Huss, héros pur ;

Objecteur de conscience, Michel Servet, face à l'intolérance doctrinale de Calvin ;

Objecteur de conscience, tous ceux qui, connus ou ignorés, ont su dire jusqu'à la mort ce « non » de la conscience contre lequel rien ni aucune force ne prévalent.

On comprend mieux alors que le problème de l'efficacité soit ici faussement posé.

L'officier allemand — désigné pour fusiller les otages de Chateaubriand, et refusant d'accomplir une aussi sinistre besogne — qui, arrêté, jugé et condamné sur-le-champ expirait le soir-même de sa désobéissance, ne doutait pas qu'un autre exécuterait l'ordre odieux. En effet, le lendemain 40 Français tombaient sous les balles assassines. Son sacrifice s'avérait vain...

Geste inefficace, alors ? Qui oserait le dire ? C'est à des gestes comme ceux-là, d'amis ou d'adversaires, peu importe, que nous devons de ne pas désespérer encore de notre espèce !

Ecartant donc toute considération d'utilité ou de conséquence, l'objecteur ne peut agir autrement, à moins qu'il ne consente à se renier lui-même.

Quel est le « contenu » de cette conscience, nous demandera-t-on ? Ici, une autre équivoque est à dissiper. Il n'est pas souhaitable et il n'est pas juste de prétendre que seule l'objection religieuse soit recevable. Que le chrétien trouve dans le message évangélique des raisons en quelque sorte naturelles, sinon supplémentaires, de se décider, cela est vrai. C'est la honte de la chrétienté de n'avoir pas depuis longtemps condamné la guerre sans appel et contraint les Etats à y renoncer. Ce n'est pas là la moindre de ses défaillances, pour ne pas dire de ses trahisons. De ceci, d'ailleurs, nous reparlerons dans de prochains entretiens.

Nous avons tous connu des objecteurs athés et qui ont tenu bon. Et nous en savons, religieux, qui n'ont pas persévéré. Question d'homme, d'étoffe, de caractère parfois, en plus de la conviction.

La conscience, la raison claire, l'observation des faits contemporains, l'expérience acquise, la méditation solitaire autant de causes déterminantes. Le contenu de l'objection de conscience est variable à l'extrême comme l'est l'individu lui-même. Bien des voies cheminant aux flancs de la montagne, conduisent à cette cime altière de la désobéissance volontaire.

Ayons la sagesse de le découvrir et l'honnêteté de le reconnaître.

D'ici, portons plus loin encore notre regard.

Il m'apparaît, de surcroît, que deux positions ou pour mieux dire deux courants consacrent l'objection.

Il y a l'attitude que j'appellerais assez

improprement peut-être *d'objection conditionnelle.*

L'individu, ici, veut se réserver le droit de choisir son adversaire.

Il refusera son concours à l'Etat capitaliste ou fasciste. Il l'accordera à l'Etat prolétarien ou populaire.

Il refusera la guerre étrangère. Il acceptera la guerre civile. Il ne se battra pas contre l'Allemagne ou l'Espagne, mais il se battra contre Hitler ou Franco.

Objection de classe, en quelque sorte, toujours respectable, mais qui agit dans les deux sens, ne l'oublions pas. Nous avons connu, jadis, des camelots du roi ou de jeunes patriotes refusant par avance de se battre contre Mussolini, même contre Hitler, bien qu'Allemand ! D'ailleurs nombreux ont été dans de tels rangs les insoumis en 1939, chose trop ignorée.

L'autre attitude, que j'estime personnellement plus conséquente et moins dangereusement contradictoire, *c'est l'objection de conscience absolue, nécessairement non violente.*

L'objecteur, ici, ne croit plus à l'efficacité de la violence. Il y renonce pour toujours et dans tous les cas. Il affirme avec une tranquille certitude, appuyé à l'Histoire, que la contrainte appelle la contrainte, la haine la haine et la guerre la guerre.

Constatant la dégradation pour ne pas dire le pourrissement de tant de causes justes (la libération de la condition prolétarienne, par exemple), il se demande si ce n'est pas précisément parce que les moyens employés n'étaient pas en rapport avec la fin attendue, parce que nous utilisions pour abattre l'adversaire les procédés mêmes de cet adversaire ?

Il y a dans les événements de l'Histoire une logique interne qu'on ne méconnaît pas sans danger. Comment autrement expliquer le douloureux et grandiose échec de la révolution russe.

Et comment autrement expliquer que Mussolini et Hitler abattus, l'homme présent se sente encore tragiquement menacé dans ses droits et sa liberté ?

Peut-être faudra-t-il qu'un jour nous consentions à réviser nos tactiques révolutionnaires.

Se trouve ainsi posé indirectement le problème de la légitime défense individuelle. Les uns l'acceptent encore. Les autres vont jusqu'à la rejeter, quel que puisse être le péril qu'encourrent ceux qui sont confiés à leur protection.

Je signale ces attitudes sans les commenter pour ne pas être entraîné trop loin.

Il nous faut, en terminant, constater l'accélération de ce mouvement qui porte l'opinion à reconnaître et à défendre l'objecteur de conscience.

Le climat a bien changé depuis quinze ans !

Nos maîtres provisoires seraient mal venus à s'en étonner. Maturation naturelle, qu'une tête politicienne sera toujours la dernière à comprendre, et, peut-être, commencement d'une extraordinaire révolution !

L'inutilité constatée de la guerre passée, l'immense et redoutable péril qu'implique la prochaine, la détresse et l'insécurité physiques ou morales par chaque conflit aggravées, par ailleurs la justice bafouée dans une fausse libération, la sinistre et odieuse comédie des procès politiques à l'Est et ailleurs, les vengeances ou les règlements de compte des partis triomphants sous l'habile caution de tribunaux aux ordres, l'asservissement des petits peuples, la loi de l'argent plus avilissante que jamais, l'écrasement de l'Homme en un mot, voilà qui nous condamne à rechercher ailleurs la lumière et la force.

Ignoré, bafoué, trahi, sans rien qui de l'extérieur le soutienne ou l'exalte, l'Homme se tourne vers lui-même, vers ce qu'il y a d'inaliénable en lui : sa conscience.

C'est à elle, à cette voix intérieure trop ignorée qu'il demande conseil et raison d'être.

C'est tout le drame de l'heure et tout le problème.

Robert JOSPIN.

A propos d'un meeting

Conclusions à en tirer

Je ne sais ce qu'en dira la Fédération anarchiste, puisque *Le Libertaire* n'était pas encore en vente lorsque, pressé par la mise en pages de cette revue, je me vis obligé, par l'article de mon ami Jospin, d'en dire moi-même quelques mots, puisque je le présidais à la demande des camarades organisateurs.

Je ne veux être désagréable pour personne, mais j'avoue que, par moments, je me trouvais mal à l'aise à cette présidence. Notamment, lorsque André Breton poussa contre Garry Davis une charge intempestive et énonça à son encontre des critiques qui étaient autant d'injures. Et cela aux applaudissements frénétiques d'une bonne moitié de la salle — archi-pleine, d'ailleurs.

Doutreau clame, autre part, son indignation à l'égard d'une presse abominable qui s'efforce grossièrement de salir Garry Davis; je n'ai pu, l'autre soir, m'empêcher de crier la mienne en interrompant momentanément André Breton. J'en ai éprouvé une certaine gêne, beaucoup de peine, ne doutant pas que l'orateur, cet homme de lettres prestigieux, soit foncièrement et sincèrement des nôtres, mais je ne pouvais, comme président de cette réunion, paraître partager ses responsabilités, moi qui, dans cette revue, demande de toute mon âme le groupement de tous les pacifistes autour de Garry Davis, afin de sortir de nos petites chapelles respectives pour impulser un vaste mouvement capable d'orienter dans le bon sens des événements déroutants, menaçant nos libertés, nos vies et tout le devenir humain.

GARRY DAVIS ! Je n'en fais pas une idole, même si je l'inscris ici en caractère spécial. Je n'étonnerai personne en déclarant que je n'approuve pas entièrement son programme et que son gouvernement mondial me ferait peur un peu. Mais on lui doit tant. On lui doit ce que la guerre elle-même et toutes ses horreurs n'avaient pas suscité; on lui doit d'avoir réveillé les endormis, secoué l'opinion universelle et de l'obliger à se pencher, avec intérêt et espoir, sur le pacifisme pas mort qu'il a, par ses actions positives et hardies, remis en lumière.

On a été jusqu'à reprocher à Garry Davis d'avoir évolué avec une excessive rapidité et d'être passé trop vite des avions de bombardement au pacifisme intégral, comme si ce voyage n'était pas préférable à celui opéré en sens inverse par des « pacifistes » mettant allègrement sac au dos, comme ce fut le cas souvent au cours de la dernière guerre.

C'est au moment où Garry Davis dépouillait davantage le vieil homme, alors qu'il accordait son cœur sur celui de Jean-Bernard Moreau et qu'oubliant le gouvernement mondial, il s'intéressait à l'Individu, c'est au moment où il s'affirmait anarchiste, peut-être sans le savoir, que des anarchistes sifflaient son nom et le brûlaient presque en effigie après que *Le*

Libertaire, qui fit bien, l'eût loué honnêtement et en partie encensé.

O ! inconséquence !

A la sortie de ce meeting, plus houleux que protestataire, plus incohérent qu'éducateur, j'étais navré d'entendre tant de propos aigres-doux, de voir tant de conciliabules animés. On n'avait pas tous communié dans la haine du laid, dans l'amour du beau, et les objecteurs de conscience emprisonnés étaient bien oubliés. La méchanceté, née de ces heurts insensés, se donnait libre cours.

Breton, mieux inspiré habituellement, a donc commis au début de cette manifestation une erreur d'aiguillage fort regrettable, et beaucoup par la suite ont déraillé — orateurs et auditeurs.

Mon « ennemi » Fontaine, tout le premier, en prononçant un discours qui me rajeunissait : je croyais ouïr Almereyda, de la première *Guerre Sociale,* nous recommandant de nous rendre à la caserne pour faire la conquête de l'armée.

Je ne sais si *Défense de l'Homme* n'est pas particulièrement anarchiste, ce que je sais, par exemple, camarade Fontaine, c'est que ton discours, particulièrement, ne l'était pas du tout.

Tout ceci, pour conclure, devrait nous amener unanimement à une notion plus juste de tout, de nous-mêmes, des autres, et de ce qui se passe dans les coulisses du monde.

A cette condition, nous œuvrerons judicieusement et utilement — chacun de notre côté et souvent en commun, plus unis que le 13 octobre — en faveur des idéaux qui sont notre charte à tous. — L. L.

L'objection de conscience, c'est ça !

L'objection de conscience face au militarisme et à la guerre est le fait d'un homme qui ne veut pas tuer son prochain dans de sauvages compétitions internationales. Laïc ou chrétien il n'a pas d'autre choix quand l'heure arrive de prendre les armes fratricides. Auparavant, il avait tout tenté pour empêcher le déclenchement du conflit. C'est donc l'acte désespéré mais conséquent de l'Individu qui veut rester propre. Il ne changera sans doute absolument rien au déroulement des horribles événements, mais il en serait peut-être autrement si tous les pacifistes l'imitaient, au dernier moment également, au lieu d'acquiescer, l'âme déchirée, à l'ordre de meurtre de la mobilisation.

Les francs-tireurs de la paix

S'il existe vraiment des gens mal inspirés et à qui échappe totalement le sens de l'opportunité, ils sont au comité directeur de l'U.N.E.S.C.O. Dans le but de marquer le premier anniversaire d'une Déclaration universelle des Droits de l'Homme votée l'an dernier par les délégués de l'O.N.U., déclaration, paraît-il sensationnelle, mais qui passe inaperçue, et quant à son esprit et quant à l'application qui en est faite dans les différents pays co-signataires, ces palabreurs de table verte ont organisé une exposition dite des « Droits de l'Homme ». On y voit le texte original de la Déclaration de 89 annoté par Louis XVI, le « Bill of rights » américain, des chartes émanant de Belgique ou de Scandinavie et, obligeamment prêtée par l'Italie, la Constitution de Garibaldi. J'imagine que les visiteurs contemplent ces documents avec les mêmes dispositions d'esprit qu'on examine dans un musée de province, la selle de cheval avec étriers à chaufferette, le bouclier de Simon de Montfort ou le procès-verbal de la Nuit du 4-août, c'est-à-dire avec l'intérêt qu'on porte généralement aux choses désuètes et d'une portée pratique absolument nulle.

Telle quelle, cette rétrospective ne serait au fond pas plus mauvaise qu'une autre, n'était la naïve ambition qu'elle se donne « d'expliquer l'évolution de la notion de liberté chez les hommes de tous les pays » et mon accusation de mauvaise inspiration portée dès le début semblerait téméraire si les organisateurs n'avaient eu l'idée assez saugrenue de choisir Paris comme siège de leur exposition.

Paris où l'objecteur de conscience J.-B. Moreau croupit dans une cellule, Paris où des paniers à salades rafflent ceux-là qui se solidarisent de son geste, Paris enfin qui se donne le privilège à la face du monde de présenter, au milieu d'une brochette d'obscurs voyous, Garry Davis, menottes aux poings devant un tribunal correctionnel.

L'ironie de ces diverses manifestations de notre génie, d'une part l'invitation faite au public d'aller mesurer sur des diagrammes les progrès réalisés par la liberté, d'autre part le spectacle du citoyen du monde, traîné à bout de chaîne dans les couloirs du Dépôt par un garde mobile analphabète, n'échappera je pense à quiconque, hormis bien sûr à nos hommes politiques, qui ont depuis longtemps perdu, avec le sens de la grandeur, la simple notion du ridicule.

On aurait pu espérer, devant cette incongruité, qu'il s'en trouvât en nombre suffisant, parmi les éloquents républicains qui prétendent identifier la justice à la démocratie, les doux fils de Jésus du M.R.P. et les humanitaires de la S.F.I.O., internationalistes, ceux-là par leur Dieu, ceux-ci par leurs principes, pour inviter l'armée, la police ou tout ce qu'on voudra à plus de décence et pour épargner à la France qu'ils disent chérir l'opprobre de cette dégradante sottise. Si quelques individualités, comme l'abbé Pierre et André Philip protestèrent en réclamant la discussion d'urgence d'un statut des objecteurs qui mette un terme aux scandales d'incarcérations arbitraires, la majorité se tint coite. Entre l'affirmation oratoire de généreuses théories et leur application pratique, le rapport s'établit mal aux yeux du profane. Il faudrait, pour la bonne compréhension du comportement de nos gouvernants qu'un subtil exégète entreprît de nous l'expliquer. Un gros ouvrage y serait nécessaire. Je suggère qu'à défaut d'autre, et par analogie avec l'œuvre célèbre d'un penseur pénétrant, on intitule ce brillant traité : *Le système des contradictions idéologiques ou philosophie de la lâcheté*.

Que dire de l'indifférence témoignée dans cette circonstance par le chef de l'Etat ? Lui non plus ne craint pas de se déjuger. Il y a peu de temps, il recevait Garry Davis en audience privée et le félicitait de son action. Depuis, il n'a pas eu un geste, une

intervention dans le bon sens pour que tombe un pudique rideau sur la grotesque pantomime policière qui vient de faire de nous la risée de l'univers. Il était, disons-le à sa décharge, fort occupé ailleurs, devant officiellement inaugurer avec toute la pompe requise, la fameuse exposition citée plus haut. On ne peut évidemment mener de front deux affaires qui ne présentent entre elles que d'aussi lointains rapports.

L'histoire nous enseigne qu'il y a peu d'occasions, quand on préside une république, de passer à la postérité. Certes, quelques-uns de nos anciens chefs d'Etat y sont parvenus, soit en trépassant voluptueusement, de mâle mort pourrait-on dire en risquant un calembour, sous l'experte caresse d'une galante dame, soit en sautant en pyjama par la portière d'un express, soit plus modestement en ricanant à propos dans une nécropole. Sans qu'il lui eût été nécessaire d'afficher un cynisme de mauvais aloi, de pratiquer un dangereux steeple ferroviaire ni de prendre un brevet sur une trente-troisième position, M. Vincent Auriol eût pu s'illustrer cette fois par un acte qui l'eût grandi en même temps qu'il eût honoré et son pays, et sa corporation. Un roi peut-être, un Saint Louis soucieux de justice ou un Henri IV joignant la finesse au sens de la popularité, l'eût mieux compris. M. Vincent Auriol, il faut le craindre, n'a sans doute pas la personnalité suffisante pour s'inspirer de ces esprits. C'est plus loin dans l'Histoire, jusqu'à Ponce Pilate, qu'il a cherché son guide. Au chemin exaltant qui mène à la grandeur, il a préféré, à l'exemple du gouverneur de Judée, l'obscur corridor qui conduit au lavabo.

Naturellement, face à la carence des maîtres, les valets ne voudraient être en reste. Toute une presse se déchaîne contre les pacifistes et les objecteurs. La rage, l'indignation cocardière, le ricanement et l'ironie en souliers à clous se déploient à l'encontre des « idéalistes hurluberlus ». Est-il besoin de dire que *l'Aurore* tient sa partie dans ce concert et que M. Bénazet est à son poste ? « The right man », en somme. Il s'élève, dans un de ses trépignements coutumiers, contre les « pitreries » du citoyen du monde, « curieux mélange de cabotin et de mégalomane ».

« A force d'outrances, dit-il, Garry Davis cesse d'être dangereux ». Autrement dit, réserve faite quant au manque d'habileté qu'il lui prête, M. Bénazet considère que Garry Davis est dangereux, que la paix et la propagande pour la paix sont des dangers. Bravo ! Même involontaire, saluons cet accès de sincérité. M. Benazet considère la guerre comme un fait absolument normal et, à l'exemple des héros antiques, ne la craint pas. Comme on le comprend !

C'est bien sûr dans son arme qu'on trouve les plus valeureux, toujours prêts à donner de la plume ou de l'apostrophe radiophonique. De journal en poste émetteur, crottant ici, microtant là, M. Benazet est de ceux qui peuvent participer à trois ou quatre conflits dans leur existence sans marquer de lassitude. On conçoit que Garry Davis l'indispose et qu'il ne soit pas éloigné de suggérer au gouvernement d'« expulser ce burlesque indésirable ». Mais M. Bénazet, si expert en procédure qu'il n'hésite pas à remonter jusqu'en Fructidor an VIII pour trouver un poussiéreux décret idoine à mater les objecteurs de conscience, devrait pour sa gouverne relire l'article 19 de cette fameuse Déclaration universelle des Droits de l'Homme adoptée par l'O.N.U. le 10 décembre 1948 au Palais de Chaillot et dont je signalais tout à l'heure l'existence. Lequel article est ainsi conçu :

Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, SANS CONSIDERATION DE FRONTIERES, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.

Ainsi, je le sais à présent, quand je contestais en commençant l'utilité de l'exposition de l'Unesco, j'étais dans l'erreur. Il en est au moins un qui pourrait utilement s'y instruire, en l'occurrence M. Benazet.

Enfin pour clore son homélie par un propos saisissant, notre patriote pose au lecteur ébranlé cette définitive question :

« Est-ce avec des objecteurs de conscience que notre patrie a été sauvée à Verdun ? Réhabilitée à Bir-Hakeim ? »

C'est trop évident. Mais féru d'histoire comme il l'est, M. Bénazet eût pu rappeler que notre patrie fut aussi sauvée, et toujours sans le concours des objecteurs, à Jemmapes, à Valmy, à Cerisoles, à Patay, à Bouvines, aux Champs catalauniques, à Poitiers, que sais-je encore ? L'énumération des circonstances où la France fut rescapée et que grâce à sa grande science M. Bénazet pourrait nous produire de façon complète, le conduirait peut-être à considérer la question d'un autre œil. A savoir que cette patrie qu'on n'arrête pas de tirer d'affaire depuis des siècles à la cadence de deux ou trois guerres par génération finit par lasser la patience des mieux intentionnés. Qu'en 1949, le citoyen banal, héritier de ces sensationnels faits d'armes et bénéficiaire d'une civilisation perpétuellement sauvegardée, constatant qu'il vit encore compartimenté dans ses étroites frontières avec un gabelou de chaque côté pour l'empêcher de communiquer, avec comme résultat tangible de son palmarès de victoires l'impossibilité de manger du sucre sans fournir à son épicier un bout de ticket ou de boire du café sans le payer quatre fois son prix, a tout de même quelques raisons de se demander si le jeu en vaut vraiment la chandelle. Qu'enfin, bien établis la stupidité de ces sempiternels conflits et le caractère de stérilité qui s'y attache, l'idée n'est pas si loufoque de vouloir y mettre un terme.

Restent à apprécier les moyens employés à cet effet. Les méthodes officielles, on les connaît. Traités, pactes, Sainte-Alliance, S.D.N., O.N.U., etc., on sait ce qu'on en peut attendre. Autant en emporte le vent qui souffle des clairons. Ligues pacifistes, rassemblements contre la guerre, oppositions révolutionnaires, discours et manifestes, tout cela, quelles que soient les excellentes intentions, a fait long feu. Voici qu'intervient l'action directe, non des gouvernements, non des masses, mais des individus. N'hésitons pas, dût-elle échouer elle aussi, dût-elle dévier de son but véritable, à en honorer le principe.

D'emblée, elle montre au monde étonné une extraordinaire puissance. Trop longtemps hypnotisés par le mirage du nombre, obnubilés par la force apparente de vastes rassemblements, les hommes n'ont voulu croire qu'en l'efficacité des mouvements de masse. Le refus tranquille d'un J.-B. Moreau, l'action originale et obstinée d'un Garry Davis, la solidarité que témoignent, quel que soit leur moteur, des individualités courageuses provoquent l'intérêt et suscitent la sympathie. Grâce à eux sans doute l'objection de conscience sera reconnue en France, où si ce pays était ce qu'il se targue d'être, elle n'eût jamais dû être contestée.

Certes, elle ne sera pas admise sous la forme que nous eussions souhaitée. D'habiles politiciens, des juristes retors s'appliqueront à en édulcorer l'esprit, à en circonscrire les effets. Beaucoup d'actuels objecteurs, malgré leur pureté première, se rallieront sans doute à un compromis que dénonceront à juste titre des pacifistes plus lucides et plus intransigeants.

Mais qui peut affirmer sans risque que ce premier pas aura été inutile ? Si même minimisée dans ses résultats pratiques, détournée de son objectif par un hypocrite statut suffisamment vidé de substance pour que la majorité s'y rallie, l'actuelle campagne ne devait servir en fait qu'à redonner confiance en l'homme, en la force de l'action individuelle, qu'à opposer à la déprimante apathie des masses abêties la beauté d'un geste noble, Garry Davis et ses amis peuvent en toute indifférence regarder goguenarder les imbéciles et enrager les Bénazet.

Maurice DOUTREAU.

Hélas ! il n'est pas de nation conquérante si grande, si puissante, si éclairée qu'elle soit, qui puisse dire qu'un jour elle ne sera pas conquise, et par des peuples qu'elle estime à peine à la hauteur de ses chiens. — BOUCHER DE PERTHES.

L'INDIVIDU

L'INDIVIDUALISME

L'ANARCHISME

Parmi les nombreuses équivoques qui subsistent sur l'anarchisme, la conception des droits et des devoirs de l'individu, de son rôle dans la société, de son attitude envers la collectivité est une de celles qui doivent être dissipées, autant qu'il est possible de le faire.

C'est, en effet, une opinion trop généralisée que l'anarchisme est une philosophie essentiellement individualiste. Il se peut que certaines attitudes outrancières aient contribué à répandre cette interprétation. Mais la mauvaise foi des socialistes autoritaires qui avaient intérêt à discréditer notre socialisme libertaire y contribua bien davantage. Si, publiquement, nos idées ont été déformées par quelques anormaux ou par des amoraux, la calomnie systématique du marxisme a fait une œuvre destructrice beaucoup plus considérable. Elle continue à le faire.

C'est que, dès les premiers moments, ce ne sont pas seulement les concepts d'autorité et de liberté, de parlementarisme et d'action révolutionnaire ou de simples questions tactiques qui ont opposé les socialistes anarchistes aux socialistes autoritaires. Implicite ou explicite, le désaccord était plus profond. L'anarchisme était le développement, l'élargissement de l'humanisme. Spirituellement et pratiquement il continuait l'œuvre de la Renaissance, il remontait au meilleur de la Grèce antique ; avant la société il voyait l'homme ; avant les formes sociales, l'humanité. C'est pourquoi la libre recherche, expérimentale et scientifique, — il n'y a pas de science sans investigation continuelle, sans possibilité de rejet des données insuffisantes ou erronées — remplaçait pour lui le dogme et l'autorité.

L'esprit du socialisme autoritaire était au contraire et même dès le début tout différent. Avant l'homme, il voyait la société non comme un ensemble d'êtres vivants et sensibles, mais comme un mécanisme, une organisation. Quand il parlait d'humanité, il donnait à ce mot un sens abstrait car il n'y voyait pas les composants individuels. Et quand il parlait de prolétariat il n'y voyait surtout que des bataillons de choc. Ce n'est pas sans raison que les expressions « armées de paysans », « armées de travailleurs » se trouvent dans les pauvres programmes d'avenir que les grands théoriciens du matérialisme historique — conception déshumanisée de l'histoire — rédigèrent jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Dans la mesure où l'on peut établir de grands parallèles dont la synthèse n'exclut pas les dissemblances de détail, on peut affirmer que l'esprit romain du mécanisme administratif et juridique, ignorant l'homme au profit de la société, se retrouve dans le socialisme autoritaire.

Bakounine et ses amis furent, au sein du socialisme, une réaction et une affirmation d'humanité contre toute mécanisation.

⁂

Ceux, parmi les libéraux et les républicains classiques, qui, parce que nous défendions les droits de l'individu, nous repro-

chaient notre « individualisme », étaient, s'ils avaient connu nos idées, bien mal venus pour le faire. Ils oubliaient la fameuse déclaration des droits de l'homme et du citoyen, dont l'essentiel se trouvait déjà dans la Constitution américaine et dont pratiquement les principes étaient appliqués en Angleterre. Pourquoi donc, malgré les insuffisances que nous connaissons, les constitutionnalistes français ont-ils cru nécessaire de préciser ces droits de l'homme, sinon pour éviter que l'organisation, la structure politique, juridique, économique de la société, les institutions religieuses ou autres, ne piétinent les droits de l'homme, de tous les hommes.

Pourtant, ces constitutionnalistes, qui s'inspiraient de Lokle et de *L'Esprit des Lois,* n'ignoraient pas et ne cherchaient pas à nier la société. Mais ils désiraient que la loi serve l'homme, et non que l'homme serve la loi.

Malheureusement, des dogmes, des entités, des institutions, des forces naquirent, ou grandirent, qui devinrent dominantes et firent oublier les droits de l'homme, même dans la mesure limitée où ils avaient été conçus. Ce fut d'abord la Patrie, née d'un sentiment et d'une volonté d'union révolutionnaire bien vite transformés en prétexte d'exploitation, d'oppression, de guerre et de rapines ; l'Etat, soi-disant incarnation de la société, qui se superposait à tous les individus isolément puis collectivement pris ; la nation, adultération aggravée de la patrie primitive ; le respect de la propriété, qui dans la déclaration des droits de l'homme avait pour but d'empêcher les seigneurs ou leurs continuateurs, et l'Etat lui-même, de piller, d'exproprier sans vergogne ni réparation, ou de se livrer chez les paysans à toutes les déprédations si chères aux privilégiés de l'ancien régime ; la paix sociale, prétextée pour maintenir les classes et l'exploitation de la majorité par la minorité enrichie ; la soumission à l'Eglise dans la plupart des pays du monde ; ajoutons la famille, que sa structure autoritaire transformait le plus souvent en foyer d'injustice pour la femme et l'enfant, et l'on comprendra que les droits de l'homme et du citoyen n'étaient plus qu'une glorieuse formule historique. Ce n'était plus l'homme, ni même le citoyen, qui comptait, c'était cet ensemble d'institutions, de croyances et de tabous auxquels on sacrifiait l'immense majorité.

Cependant, en soi, la formule était bonne, et le sera toujours.

Toute forme de société, théoriquement heureuse, qui rend ses composants, ou la la majorité de ses composants pratiquement malheureux, doit être rejetée. Et pour que cette contradiction ne se produise plus, il faut, avant d'esquisser une forme quelconque de société, et pendant qu'on élabore cette forme, tenir toujours compte du bonheur des individus en même temps que du progrès de l'espèce.

Théoriquement, les penseurs du libéralisme continuaient de défendre cette thèse, mais ils étaient, à part le respect de la propriété individuelle qui n'avait plus pour but que défendre le droit des minorités possédantes contre l'Etat et plus encore contre la révolution sociale, en contradiction flagrante et permanente entre le principe affirmé et toutes les conséquences des dogmes et des inégalités auxquels ils adhéraient.

⁂

En revenant aux droits de l'homme individuellement pris, et de tous les hommes aussi pris individuellement pour que la mystification ne soit plus possible, les socialistes anarchistes ne faisaient rien de nouveau, comme ils ne faisaient rien de nouveau en réclamant l'égalité, la liberté, la fraternité. Ce qui était inédit, c'étaient les moyens par lesquels ils prétendaient arriver au triomphe véritable de ces principes. C'était aussi leurs justifications.

Pour juger de la société, ce n'est pas que sur des descriptions généralisées, des statistiques globales, des études limitées aux couches sociales les plus voyantes, ou à certains aspects de la vie qu'ils acceptaient de s'arrêter. Pour eux, il ne suffisait pas de dire qu'au cours du XIXᵉ siècle, la production industrielle et agricole ainsi que la richesse des nations s'étaient développées prodigieusement. Il fallait aussi savoir si le sort du

paysan, de l'ouvrier, et de leur famille s'était amélioré dans les mêmes proportions. Il ne suffisait pas que des libertés nouvelles soient proclamées si, par l'étatisation graduelle, de nouvelles restrictions à la liberté apparaissaient.

Les droits de l'homme, de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les enfants ne pouvaient triompher que dans une société où, d'abord, ils seraient égaux pour tous, en théorie et en fait. C'est pourquoi Proudhon demandait, pour chacun, le droit à la possession des moyens de subsistance, mitigé plus tard par l'exploitation collective de ce qui exigeait le travail collectif. Il demandait surtout l'établissement d'un régime où l'exploitation de l'homme par l'homme serait bannie, où les crises économiques, nées d'un faux excès de production, avec leur cortège de chômage et de misère, et qui niaient le droit le plus fondamental de l'homme, le droit à la vie, auraient disparu.

Droit au travail, droit au bonheur, droit à la vie que le développement de la société peut assurer à chacun ; droit à l'instruction, à la culture sous toutes ses formes et à tous les degrés ; droit à la liberté compatible avec les normes imposées par les rapports individuels et sociaux. Est-ce de l'individualisme ? Non. C'est le respect de l'individualité, de toutes les individualités qui composent l'humanité.

⁂

Loin d'être la revendication des droits de l'individu contre la société, et, en conséquence, d'aboutir au chaos, à l'« anarchie » dans le sens traditionnel d'un mot dont nos adversaires exploitent habilement le double sens, le socialisme anarchiste est une harmonieuse synthèse des droits et des devoirs de l'individu et de la société. Il n'est pas une conception inorganique de cette dernière, ou sa négation plaçant, historiquement et nécessairement, l'individu au-dessus d'elle. Ceux qui ont fait et font de semblables affirmations ont menti, ou mentent, ont ignoré ou ignorent ce qu'est l'anarchisme socialiste.

Le cas de Bakounine en est une des preuves les plus éclatantes. Ceux qui en ont fait, à l'aide de quelques phrases célèbres séparées du contexte, un monstre apocalyptique de négation taisent que la partie négative ne comporte qu'un dixième de ses écrits, et la partie constructive, philosophique, théorique, doctrinaire, tactique, neuf dixièmes. Bakounine proclamait que tout travail, même individuel, était le résultat des apports de toute la société et de toutes les générations. Il demandait les Etats-Unis socialistes et fédéralistes d'Europe, puis la fédération mondiale des peuples libérés. Il faisait des unions et des fédérations d'unions de métiers ainsi que des fédérations de communes les bases de la société nouvelle. Il créait la théorie constructive du mouvement syndical, que Sorel, Labriola, Griffuelhes, Lagardelle, Panunzzio et autres théoriciens syndicalistes internationaux devaient lui reprendre en l'étriquant et en la présentant comme originale. Il écrivait des programmes d'action, d'organisation et de reconstruction sociale dont son *Catéchisme Révolutionnaire* que Kaminsky présente avec raison comme le document fondateur de l'anarchisme révolutionnaire.

Chez lui, et chez ses amis de la Première Internationale, le social primait l'individuel, car ils avaient conscience qu'en résolvant le problème social, tous les individus seraient bénéficiaires de la transformation qui serait opérée.

Il en est de même chez Kropotkine. Comme Bakounine, qui s'est appelé socialiste révolutionnaire beaucoup plus qu'anarchiste, Kropotkine était, avant tout, un constructeur. Dans ses premiers écrits, il s'appelait, lui aussi, fréquemment, socialiste révolutionnaire. Quand il adhéra au noyau bakouniniste de la Première Internationale, celui-ci était en sa majorité collectiviste, mais de grandes discussions agitaient nos camarades parmi lesquels les partisans du communisme anarchiste critiquaient l'insuffisance éthique et les contradictions pratiques du principe collectiviste. Auparavant, les anarchistes, avec Proudhon, avaient été mutuellistes. Mutuellisme, collectivisme, communisme... où était donc l'individualisme ? Nulle part, ou à peu près, Stirner n'était connu que par le titre de son livre,

et, en Europe continentale, on ignorait même le nom de Turner et de John Mackay.

Kropotkine pose aussi le social avant l'individuel. Il n'ignore pas l'individu. Dans son effort pour donner à l'anarchisme des bases scientifiques, qui continuait celui de Bakounine et de Proudhon il va même jusqu'à comparer l'étude de la société humaine par les sociologues à celle de la matière par les physiciens qui, loin de s'arrêter à la masse dans son ensemble, descendent à ses éléments constitutifs, à la molécule, à l'atome, puis aux éléments constitutifs de l'atome.

Mais son interprétation de l'histoire, de la civilisation et du progrès humain, est avant tout une vision collective du développement des collectivités, par l'effort général et au sein desquelles, quand il parle des sociétés humaines, plus complexes que les sociétés animales, il n'oublie ni les minorités audacieuses, ni les individualités anticipatrices.

Précisément, l'œuvre de Kropotkine la plus profonde et, à mon avis, la plus profonde de la pensée anarchiste, *l'Entraide*, avait initialement pour but de réfuter la thèse de Darwin et surtout de ses continuateurs, faisant de la lutte pour la vie entre les individus l'élément fondamental du progrès. Kropotkine s'acharne à prouver, et il y parvient, que c'est de l'entraide, de la pratique solidaire, de la sociabilité généreuse et active que le progrès social est né et s'est développé. Quand dans l'*Ethique* et dans quelques écrits épars sur ce sujet, il expose la naissance du sentiment moral et de la conception morale, c'est encore dans la pratique vitale, biologique de l'entraide, qu'il y voit la source la plus constante. Mais quand il pose, dans sa brochure, *La Morale Anarchiste*, le problème de l'éthique individuelle pour l'homme actuel, ce n'est plus au mécanisme biologique de l'histoire qu'il en appelle, mais à la dignité individuelle, dans le comportement de l'individu envers lui-même et envers ses semblables, dans le combat mené par l'individu pour la liberté, la justice et l'humanité.

⁂

La plupart des penseurs et des divulgateurs de l'anarchisme qui furent plus ou moins les disciples de Proudhon, de Bakounine et de Kropotkine, un Malatesta, un Ricardo Mella, ont ainsi, sans oublier l'éthique individuelle, insisté de préférence sur le caractère social du problème humain. Et c'est précisément pour réagir contre cette insistance qu'est apparue l'école individualiste à travers laquelle les socialistes marxistes se sont efforcés, malhonnêtement, de présenter TOUT l'anarchisme.

L'apparition de cette école fut, il faut bien le dire, facilitée par la lenteur décevante de l'évolution des masses, leur esprit grégaire, leur manque de courage. On s'explique le désespoir et l'exaspération de ceux qui, venant à la révolution sociale pour en finir avec les inégalités et les injustices monstrueuses de la société capitaliste et autoritaire, sont frappés par la passivité des victimes, et se replient sur eux-mêmes. Le geste de désespoir est compréhensible. Ce qui ne l'est pas, devant le sens commun, c'est l'échafaudage d'une théorie sociale individualiste ; ce sont les élucubrations sur le Moi souverain se situant au-dessus de la société, ne voyant que lui, et se considérant le nombril de l'univers.

Ceux qui ne connaissent pas l'histoire de l'anarchisme ignorent les polémiques qui, pendant une trentaine d'années et jusqu'à 1914, opposèrent les anarchistes communistes et les anarchistes individualistes. Ils ignorent que ces derniers étaient, de beaucoup, les moins nombreux.

⁂

Cette prédominance du collectif n'empêchait pas les anarchistes communistes de voir que c'était de tous les problèmes individuels que se composait le problème social, et qu'il n'y aurait pas de véritable solution tant qu'on ne tiendrait pas compte de toutes les individualités composant la collectivité.

Et d'abord, cette préoccupation de l'individualité s'affirmait dans le souci des anarchistes de s'élever, de se cultiver, de s'instruire. Par besoin personnel d'élévation, d'abord. Ensuite par cette compréhension, lucide ou instinctive, qu'un mouvement ne

vaut que par la qualité des individus qui le composent. Enfin, par le désir apostolique des plus fervents, qui pour mieux servir leur idéal et l'humanité s'efforçaient, par leur volonté toujours tendue, de développer leur capacité et d'acquérir le plus de connaissances possible.

Dans les différents courants sociaux, le courant anarchiste est celui qui contient le plus d'autodidactes parvenus, par leur volonté tenace, à un degré de véritable culture. On peut trouver des autodidactes dans les courants autoritaires ou étatistes, dans le mouvement syndical, mais outre que leur pourcentage est inférieur, ils ne sont généralement pas désintéressés. Il y a entre eux et les anarchistes la différence que l'on trouve entre l'étudiant qui travaille beaucoup plus pour être plus tard un bon professionnel et exploiter son diplôme et ses semblables, et celui qui étudie pour ce que le savoir a en soi de beau et de noble. La plupart des autodidactes du parti socialiste ou communiste aspirent à être conseillers municipaux, députés, fonctionnaires. Ceux du syndicalisme pensent trop souvent à devenir des permanents professionnels. L'autodidacte anarchiste veut savoir pour le besoin, le plaisir et pour servir sa cause.

Ce besoin et ce plaisir, sans lesquels on ne peut être un homme capable de comprendre les problèmes humains, firent que les marxistes révolutionnaires et les syndicalistes reprochèrent aux anarchistes leur curiosité universelle qui, pour eux, n'était que de la métaphysique et un amour de l'abstraction. En dehors du matérialisme historique et de la lutte de classes — schématisations très commodes, pour les intelligences bornées, de tout le problème humain — ils ne voyaient rien. Le résultat en a été que l'absence de nombreuses formations individuelles a empêcher aux masses de ces deux tendances d'acquérir, ne fût-ce que sous l'influence de vastes minorités cultivées et désintéressées, une conscience et une éthique révolutionnaires sans lesquelles il n'est pas de transformation sociale émancipatrice.

Pierre Monatte, Georges Dumoulin et Merrheim se sont lamentés, dans une correspondance édifiante ou dans des articles écrits pendant et après la première guerre mondiale, du manque de culture et même de la grossièreté, de la vulgarité des militants syndicalistes. Mais cela n'était-il pas imputable au syndicalisme lui-même qui n'avait pas suffisamment travaillé à la formation de ses militants — abandonnant outre mesure la question individuelle pour la question classe.

⁂

Tout mouvement populaire dont la minorité militante sans cesse élargie ne se compose pas d'individus étant chacun, grâce à la culture acquise, une valeur en soi, doit fatalement dégénérer et sombrer dans la dictature des bureaucrates et des chefs. On comprend que ceux qui aspirent à être ces chefs et ces bureaucrates combattent et ridiculisent ceux qui, comprenant l'enchaînement des faits sociaux et leur interpénétration, s'occupent de psychologie autant que d'économie ; d'histoire, de pédagogie autant que de littérature ; de technique ou de zoologie autant que de science pure ou d'éthique. Les démocrates bourgeois sincères — et il y en eut — qui, dans les deux siècles derniers, demandaient la généralisation de l'instruction obligatoire que le peuple ne réclamait pas, savaient que cela était un élément indispensable pour l'exercice, par le peuple lui-même, des fonctions sociales nécessaires, et que, plus il serait apte à les exercer, plus il serait libre, car il aurait d'autant moins besoin de se soumettre à une direction autoritaire.

Si la démocratie est, selon ses premiers définisseurs, le gouvernement du peuple par lui-même, la forme la plus pure de la démocratie est l'an-archie, car où il y a archies, c'est-à-dire hiérarchies, il y a gouvernement par ces hiérarchies, et non par la majorité. Mais la vie sociale s'est extraordinairement compliquée depuis que Danton proclamait : « Après le pain, l'instruction est le premier besoin du peuple ». Peut-être, ayant le bagage qu'il possède aujourd'hui, le peuple aurait-il pu, vers 1789, prendre en main sinon toute, presque toute sa destinée. Avec le développement de l'économie à l'échelle universelle et la complication de la vie so-

ciale, son inaptitude est, maintenant, comparativement aussi grande qu'à l'époque de la Révolution française. On sent et l'on voit cette inaptitude dans tous les pays. L'attitude lamentable du prolétariat anglais devant l'échec travailliste en est un des exemples les plus frappants.

Or, il serait vain d'attendre des privilégiés du capitalisme et de l'Etat qu'ils donnent aux travailleurs les connaissances leur permettant de se passer d'eux. Ces connaissances doivent être acquises par les travailleurs eux - mêmes. L'émancipation de l'humanité est donc, avant tout, une question de qualité humaine et de qualité individuelle de ceux qui composent les élites. Bien entendu, en tenant compte que la volonté de lutte est, au même titre que la culture intellectuelle, un élément indispensable du combat.

Si les masses sont toujours enclines à confier aux bateleurs de toutes sortes, politiciens, dictateurs de gauche ou de droite, le soin de résoudre pour elles, d'organiser pour elles, de gouverner pour elles — dans ce cas il n'y a plus démocratie — si elles ont accepté passivement la déviation et la déchéance du syndicalisme, c'est que les éléments qui les composent ne sont pas, même dans la minorité soi-disant agissante, des consciences et des volontés promptes à réagir contre toute déviation — il n'y a plus que des troupeaux et des bergers. Ajoutez-y les chiens.

⁂

Le rôle de l'individualité ne consiste donc pas, pour l'anarchisme communiste, à se retrancher de la société et à n'écouter que ses désirs. Il consiste, au contraire, à acquérir une conscience très nette de ses droits personnels et de ses devoirs sociaux, à s'élever à la hauteur réclamée par la société moderne, pour y jouer le rôle déterminant qui incombe à tout membre d'une collectivité qui veut se gouverner elle-même. Ce n'est pas le refus de la responsabilité personnelle, mais au contraire une prise de conscience et une pratique constante, envers les autres et envers soi-même, de cette responsabilité.

⁂

On trouve sous la plume de certains anarchistes, comme Elisée Reclus, ou d'autres moins célèbres, l'affirmation qu'il faut accomplir la révolution dans les cerveaux avant de l'accomplir dans les faits. Généralisée à cent pour cent, cette affirmation condamnerait notre espèce à un esclavage éternel. Il sera absolument impossible de libérer et d'éduquer mentalement tous ceux qui pourraient bénéficier d'une révolution sociale avant d'entreprendre cette révolution. Du moins cette affirmation témoigne-t-elle d'une grande honnêteté, car ceux qui la font prouvent par là qu'ils n'aspirent pas à exploiter l'effort de libération du peuple quand il se produit.

Mais l'affirmation opposée, qui prône exclusivement la révolution comme premier pas pour mener le peuple à la connaissance et à la capacité d'auto-gouvernement, est peut-être plus fausse encore. Elle est en outre généralement une tromperie, la révolution russe en est un exemple et la révolution française en fut un autre. L'une a mené à Lénine, monarque absolu, et à Staline, chef d'empire mongoloïde. L'autre, à Napoléon. Et si nous analysons l'histoire de la Commune, nous constatons une même incapacité populaire à prendre en charge la réorganisation de la société.

Seule, la révolution espagnole ne déçoit pas trop. Non qu'elle ait été en tous points parfaite, mais parce que le bilan est beaucoup plus positif que négatif ; parce que les réalisations constructives étonnantes par leur rapidité et leur réussite, ont été infiniment plus nombreuses que les échecs.

Mais — j'ai déjà eu l'occasion de le signaler — nous trouvons toujours, à la base de ces réalisations, des individualités énergiques et clairvoyantes, ayant des buts précis et sachant les atteindre. Ces individualités étaient des travailleurs, manuels en leur immense majorité ; elles étaient aussi anarchistes communistes, et, comme telles, avaient la supériorité que confère une certaine culture et la volonté d'action — supériorité qui leur permit d'influencer et d'orienter les ouvriers et les paysans dont elles faisaient partie.

Quand je parle d'élite, je ne me refère

donc pas à de petits noyaux d'individus situés en dehors ou au-dessus des masses. Je me réfère à ceux qui, tout en restant au sein des masses, s'efforcent en s'élevant d'abord eux-mêmes, de les élever ; en s'instruisant d'abord eux-mêmes, de les instruire ; en se guidant d'abord eux-mêmes, de les guider ; et de leur apprendre à se guider seules.

⁂

Avoir une individualité, être une individualité n'implique donc pas être individualiste. A une individualité celui qui pense par lui-même, qui s'instruit pour penser juste, qui sait vouloir, qui sait pouvoir ou s'efforce de pouvoir.

On peut être donc une individualité extraordinaire sans être individualiste, en ne pensant pas toujours à soi, en se dévouant sans cesse à la cause des hommes. Vincent de Paul, Louise Michel, Blanqui, Malatesta et tant d'autres, furent de plus grandes individualités que Stirner ou Nietzsche.

Quand l'anarchisme parle de l'Individu, ce n'est donc pas dans le sens que lui attribuent généralement les écoles autoritaires dont nous ne pensons pas convaincre les profiteurs. C'est dans le sens et dans la mesure profondément justes afin que les quelque deux milliards et demi d'êtres qui peuplent ce globe ne continuent pas, ainsi que leurs descendants, d'être les victimes de ceux qui les sacrifient depuis si longtemps en prétendant les servir.

Gaston LEVAL.

Pour les abonnements gratuits cette deuxième année

A la demande de nombreux camarades, bénéficiaires depuis une année d'abonnements gratuits, et après avoir constaté l'état des finances et vu l'élan pris ce mois-ci par la souscription, nous annonçons que nous continuerons à tous le même service de Défense de l'Homme. *Nous prions seulement ceux qui se trouvaient malades ou chômeurs l'an passé, de s'abonner cette année, s'ils le peuvent. Nous indiquons, en outre, que nous sommes toujours disposés à faire profiter des avantages de cette rubrique tous ceux qui y auraient droit et que vous voudrez bien, amis lecteurs, nous signaler.*

Bonnemain, 100 francs; O. Descamp, 100; E. Bauchet, 200; Juan Valles, 50; Ila Minuti, 50; Robert Montagnac, 100; Marcel Buisson, 100; Charles Planet, 100; Alexandre Vœltzel, 600; versé par Géo Vincent, 200; Gaston Jannin, 100; Camille Sautier, 50; Emile Bachelet, 200; André Pienne, 100; Colls Joseph, 100; Moine Pierre, 100; Deslot, 400; Ph. Noblot, 100; Henri Lorient, 100; Dr. Pierrot, 100; Maurice Imbard, 50; Rémy Dugne, 250; Maurice Debut, 500; Alphonse Barbé, 600; Carteau Gabriel, 100; Robert Humbert, 100; Pierre Leblanc, 3.000; Henri Marcheix, 100; Agnès, 100; Marcel Lambert, 600; Goisset Menoty, 100; Gondrand Léon, 200; Dr. E. Brochard, 300; Raoul Corcelle, 50; Cumi Henri, 100; Ilario Bettolo, 500; P. Pirreta, 500; Amiard, 100; Pierre Fradet, 50; Baril, 100; Rondot, 200; L. Guérin, 100; A. Borie, 200; A. Pracchia, 200; Sébastiani B., 100; F. Dénegri, 200; André Guignolet, 100; Marcel Ardouin, 100; Marguerite Tuffery, 50; Gaston Dutot, 100; Jean Pouplin, 100; Roi Petit, 100; Le Lannic, 300; Maurice Oddou, 100; N. Juliot, 100; Porreye Maurice, 100; Louis Moranzoni, 50; A. Copetti, 50; Delastre, 100; Berger Robert, 100; Kléber Duval, 200; Thérèse Collet, 100; Alfred Thierrat, 100; Jarret, 100; Kiouane, 100; Lobry, 150; Farichon, 500; Jean Péronnet, 100; Mouysset, 600; Vincey, 100; Ruffier, 100; Marcel Jouot, 100; Emile Rousset, 1.000; Kiouane, 200.

CEUX D'HIER

LIBERTAD

Au printemps de 1906, quand j'arrivai à Paris, je venais de faire mon « Tour de France » en mangeant pas mal de vache enragée. Lecteur fanatique de *La Guerre Sociale,* je ne jurais que par la barbiche de Gustave Hervé, dont je buvais, comme du petit lait, les articles incendiaires. Mais c'était un lait de feu qui me passait par le ventre.

Je me mis à courir les réunions et les meetings. Un soir, au manège Saint-Paul, la réunion fut houleuse. Mais, comme c'était monnaie courante en ces lieux, je n'avais pas prêté grande attention à certaines protestations que j'attribuais à des « réactionnaires » que les fulgurantes diatribes de nos orateurs avaient rendus furieux. Tout à coup, non loin de moi, une voix tonitruante et impérative s'éleva pour demander la parole. La salle se figea tandis que les hommes de la tribune criaient : « Trop tard ! Trop tard ! ». Mais rapidement, fendant la foule, un groupe de jeunes gens s'avançait vers l'estrade, semant la confusion et le désarroi. Puis, de ma place, j'aperçus une masse noire qui, soulevée par des bras vigoureux, se cramponnait à la rampe pour atteindre le plateau défendu désespérément et sans douceur par ses occupants.

Libertad — c'était lui — n'avait pas lâché ce que l'on s'est toujours obstiné à nommer ses béquilles, et qui n'étaient que deux cannes de châtaignier, à vrai dire de grosseur respectable (1). « Salaud ! », cria-t-il à la cantonnade, en brandissant devant la figure d'un des orateurs qui tentait encore de le repousser un redoutable gourdin. L'homme fit prudemment un pas en arrière. Alors notre béquillard flanqua en pleine face de son antagoniste le contenu d'un verre d'eau empoigné sur la table, se tourna vers la salle et commença de la haranguer, tandis que les jeunes gens de sa suite continuaient à se colleter avec les officiels.

Je n'ai aucune mémoire des paroles qui furent prononcées ce soir-là, je me souviens seulement d'un brouhaha indescriptible et de la sortie au chant de *l'Internationale.* Mais j'étais de ceux dont André Colomer dira plus tard : « Cependant, au-dessus du moutonnement fécal de la bêtise, une jeune tête se dressait avec l'incertaine clarté un peu hagarde des yeux qui voient soudain grand jour après tant de nuit. » Bientôt, j'abandonnai ma chambre d'hôtel du centre de Paris pour aller m'installer tout en haut de la Butte, à deux pas des *Causeries populaires,* irrésistiblement conquis par l'ambiance d'un milieu où, selon l'expression d'alors, tout se faisait vraiment en camaraderie grâce à la verve fougueuse de cet apôtre qui prêchait l'anarchie partout où il se trouvait : dans la rue, à la terrasse des cafés, dans le métro, et fulminait contre tous les poisons : tabac, alcool, avec lesquels l'homme cherche à s'échapper de lui-même, à s'oublier. Ou bien intervenait dans les réunions organisées par les partis politiques de toutes tendances qu'il avait l'art de vilipender. Il y était parfois fort malmené, d'ailleurs.

Il serait vain de prétendre dépeindre Libertad, après le beau portrait qu'en a donné Colomer : « C'était un étrange cynique. Il venait on ne savait d'où, avec ses pieds nus dans des sandales, et ses pauvres jambes brisées qu'il lançait en avant d'un superbe élan de ses béquilles de pauvre. Il portait une longue blouse noire aux larges manches et, tout en haut de ce corps misérable, la tête flambait orgueilleusement. Il allait toujours tête nue, avec un front comme Socrate, crâne chauve et cabossé de la sagesse, autour duquel pendaient quelques longs cheveux rétifs comme des épines. Mais ses yeux

---

(1) *On sait que Libertad, paralysé des deux jambes depuis sa toute jeunesse, ne pouvait se mouvoir qu'avec ces « béquilles » qui, à ses bras herculéens, constituaient des armes redoutables.*

brûlaient de révolte, férocement, et sa bouche se tordait en sarcasmes d'amertume. Libertad parlait. Sa voix âpre et chantante, tour à tour, contait en ses inflexions précipitées comme un débordement du cœur, la joie de vivre au rythme des libres sensations en la simplicité des gestes sans morale, l'horreur d'agoniser au mécanisme des tâches serviles, en la complexité monotone des mouvements convenus, la bêtise des politiques, la complicité des maîtres et des esclaves, l'autoritarisme de toute force collective, la lâcheté des hommes qui ne savent vivre qu'en troupeau, et la jouissance de se découvrir et de se créer et de se sentir en toute sa sève, comme une tige droite et souple vers le soleil, et de s'affirmer soi-même vivant et libre dans la lumière. Libertad chantait l'anarchie comme une force de libération que chacun portait en soi. Et, tandis qu'il parlait, les yeux de ces jeunes gens brillaient d'une lumière intérieure. Au rythme de cette voix, ils écoutaient en eux s'éveiller l'âme de leur jeunesse. »

L'œuvre de Libertad — *l'Anarchie* et les Causeries Populaires — s'étale sur moins de quatre ans, puisque le premier numéro du journal porte la date du 13 avril 1905, et que Libertad mourut en novembre 1908. L'éditorial du premier numéro de *l'Anarchie* est évidemment une profession de foi. Ensuite, c'est toute la philosophie stirnérienne que s'appliquera à développer le journal. Mais Libertad avait aussi lu Nietzsche et prêchait après lui de « vivre au-dessus des impurs comme des vents forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil ». En fait, toute son action tendit à insuffler à cette jeunesse, qui gravitait autour de lui, cette maîtrise de soi, cette volonté de puissance individuelle, ce goût du beau et du pur, cet héroïsme dans la lutte contre les autres et contre soi-même qui permit à certains d'atteindre à des sommets. Voilà pourquoi, à plus de quarante ans de distance, ceux qui l'ont au moins tenté gardent au fond de leur cœur vieilli une reconnaissance profonde à ce père de leur cerveau et de leur âme. Ils revoient la boutique de la rue du Chevalier de la Barre, avec son atelier d'imprimerie, sa petite salle de réunion décorée, un peu lugubrement, de chaînes brisées... la bibliothèque où chacun puisait à volonté, le petit logement du premier étage avec la table commune alimentée, parfois assez parcimonieusement, presque exclusivement de légumes, et où, en tout cas, l'eau était la seule boisson... ils évoquent les réunions du lundi soir, la « machine », une presse à bras installée au sous-sol et sur laquelle on tirait journal et brochures, devant laquelle se relayaient les camarades de passage qui, souvent, avaient traversé tout Paris à pied pour venir participer au travail. Une foi véritable animait cette phalange d'idéalistes convaincus de la possibilité d'un monde meilleur et soucieux de s'améliorer soi-même pour en être dignes, et, là, on pratiquait la camaraderie la plus entière, en même temps que chacun conservait son indépendance. Le soir, la tâche matérielle accomplie, la « bande à Libertad », béquilles en tête, dévalait les pentes de Montmartre, chantant les chansons de d'Avray, distribuant des « *invendus* », offrant des brochures aux passants. Le moindre prétexte servait à notre maître endiablé pour entamer une discussion ou une harangue, et cela nous a valu souvent de coucher au poste.

On ne peut s'étendre ici, comme il conviendrait de le faire, en anecdotes savoureuses ou cocasses qui illustreraient l'histoire de cette période. Je signalerai seulement l'incident qui éclata entre les camarades des Causeries Populaires et les socialistes à propos des élections au conseil général de 1908, et à l'occasion duquel les bureaux de l'*Humanité* furent assez sérieusement mis à mal, afin de faire comprendre aux gens de cette maison qu'on ne traitait pas impunément les anarchistes de « voyous stipendiés par la réaction » !

Emile BACHELET.

L'abondance de copie nous oblige à reporter au prochain numéro une étude intitulée : « A la recherche d'une économie rationnelle sans monnaie », de notre collaborateur Bernard Malan, un article de notre camarade Laumière et une poésie de l'ami Asso.

L'ESPRIT LIBRE

Tout homme a des idées auxquelles il tient, mais il ne sait pas généralement d'où il les tient. Nul ne voudrait avouer qu'il a reçu ses idées d'autrui, et ce refus commun et spontané d'asservir sa pensée est le plus bel hommage à l'esprit libre. La pensée esclave est toujours méprisée et tenue pour nulle. Une opinion politique doit être libre, sinon elle est sans valeur. Nul n'estime ceux qui prendraient les opinions de leur milieu et se croiraient perdus s'ils pensaient autrement que leurs ancêtres. La liberté d'esprit est partout exigée et partout honorée, et cependant il y a peu d'esprits libres.

Ne parlons même pas des préjugés qui, dans une société donnée, constituent une sorte de fonds commun à toutes les consciences. Un Français, quelles que soient ses convictions politiques, ne saurait mettre en doute sérieusement la supériorité intellectuelle et morale de son pays ; ce doute ne vient pas naturellement à l'esprit ; il est vivement repoussé, et sans examen, si quelqu'un le présente dans une discussion. Pour tout homme, il y a ainsi « des choses qui ne se discutent pas » et l'on ne se soucie guère de concilier avec ces préjugés les jugements vrais que par ailleurs on peut former. C'est que les préjugés font corps avec les individus ; ce ne sont pas des pensées, ce sont des attitudes, des manières d'être fondamentales. Heurter un préjugé, c'est porter un coup à l'individu, le choquer comme on dit si bien. Nos jugements se détachent en quelque sorte de nous, ils nous restent extérieurs ; les préjugés au contraire font partie de nous-mêmes, ils ne se séparent pas de nous. Aussi les hommes ne savent-ils même pas, le plus souvent, qu'ils ont des préjugés ; ces opinions leur sont si intimes, elles sont tellement intégrées à leur personne qu'ils n'en ont plus conscience. Et dès qu'un esprit prend conscience de ses préjugés, il est bien près d'être un esprit libre.

Mais la liberté d'esprit ne consiste plus seulement aujourd'hui à se défaire de ses préjugés ; le monde moderne a inventé une machine à asservir les esprits qui est la Propagande.

Chacun connaît la puissance de la publicité ; on s'étonne parfois des sommes folles que dépense un industriel ou un commerçant pour « faire sa publicité », mais c'est de l'argent bien placé : la publicité rapporte plus qu'elle ne coûte. Or quels sont les ressorts de cette puissante action sur le public ? On voudrait dire d'abord que par la publicité, le producteur attire l'attention des acheteurs sur ses produits ; mais il est bien remarquable que l'attention ne trouve nullement à s'exercer en face d'un panneau publicitaire. Ce ne sont pas des arguments que l'on nous offre, mais de simples affirmations : tel produit est le meilleur. Ces éloges ne devraient guère nous toucher, puisque nous savons qu'ils sont payés ; quelle valeur accorder à la louange de celui dont c'est l'intérêt de louer ? Mais, en fait, cela est sans importance ; on s'est aperçu qu'il n'est même pas besoin de vanter la marchandise et qu'il suffit d'étaler son nom en grosses lettres. Car l'essentiel n'est pas de convaincre les esprits mais de frapper les imaginations ; tel est le ressort de la publicité.

« L'imagination, disait Napoléon, gouverne le monde. » Nous savons aujourd'hui à quel point cela est vrai, mais sans toujours savoir exactement comment agit l'imagination. Pascal avait emprunté à Montaigne un exemple qui nous aidera à le comprendre : « Le plus grand philosophe du monde, sur une planche

plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. » Et Pascal ajoute : « Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. » (*Pensées,* éd. Brunschvig, p. 364.) On voit ici la raison tenue en échec, l'homme incapable de faire ce que son jugement lui représente comme possible et même facile. Cette résistance du corps, cette pâleur et cette sueur, ces jambes qui se dérobent malgré la raison, c'est toute l'imagination. Raisonner, c'est enchaîner des idées selon une logique abstraite ; imaginer, c'est prendre une attitude corporelle et s'abandonner aux mécanismes physiologiques. Le philosophe perçoit une situation réelle qui ne comporte aucun danger mais en même temps il imagine le danger, c'est-à-dire la chute. Percevoir et imaginer, c'est toujours se représenter, mais dans l'imagination la représentation s'accompagne d'un trouble corporel, d'une émotion. La perception nous représente une action possible en face de laquelle le corps reste disponible ; l'imagination engage le corps dans l'action qu'elle représente comme possible ; elle est déjà commencement d'exécution. En même temps qu'il envisage la facilité de circuler sur sa planche, le philosophe ébauche les mouvements de chute. On comprend pourquoi « son imagination prévaudra ». S'il est au sol et qu'il sue et pâlisse à la seule idée de franchir le précipice, c'est encore qu'il s'imagine en train de tomber, c'est-à-dire qu'il éprouve l'émotion de la chute.

S'adresser à l'imagination, c'est donc s'efforcer de provoquer certaines émotions. Par la publicité on cherche à me donner le désir de boire tel apéritif, d'utiliser tel savon, d'écrire avec tel stylo, etc. Pour cela, il n'est point besoin d'arguments ; au contraire, la publicité sera d'autant plus efficace qu'elle fera moins intervenir la raison ; l'imagination n'en jouera que plus aisément. Ainsi, il suffit que je rencontre à tout instant le nom de telle marque de cigarettes pour que je pense ou plutôt que je rêve au plaisir de fumer de telles cigarettes. La seule vue d'une affiche où est écrit le mot « Loterie » m'incite à imaginer que je prends un billet, que ce billet porte le numéro gagnant, que je deviens millionnaire ; je me vois millionnaire, c'est-à-dire que, déjà, je suis millionnaire car je prends l'attitude du millionnaire, j'éprouve ses émotions, ses espoirs, ses craintes, ses mépris et son indulgence. Après quoi, il est bien difficile de ne pas acheter un billet de lotérie.

La Propagande agit par les mêmes moyens, car elle n'est autre chose qu'une publicité politique. On peut lire sur nos murs des affiches qui recommandent de voter pour tel parti comme d'autres recommandent de boire tel apéritif : sans raison. Souvent même on se contente d'offrir aux regards, en lettres énormes, le nom du parti. Dans les journaux, même formule : on affirme que ceci est vrai et cela faux, que ceux-ci sont bons et ceux-là méchants ; d'une argumentation véritable, aucune trace. C'est qu'il est dangereux de vouloir démontrer.

L'idée de prouver ne peut venir qu'à celui qui admet la possibilité d'un doute, et la preuve court toujours un risque. Mieux vaut donc exclure la possibilité du doute et c'est à quoi s'emploie la Propagande. Elle vise, non à convaincre, mais à faire croire. Ce qu'elle veut obtenir de l'individu ce n'est pas la libre adhésion d'un esprit lucide à une proposition raisonnable, mais une croyance aveugle et fanatique. Aussi se borne-t-elle à reprendre inlassablement les mêmes thèmes, sachant assez que l'esprit de l'homme est naturellement paresseux et que son besoin de certitude est facile à satisfaire. Et de même qu'on finit par demander l'apéritif dont le nom est inscrit partout, de même on finit par voter pour le parti dont notre journal nous dit tous les jours en termes émouvants qu'il est seul attaché au règne de la justice et de la paix.

La Propagande est aujourd'hui l'arme véritable des tyrans. Au lieu de forcer les

corps, comme on faisait autrefois, on force les esprits. L'opération se fait sans douleur tout en étant plus efficace. A quoi bon faire intervenir la police, quand on dispose de la presse, des affiches et de la radio ? Mieux vaut enlever aux citoyens l'idée même de se révolter qu'avoir à réprimer leur révolte. Et pour leur enlever toute idée de révolte, il suffit de les rendre incapables de juger et dociles à croire, ce qui est facile grâce à la Propagande. Les conditions de la vie moderne, d'ailleurs, sont favorables à cette emprise de la Propagande. Le cinéma, par exemple, est un merveilleux instrument d'abêtissement : les spectateurs restent en général inertes en face des images que l'on fait défiler devant leurs yeux et c'est là encore une victoire de l'imagination sur la raison. La radio, de même, ne laisse guère aux auditeurs la possibilité d'exercer leur esprit critique. Bref, tout contribue à faire de nous des proies faciles pour les tyrans en nous interdisant de penser.

On dit quelquefois qu'il faut opposer propagande à propagande. Cela est dangereux, car ce qui est mauvais ce n'est pas telle ou telle propagande, mais la Propagande en elle-même. Ce qui est mauvais, c'est cette élimination systématique du jugement et cet appel constant à l'imagination. Quel que soit son contenu, toute propagande est d'abord abrutissement de l'individu. Ce qu'il faut opposer à la Propagande, c'est l'Enseignement. Enseigner, c'est s'adresser à un esprit libre et le traiter comme tel. Celui qui enseigne propose des idées au lieu d'imposer des croyances. Et sans doute sa position est faible si l'on considère qu'il demande à l'homme un effort pénible pour juger, tandis que la Propagande donne à l'homme le bonheur d'être certain. Mais la liberté est à ce prix. Les citoyens ne seront libres et capables de se gouverner dans la justice et dans la paix que lorsqu'ils sauront garder leur jugement libre, et ne pas croire qu'ils vont tomber dans le précipice de la guerre lorsque la planche où ils doivent faire passer la paix est plus large qu'il ne faut. « Cesse de croire, disait Gide, et instruis-toi. » Il y a bien des enseignements qui ne sont que propagande ; que notre propagande à nous soit un enseignement.

Georges PASCAL

Comment gagner la prochaine ?

ON ne gagnera pas la prochaine — et il importe de la gagner si on veut que le franc garde sa valeur — en se perdant en discussions stériles et en coupant les cheveux en quatre. La parole est aux actes dictés par les enseignements de l'Histoire. Or, concernant ces derniers, que voyons-nous ?

Avant la guerre, l'objection de conscience était reconnue en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et au Canada, notamment, elle n'était pas reconnue en Allemagne et en France.

On sait quels furent les résultats de cette situation : la ligne Maginot n'a pas tenu et la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Canada, ont infligé à l'Allemagne une pile mémorable.

Compte tenu de cette expérience et partant de ce point de vue que les Garry se suivent et ne se ressemblent pas, c'est Garry Davis qu'il faut suivre et non Garry Baldi.

Ce ne sont pas le traité franco-soviétique et le pactatlantique, tout au moins conjugués, qui nous feront gagner la prochaine der des der, mais bien la reconnaissance de l'objection de conscience.

Ainsi la France, ayant mis à profit l'expérience de ses alliés anglo-saxons, sera aussi invincible que la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et le Canada.

C'est ce qu'il fallait démontrer, et la grâce que nous lui souhaitons.

Conclusion : au Cherche-Midi à quatorze heures.

Léo CAMPION.

La solution égalitaire

GRACE aux progrès techniques (découvertes récentes, perspectives illimitées ouvertes par la captation de l'énergie intra-atomique) et à la généralisation de l'instruction, le monde devient de plus en plus mûr pour l'égalité sociale.

Mais les partisans de l'égalité ont toujours été présentés comme « des primaires au cerveau trop court », comme des brutes dont l'idéal est la réduction parfaite au niveau le plus bas, aussi bien des talents que des fortunes. Il est évidemment facile de stigmatiser l'absurdité, la folie, le néant de ces rêves barbares prêtés complaisamment aux adversaires d'une société pourrie par le privilège de l'argent.

Pour répondre efficacement à ces attaques hypocrites, il est nécessaire de préciser les principes et l'organisation pratique d'une société égalitaire.

Il faut convaincre les foules à la fois de la beauté et de la possibilité d'une telle société pour qu'elle devienne la réalité de demain — ou d'aujourd'hui.

a) PRINCIPES

HIERARCHIE DANS L'EGALITE telle est la formule d'organisation qui concilie le mieux les nécessités d'ordre technique et les aspirations d'ordre moral.

1. HIÉRARCHIE DES FONCTIONS.

Car la complexité de la vie économique actuelle impose le dirigisme technique par les plus compétents. Il faut respecter toutefois, dans la mesure du possible, le travail agricole et artisanal indépendants dans le cadre d'un rendement déterminé.

Nominations, toujours révocables, effectuées au vote, par les travailleurs de la même profession (Etudes préalables et apprentissages sanctionnés ou non par des examens ou des tests, ne peuvent avoir qu'une valeur indicative).

Réglements intérieurs d'administration et d'atelier rédigés par l'ensemble des travailleurs intéressés qui, directement ou par délégués élus, contrôlent leur application et prennent les sanctions. (Système des Soviets non faussé par l'ingérance d'une autorité centrale.)

2. EQUIVALENCES DES CONDITIONS.

a) *Travail obligatoire* sauf pour les enfants, les vieillards, les malades, les mères de famille. — Non un travail quelconque, mais une activité d'une utilité matérielle indéniable : production, manutention, transports, livraisons, comptabilité, statistiques, postes, médecine et pharmacie, travaux de laboratoire, enseignement... (la liste de ces services est établie après referendum).

Liberté de choix de la profession. Il se peut cependant qu'on ne trouve guère d'amateurs pour certaines besognes dures et répugnantes mais nécessaires. Dans ce cas, tour de rôle ou compensation d'un nombre inférieur d'heures de travail en attendant la relève de l'homme par le robot.

Pour le lieu du travail, laisser s'effectuer spontanément, au gré des intéressés la répartition de la main-d'œuvre. Pourtant le service social peut exiger l'obligation de déplacements gênants. Procéder alors, à défaut de volontariat par tirage au sort et roulement.

On ne peut pas interdire à un groupe d'individus de se charger de la tâche d'un camarade : artiste, écrivain, prêtre... Toutefois il vaudrait mieux éviter le danger de créer une classe totalement parasitaire au point de vue matériel.

b) *Egalité de bien-être.* — Les talents conservent des privilèges dont on ne veut point les déposséder : plaisir de la créa-

tion et de l'invention, satisfaction du devoir accompli, reconnaissance, respect, admiration des foules. Mais dans la distribution des biens extérieurs, on n'a à considérer dans l'homme, que l'être matériel dont les besoins n'ont rien à voir avec les inégalités intellectuelles ou morales.

Tant que la surabondance n'est pas réalisée dans tous les domaines, on donne à chacun, quelle que soit l'importance des fonctions, les mêmes moyens d'achat — majorés, s'il y a lieu, des mêmes suppléments pour des charges familiales égales et des frais accessoires provenant de l'exercice de la profession.

Mêmes avantages pour les non-travailleurs réguliers (cadets et « aînés ») que pour les producteurs eux-mêmes.

La distribution égalitaire des moyens d'achat suppose la suppression totale de la propriété privée, des moyens de production et d'échange et l'arrêt de toute thésaurisation par le renouvellement périodique des signes monétaires.

Pas d'uniformité à craindre, le libre jeu des fantaisies individuelles n'étant nullement faussé.

***

La société devient ainsi une communauté comparable aux communautés familiales et religieuses : les membres ont des fonctions diverses suivant l'âge, le sexe, le tempérament, les aptitudes — mais il y a, théoriquement du moins, égalité dans le bien-être ou les privations. La communauté familiale est en principe fondée sur l'affectation, la communauté religieuse sur la foi. La communauté humaine reposerait sur la justice et sur l'intérêt de la quasi-unanimité des humains.

b) METHODES DE REALISATION

METHODE AUTORITAIRE A REJETER. — On ne peut pas compter sur des minorités même d'élite, pour imposer à tous et surtout pour s'imposer à elles-mêmes l'égalité sociale. Cette égalité ne peut être acquise — durablement acquise — qu'après adhésion des masses.

1. Travail de propagande comportant ce seul slogan : « Egalité de conditions » et négligeant toute autre considération politique, philosophique ou religieuse. Le rassemblement des amis de l'égalité peut être rapide et massif si la question n'est pas compliquée, embrouillée par la greffe inopportune d'autres problèmes.

Inutile de s'illusionner au sujet de la conquête d'une bonne partie des classes moyennes. En France, par exemple, sur 11 millions de familles, 600.000 environ disposent d'un revenu supérieur à 4.000 francs or ne se laisseront guère entraîner. Il ne faut pas démesurément compter sur les 1.500.000 dont les revenus oscillent entre 2.000 et 4.000 francs or et qui ont oscillé elles-mêmes entre la droite et la gauche depuis 1919. Mais les 9 millions de familles, dont les revenus sont inférieurs à 2.000 francs or et qui totalisent seulement la moitié du revenu national quoique formant les quatre cinquièmes de la population, pourraient et devraient être acquises à la doctrine égalitaire.

Les thèmes de l'agitation sont simples :

L'Egalité économique est juste ;

L'Egalité économique est possible — fatale même à plus ou moins brève échéance ;

L'Egalité économique serait matériellement et moralement profitable à la grosse majorité.

Il est évident que doivent être soutenues énergiquement toutes les réformes tendant à l'égalité — et combattues les mesures inégalitaires. Mot d'ordre : Fermeture de l'éventail des salaires. Tactique : réorganisation syndicale en vue de la lutte contre les cadres et les « prolétaires privilégiés » plus dangereux aujourd'hui que les vieux capitalistes. Approbation du principe du « revenu social » uniforme préconisé par les abondancistes...

Des groupes nombreux, bien liés entre-eux doivent être capables d'un prosélytisme

efficace par conférences, brochures, journaux, tracts...

Malgré le sabotage des partis — de tous les partis — et des dirigeants actuels des syndicats (La C.N.T. seule est timidement égalitaire), malgré les ressources infimes du début et la répression légale possible, la pénurie « organisée » camouflant la surabondance capitaliste est éminemment favorable au triomphe de la mystique égalitaire.

2. Révolution. — Quoique le machinisme semble sonner le glas de l'économie échangiste, il serait naïf d'escompter un simple changement juridique par voie législative normale — les préparatifs de guerre, guerres, organisation méthodique des trusts et ententes gouvernementales pour freiner les progrès de la technique et le retour de l'abondance peuvent retarder longtemps encore l'avènement d'une économie distributive égalitaire, s'il n'y a pas acte d'autorité révolutionnaire. Il serait sage de s'attendre dans l'avenir à ce que les privilégiés se cramponnent à leurs privilèges, condamnés cependant par l'évolution normale du capitalisme, avec le même féroce entêtement que par le passé. On doit donc prévoir des actions brutales (réduites au strict minimum des nécessités révolutionnaires) pour éviter échecs et répressions sans merci.

Un « Comité de lutte », issu démocratiquement du mouvement égalitaire, doit étudier les meilleurs moyens techniques pour neutraliser le plus sûrement et le plus rapidement possible les éventuelles forces adverses : Police d'Etat, gardes prétoriennes, polices internationales si le mouvement, comme il est prudent de l'admettre, n'est pas universel.

Un « Comité d'action immédiate » doit mettre au point les mesures propres à briser, d'un seul coup, la toute-puissance artificielle des adversaires. Voici quelques-unes de ces mesures devant suivre « immédiatement » la chute du pouvoir politique :

Destruction de toutes les archives de police ;

Saisie des banques : destruction des titres, mise à l'abri de l'or ;

Annulation de la monnaie existante ;

Inventaire de tous les stocks, débloquage et répartition égalitaire (avec tickets par exemple), des produits indispensables : denrées, vêtements, etc... ;

Evacuation des taudis et répartition par les communes des logements habitables (tirage au sort et roulement en cas de contestation) ;

Abolition de la propriété privée et destruction des terriers : notariats, bureaux d'hypothèques, etc... ;

Reprise de la production en organisant le service obligatoire du travail et en faisant passer dans les secteurs utiles les travailleurs des secteurs parasitaires.

Enfin, malgré la fécondité de la libre entente et la spontanéité créatrice des foules sous le coup de fouet de l'enthousiasme, la Révolution risquerait d'être déviée ou de s'enliser si, des ruines de l'ordre ancien, on ne pouvait — sans délai — faire surgir un ordre nouveau. D'où la nécessité de plans d'organisation pratiques à élaborer d'avance, par les « Comités d'Etudes » issus des congrès. Ces plans ne doivent pas rester dans les archives pour être mis en application le moment venu, par des organismes dictatoriaux. Il faut, dans leurs grandes lignes, tout au moins, les présenter à l'adhésion des masses pour que toute polémique soit écartée pendant l'action. Il est évident d'ailleurs qu'ils doivent être à tout instant modifiables dans le détail, dans la période pré-révolutionnaire comme pendant la Révolution, sous la pression des événements.

c) ORGANISATION PRATIQUE

Voici, *à titre indicatif*, un schéma d'organisation. Conçu dans un cadre national, il peut être amplifié à la mesure des continents et même de toute la planète. Il peut également être rétréci aux limites d'une région.

1. — Etablissement des plans

L'économie ayant pour fin les besoins humains, il faut dresser la liste approximative de ces besoins par communes, régions, etc... Les statistiques doivent prévoir le renouvellement de l'outillage, les exportations, le tourisme, le volant de réserve. D'autre part, il est nécessaire de savoir ce que peut donner en produits alimentaires l'exploitation du sol et ce que peut fournir, avec un travail humain raisonnable, l'outillage industriel disponible.

Le bureau central du plan groupe ces statistiques et les publie. Comme en règle générale — du moins au début — la liste des besoins sera vraisemblablement exagérée, le bureau soumettra à l'approbation du peuple, par voie de referendum (les transmissions sont rapides aujourd'hui), un ou plusieurs projets harmonisant cette liste et les possibilités de production.

Les besoins essentiels auront automatiquement priorité sur le luxe. Les créations seront conçues suivant les principes égalitaires : plus de classes par exemple dans les trains, mais voitures spéciales pour invalides. Plus de gargottes à côté de palaces ultra-chics... Fantaisie dans les limites d'un confort moyen, en attendant les futures améliorations générales.

Quoiqu'une bonne marge de surproduction soit utile, il ne faudra pas stocker sans mesure : dans une économie nationale, continentale ou mondiale, il ne peut guère survenir de catastrophe faussant appréciablement les prévisions : la sous-production en certains points est à peu près compensée par la surproduction en d'autres.

En somme, il s'agit de faire ce qu'on a déjà tenté et réussi en U.R.S.S. et en Allemagne en temps de paix et un peu partout en temps de guerre et dans l'après-guerre.

Deux grosses différences toutefois :

a) La question du financement ne se pose pas. La suppression du capitalisme laisse intact le capital réel (matières premières et outillage) et élimine le capital fictif. De même la solvabilité de la consommation est hors de cause : on ne se préoccupe que de faire cadrer les besoins et les possibilités de production ;

b) Les plans ne sont pas imposés d'en haut par des autorités décidant dictatorialement de la hiérarchie des besoins pour la collectivité entière — procédé commode et rapide mais exigeant le maintien de l'Etat politique et policier et supposant l'infaillibilité des équipes dirigeantes. Pas de despotisme éclairé prétendant régenter la vie des masses, faire leur bonheur malgré elles ou le bonheur des générations futures aux dépens des générations présentes. Pas même de technocratie ou de biocratie : les techniciens peuvent donner des conseils — non des ordres.

2. — Production

Elle doit être sous le contrôle des syndicats rénovés devenus des organes de gestion.

Ils fournissent au bureau du plan les renseignements relatifs au rendement de l'outillage.

Dans leur « Union nationale », ils fixent et soumettent à l'approbation de tous les producteurs, par voie de referendum, la durée du travail par profession — durée variable suivant la fatigue musculaire ou cérébrale et selon le nombre de volontaires.

Chaque fédération professionnelle répartit les tâches entre les syndicats régionaux et locaux d'après l'importance de la main-d'œuvre et le rendement des machines. Les réfractaires à toute organisation peuvent garder une indépendance totale ou une demi-liberté. Dans le premier cas, la collectivité leur fournit les instruments de travail et ne s'occupe plus d'eux. Dans le deuxième, ils s'entendent avec le syndicat local qui fixe l'ouvrage à exécuter.

Chaque syndicat professionnel, chaque groupe d'entreprises est maître absolu, dans sa sphère, pour les horaires, les règlements intérieurs. Il est libre, en particulier, d'organiser à sa guise, au sein de la corpora-

tion, la lutte contre le parasitisme, ici par des moyens coercitifs, là par la méthode libertaire de la seule contrainte morale.

Pour les « resquilleurs » n'appartenant à aucune profession déterminée, c'est « l'union locale » qui décide. Elle règle également la question d'exemption de toute tâche matérielle pour les artistes, les littérateurs, les savants — des groupes pouvant d'ailleurs, en cas de refus de l'union, prendre à leur compte le service social des intéressés.

Les plans ayant été conçus non par une autorité extérieure mais uniquement d'après les possibilités de production indiquées par les syndicats, leur exécution par ceux-ci est assurée, à moins de cataclysme exceptionnel.

3. — Distribution

La distribution est un service communautaire. Seules restent libres les transactions concernant le bricolage.

a) METHODES. — Quatre systèmes à combiner suivant l'importance des productions :

1° La prise au tas gratuite pour tout ce qui est produit aisément en surabondance.

Le gaspillage du début diminuerait très vite : effet de l'adaptation (sentiments sociaux développés avec les institutions nouvelles) ; respect humain (on n'oserait pas, ouvertement, accumuler des stocks de marchandises) ; bon sens (on n'accapare pas des biens gratuits) ; expérience (on s'habituerait à laisser dans les magasins communs des produits inutilisés et encombrants).

En attendant la généralisation progressive de ce système éducatif, les plans peuvent comporter quelques essais prudents. Il serait souhaitable et il semble possible d'établir la gratuité de certaines denrées indispensables et excédentaires en temps normal (le pain par exemple, en France). La même gratuité devrait s'appliquer aux produits pharmaceutiques délivrés sur ordonnance, aux transports après disparition de la pénurie de matériel, à l'eau, au gaz, à l'électricité. La médecine, l'enseignement à tous les degrés doivent être également des services publics gratuits. De plus, chaque commune doit pouvoir décider elle-même de la prise au tas de ses produits surabondants non expédiables : bois, fruits...

2° L'utilisation de la monnaie pour les produits normaux.

Pour chaque branche d'activité on connaît le total de la production correspondant aux besoins. On fixe, arbitrairement, un prix par unité — ce qui permet de chiffrer la valeur totale. On émet la quantité de monnaie correspondante distribuée, mensuellement par exemple, suivant les principes égalitaires. En fin d'exercice, cette monnaie fondante, annulée au moment de l'utilisation, est retirée de la circulation comme des tickets périmés.

Le retour des billets au centre d'émission aide au contrôle des stocks restant. La monnaie est ainsi parfaitement adaptée à sa fonction qui est de faire passer la production à la consommation.

3° Les tickets pour les produits déficitaires.

On émet les tickets correspondants, valables pour l'exercice et distribués par les communes soit égalitairement, soit d'après les besoins.

4° Pour les marchandises de grande valeur ne pouvant être réglées en une fois, on procède par retenues, de durée variable, sur le montant des moyens d'achat des bénéficiaires.

b) CENTRES. — Simplification du système de distribution actuel. Elimination de la multiplicité des boutiques aujourd'hui concurrentes: Magasins distincts spécialisés ou bien magasin unique par commune ou par quartier avec rayons correspondant aux diverses marchandises. (Chaque commune décide librement.)

Aux stades supérieurs, la distribution est assurée par les Conseils régionaux et national.

4. — Organismes

Tous issus de la base par voie d'élection, directe pour les organismes locaux, indirecte pour les autres, les représentants, à tous les degrés, ont uniquement des rôles de gestion, sont renouvelables à chaque exercice et, à tout moment, remplaçables.

Chaque individu est représenté deux fois : à titre de producteur et de consommateur.

a) *Comme travailleur :*

Dans le syndicat professionnel local (dans l'union locale pour les travailleurs libres) ;

Dans le syndicat professionnel régional et l'union régionale des syndicats ;

Dans le syndicat professionnel national et l'union nationale des bourses du travail.

Chacun de ces organismes s'occupe de la production dans ses limites professionnelles et territoriales et élit un Conseil mandaté pour connaître de toutes les questions intéressant le travail : outillage, règlements, horaires.

Il contribue à l'élaboration du plan en fournissant les renseignements nécessaires — et, le plan adopté, il répartit les tâches.

L'Union des bourses du travail, établit la péréquation des heures suivant les métiers.

b) *Comme consommateur :*

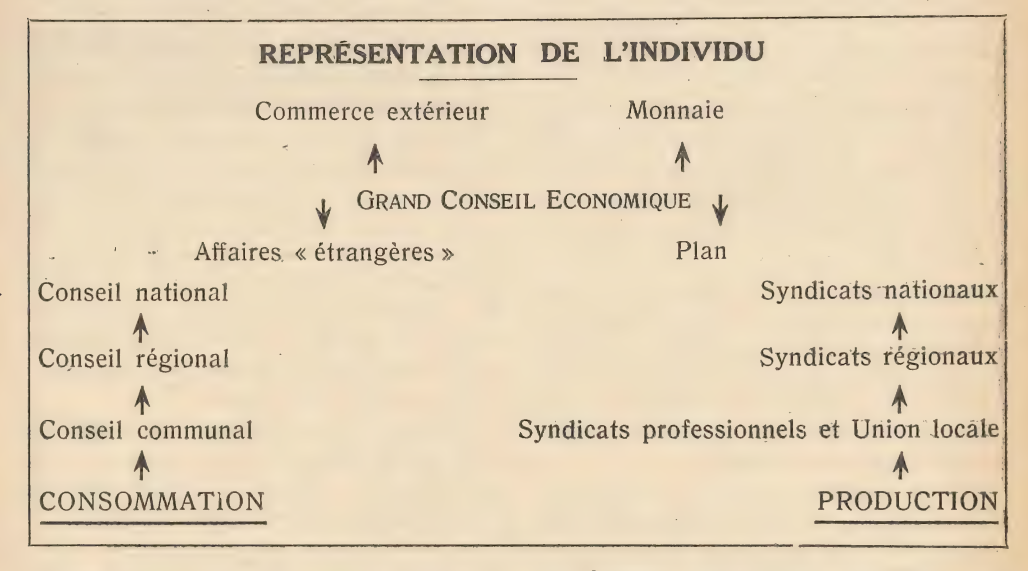
Dans le Conseil communal ;

Dans le Conseil régional ;

Dans le Conseil national.

Ces conseils centralisent les statistiques relatives aux besoins. Ils répartissent les moyens d'achat (monnaie et tickets) et les récupèrent lors des retraits. Ils sont les organismes de répartition des marchandises.

« L'Union nationale du travail » et le « Conseil national de la consommation » forment « Le Grand Conseil économique » qui rassemble toutes les statistiques relatives à la vie matérielle du pays. Les commissions spécialisées, issues de son sein, s'occupent de l'élaboration du plan, de l'organisation des referenda, de l'émission et du retrait de la monnaie, du commerce extérieur (par or, devises ou troc suivant la conjoncture internationale) des affaires « étrangères » tant que n'est pas terminée l'organisation équitable de toute l'humanité).



Cette organisation fédéraliste résoud le « problème fondamental » posé par Rousseau dans le *Contrat Social* : « Trouver une formule d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé et

par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même. »

⁂

Certes, l'homme est autre chose que producteur et consommateur, mais toutes ses formes d'activité « n'intéressent » point la collectivité entière. Lettres, arts, sports, religions... provoqueraient des mouvements fédératifs autonomes qui resteraient totalement libres de se former et de se désagréger spontanément — et d'autant plus vivants qu'une existence matérielle normale serait assurée à tous.

d) CONSEQUENCES

1° ADMINISTRATIVES.

Peut-on sérieusement craindre que ce dirigisme économique soit pratiquement paralysé par la nécessité d'innombrables statistiques et par les complications comptables ? Chez les Incas, une économie dirigée a parfaitement fonctionné sans écriture ni chiffres. On opérait avec des cordelettes (kipous) où nœuds et combinaisons de couleurs distinguaient les ordres d'unités en même temps que les divers objets. Nos comptables n'ont pas besoin de ces moyens de fortune et ils sont si nombreux dans nos sociétés qui consomment des montagnes de paperasses administratives, pour rien !

2° ECONOMIQUES.

Le machinisme — freiné par notre archaïque organisation sociale et rendu dorénavant à sa fonction libératrice — pourrait compenser largement les défaillances éventuelles des muscles humains.

L'étalement du travail « utile » sur l'ensemble de la population valide achèverait de permettre le remplacement du labeur-châtiment par « la légère servitude d'un travail de plus en plus court, de moins en moins pénible. »

L'exploitation de l'homme par l'homme éliminée, toute excuse légitime à la « resquille » disparaîtrait. Le mobile de l'intérêt personnel qui joue un rôle insignifiant dans le travail du prolétaire reprendrait toute sa force par l'identification de l'intérêt collectif et de l'intérêt individuel.

Plus de nécessité de chair à travail et de lois scélérates anti-néo-malthusiennes. Or, si la courbe des excédents de naissances restait subordonnée à celle de l'augmentation des ressources, la société égalitaire pourrait rapidement élever le standard de vie de tous à un niveau capable de satisfaire le plus ventripotent des bourgeois.

3° POLITIQUES.

Suppression automatique de l'Etat politique dont le seul rôle est le maintien du droit inégal. Obtention automatique du maximum de liberté rationnelle — l'inégalité sociale impliquant la servitude des uns rançon de la licence des autres.

4° MORALES.

Communauté intégrale des intérêts créant la solidarité totale et engendrant la communauté des sentiments et des volontés.

Suppression de l'aumône et épanouissement possible de la vraie charité. Guérison de toutes les tares qui résultent de l'adoration du veau d'or : vénalité, corruption, « matérialisme sordide. »

Disparition du mépris d'un côté et de l'autre, des envies, des jalousies, que l'existence des classes entraîne nécessairement.

Au lieu de l'âpre lutte par laquelle les hommes se disputent férocement les moyens de vivre et de s'enrichir, esprit de collaboration loyale préparant la fraternité des lendemains. Disparition de toutes les formes violentes ou larvées de la guerre sociale et des guerres internationales, conséquences d'un ordre injuste qui dresse fatalement individus et collectivités prolétaires contre individus et collectivités nantis.

Prodigieux épanouissement de toutes les activités spirituelles par la libération de forces mentales à présent canalisées vers des préoccupations exclusivement utilitaires.

5° MAXIMUM DE BONHEUR.

Pour la masse, par l'élimination des souffrances résultant de la misère : les enfances chétives, le taudis, le grabat, le

haillon, la faim, la peur des lendemains sans pain et sans gîte, les travaux forcés jusqu'aux limites de l'extrême vieillesse, l'esclavage de l'hospice ou la promiscuité de l'asile de nuit et la séquelle des douleurs morales s'ajoutant pour le pauvre aux souffrances physiques.

Certes, le social n'épuise pas l'humain et le bien-être n'est pas la condition suffisante du bonheur — mais pour les âmes communes (la quasi-totalité) il en est la condition nécessaire. Par la distribution équitable, les masses verraient leur enfer mué en purgatoire plus supportable. « Aux maux inévitables, à ces maux à la fois vulgaires et augustes qui résultent de la condition humaine ne s'ajouteraient plus les maux artificiels qui résultent de notre condition sociale ». — ANATOLE FRANCE.

⁂

Cette solution égalitaire n'est guère différente de la solution libertaire esquissée par mon ami Gaston Leval.

Question de vocabulaire ? Soit. Mais je préfère mettre l'accent sur l'égalité plutôt que sur tout autre terme : fraternité, liberté, solidarité.

En 1916, dans *Le Feu,* Barbusse écrivait : La liberté et la fraternité sont des mots tandis que l'égalité est une chose... L'égalité sociale est la grande formule des hommes ». Pour le communisme stalinien, dont Barbusse fut un apologiste, l'idée-force d'égalité est plus dangereuse pour les privilégiés d'un régime quelconque (le régime techno-bureaucratique russe en particulier) que les aspirations à la liberté et à la fraternité.

Si la fraternité était une tendance suffisamment puissante au cœur de la majorité des hommes, le problème social ne se serait jamais posé ou, posé, aurait été vite résolu. Or ni Confucius ni le Christ n'ont réussi à ébranler sérieusement les sociétés axées sur l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme.

Quant à la liberté, c'est un terme tellement vague et inconsistant que cette notion est « la serrure rouillée » de la sociologie aussi bien que de la métaphysique. La liberté a suscité des dévouements admirables, mais tout aussi bien sur les champs de bataille des malpropres compétitions internationales que sur les barricades des mouvements révolutionnaires les plus généreux. Et presque inutilement en ce qui concerne le triomphe des vraies libertés de l'individu. Pourquoi ? Parce qu'il est difficile de les définir avec précision, de les délimiter ce qui, pourtant, est indispensable, la liberté totale étant un mythe. Les bateleurs peuvent donc jongler à leur guise avec ce mot de lumière enveloppé de ténèbres.

En revanche, l'équivalence totale des conditions est une notion mathématique très claire ne permettant aucune interprétation équivoque. Et elle a l'avantage de rendre possible la pratique de la solidarité, l'éclosion et le développement de la fraternité sociale et l'obtention immédiate, par tous, du maximum de liberté individuelle conciliable avec les servitudes inéluctables de la vie collective.

A une condition toutefois : que l'on organise dans un esprit et suivant des méthodes libertaires. Une société égalitaire peut être conçue comme une caserne, comme un paradis d'acier où l'individu est étouffé au nom du mythe collectif. Elle peut être conçue, au contraire, en vue d'assurer à chaque individualité le développement maximum. Telle est ma conception. Le schéma présenté me paraît être celui d'une société libertaire viable dès aujourd'hui et son organisation présente assez de souplesse pour que, dans l'avenir, la technique permette de passer, sans heurts, à des formes de plus en plus libres par la disparition graduelle des obligations encore lourdes qu'impose la nécessité du travail.

LYG.

NOTE DE LA REDACTION. — Une fâcheuse erreur typographique a fait titrer le dernier article de notre ami Lyg : « Civilisation qualificative » au lieu de « Civilisation qualitative ». Nous nous en excusons.

Un ami des enfants qui s'en va

De courtes notes de journaux nous ont appris la disparition de Léon Frapié, effacé, modeste dans la mort comme dans la vie ! Qui, rencontrant ce petit vieillard si simple, aurait deviné en lui un écrivain dont tous connaissent le nom et qui jouit d'un durable succès ? Né en 1863, sa première œuvre, *L'Institutrice de province,* date de 1897. Il s'y révèle écrivain naturaliste, d'un pessimisme qui me paraît un peu outrancier. En 1904, avec *La Maternelle,* il obtient le Prix Goncourt, décerné alors pour la deuxième fois. Nous comprenons, certes, l'embarras des académiciens lorsque nous savons qu'ils eurent à choisir entre *Marie Donadieu* de Charles-Louis Philippe, *La Vie d'un simple* de Guillaumin, *La Sarabande* des frères Leblond, et le nouveau livre de Frapié. Huysmans le présentait avec une couverture illustrée par Steinlen. *La Maternelle* emporta le prix grâce à l'appui de Lucien Descaves, de Léon Daudet, de Hennique, et l'œuvre obtint un grand succès de librairie : on apprit que la femme de l'auteur avait été institutrice dans l'école enfantine d'un quartier populaire de Paris et que Léon Frapié s'y était documenté, suivant la bonne méthode naturaliste, pour écrire son étude très fouillée, très sincère, sur l'enfance malheureuse et sur ses éducateurs. Observateur précis, peignant « la vie vraie », il montre les tares, les laideurs, mais son œil indulgent sait voir aussi la joliesse des enfants des faubourgs, la poésie d'un coin de rue populeuse ; son cœur aimant découvre ce qu'il y a de sain dans l'âme du peuple, son cœur pitoyable surtout accuse la grande malfaisante, la misère.

A nous, comme à l'auteur, ne nous semble-t-il pas que tous ces « minois innocents agrandissent une supplication, comprennent, demandent grâce » ? Evidemment on peut regretter le style un peu lâche, un peu terne, l'aventure sentimentale qui nous paraît superflue et quelconque ; d'aucuns lui reprochent le souci de moraliser. Je serais tentée de dire : il lui sera beaucoup pardonné car il a beaucoup aimé, tant l'on sent que ce souci est dû uniquement à sa bonté, tant ces réflexions morales évoquent la douceur et le sourire de conseils vraiment paternels. Nous disons bien haut la valeur de cette œuvre et de celles, nombreuses, qui suivirent. Elle fut une véritable révélation psychologique. Le XXe siècle, a-t-on pu dire, est le siècle de l'enfant, de l'enfant-roi : d'autres avant Frapié avaient chanté « L'art d'être grand-père », la grâce des enfants dans un beau parc, nous avaient intéressés aux petites Zette, aux petits Poum bourgeois ; il lui appartenait d'observer avec la même attention, de peindre avec le même souci de compréhension les gosses de Ménilmontant et de découvrir chez eux, malgré les tignasses ébouriffées, les pommettes vieilles, les visages allongés, chlorotiques, le charme qui, partout, enveloppe l'enfance. Petits Poulbot, déjà blasés, quelques-uns « vicieux », on ne peut s'empêcher de les aimer, de sourire de leurs réflexions ou d'être ému devant les drames de leur vie, tant l'auteur a pour eux de sympathie, de pitié et d'amour !

La Maternelle, comme *L'Institutrice de province,* était en même temps une peinture du milieu universitaire, peinture qui demeure juste comme demeurent justes les critiques sur l'école niveleuse, destructrice des volontés, qui prépare avant tout l'enfant à obéir et à accepter son milieu. Comme l'auteur dénonce « cet unique souci de l'apparence, la vertu sur commande et l'inconscience, l'âpre cuistrerie des faiseurs d'histoires morales » ! Ils n'enseignent pas le bien, dit-il, ils enseignent à prendre les attitudes louables. Cher Léon Frapié, si doux en apparence, comme vous étiez peu conformiste, et révolutionnaire ! Car avec l'école c'est le procès de toute la société que vous faites hardiment. Avec quelle audace aussi vous dites « le crime des parents, le crime de lèse-humanité qui s'appelle le crime d'avoir trop d'enfants ».

Jusqu'à ses derniers jours, Léon Fra-

pié continua à écrire, toujours attentif aux travailleurs, aux petites gens ; il écrivit une trentaine de romans, dont *Marcelin Gayard, Les Obsédés, L'Ecolière, La Boîte aux gosses, La Figurante, Gamins de Paris,* les *Contes de la Maternelle ;* il fit aussi représenter quelques pièces au Théâtre Antoine, au Théâtre des Arts et au Grand-Guignol. Toujours on retrouve les mêmes dons qui lui avaient valu son premier succès : acuité et précision de l'observation, sympathie pour le peuple, sensibilité, finesse, simple et douce bonté. Parce qu'il s'est un des premiers intéressé au vrai peuple, qu'il l'a fait vivre d'une vie intense et vraie, le mouvement populiste s'est rattaché à lui et l'on a pu entendre à ses obsèques J.-P. Coutisson parler au nom des écrivains populistes qui lui apportaient en hommage une merveilleuse gerbe. En face de la maison où s'éteignit cet écrivain qui, jusqu'au bout, garda son indépendance, ne se liant à aucune secte, à aucun parti, tandis qu'une cérémonie purement civile réunissait ses amis, le cinéma Clichy affichait *La Maternelle,* deuxième film tiré du roman de Frapié, nous montrant combien l'œuvre reste actuelle et aimée du grand public. Pendant que nous écoutions les discours, — simples comme il convenait — de Pierre Descaves, de J.-P. Coutisson, de Bainville d'Hostel, tandis que tous trois disaient l'art de Frapié mais aussi sa bonté qui lui fit aimer les enfants du peuple, penchée sur la rampe d'escalier j'épiais, j'attendais la venue des gosses de la maternelle proche. J'aurais voulu en voir quelques-uns monter l'escalier avec leurs grosses galoches, leur tablier propre du premier jour de classe : ils auraient offert leur modeste bouquet à celui qui les fit entrer dans la littérature et, par là, dans la pensée et le cœur du public ; à celui qui sut, en leur nom, faire entendre un cri de pitié et de révolte.

Cher Léon Frapié, nous garderons votre souvenir comme celui d'un homme que le succès n'enorgueillit pas mais qui resta intègre, simple et bon ; nous sommes heureux de vous avoir connu pour savoir qu'il est encore des écrivains sincères, désintéressés, et que tout n'est pas pourri dans la littérature. Me sera-t-il permis de terminer par une note personnelle ? Un jour, Léon Frapié me dit l'admiration qu'il avait pour Han Ryner et la grande affection qu'il lui portait. « J'aime Han Ryner, dit-il, comme un parent, et je me permets d'embrasser sa fille qui est donc, aussi, ma parente. » Un héros de Vigny conte sa fierté d'avoir été soulevé, tout enfant, dans les bras de Napoléon. Pour nous qui prisons plus l'intelligence créatrice et la bonté que le génie militaire et l'art de détruire, avoir été embrassée par l'écrivain, par l'homme que fut Frapié restera une joie durable et une fierté légitime.

Georgette **RYNER.**

Les gouvernements continuent à réprimer le crime isolé et à organiser le crime collectif, et les religions à réprouver le premier et à admettre le second. L'inconséquence légale civile a pour équivalent l'inconséquence légale religieuse. — Suzanne BOUILLET.

La liberté, ce n'est pas ça !

Pour la liberté ? Oui. Pour toujours plus de liberté ? Oui encore. Pour la liberté totale ? Oui ! oui ! oui ! Mais pas la liberté de faire du mal aux autres sans aucune raison ; et la liberté de parole, même et surtout dans un meeting anarchiste, ne peut être confondue avec la possibilité d'injurier qui ne le mérite pas.

UN ASPECT DU PROBLEME DU PROGRES

*Après une année de discussion sur le progrès et plus de dix pages consacrées à la question dans le dernier numéro, je pensais non pas que la discussion était close sur le sujet, mais que les collaborateurs nous laisseraient quelque peu souffler avant de reprendre la plume pour ou contre. Il n'en est rien, puisque l'ami Paraz nous a fait parvenir ce papier que nous insérons avec plaisir, même s'il y pousse, en compagnie de Cendrars, une charge à fond contre l'homme en général et en particulier contre trois grands bonshommes qui vivaient au XVIII*e *siècle.*

En suivant avec attention les différents numéros de votre revue, on s'aperçoit que ce problème du progrès vous préoccupe. Le seul fait que vous y soyez revenus si souvent montre que la foi en lui est entamée même chez ceux qui le défendent.

Je ne prétends pas résoudre une question pareille, mais je voudrais préciser un point de vue qui l'éclaire d'une façon un peu différente.

D'abord, je voudrais citer deux grands écrivains : Blaise Cendrars et Céline, qui ont une autre valeur que nos prétendus philosophes.

« L'homme est une bête malfaisante, voilà la vérité que sa conscience ne veut pas regarder en face et que son intelligence pousse à camoufler à l'infini pour ne pas l'admettre. Si jamais il retrouve la vue, son réveil sera un suicide collectif.

« Croire aux bienfaits de la science et à l'humanité des physiciens est une mode pour intellectuels aussi stupide et bornée et généralisée aujourd'hui, dans ce nouvel entre-deux-guerres qu'était à la fin du XVIIIe siècle, celle des Encyclopédistes, ces premiers touche-à-tout et hommes Sans-Dieu, qui ont instauré le culte de la Raison, adoré le Progrès indéfini, préché les Droits de l'homme infinis et qui croyaient, les fichues bêtes, à l'innocence et à la vertu du « bon sauvage »; cependant que Voltaire flagornait le Roi de Prusse, que Diderot pelotait la Sémiramis du Nord et que Jean-Jacques sacrifiait à Onan dans les bosquets des Charmettes, nos trois grands hommes ne pensant qu'à se faire des rentes confortables ou s'assurer de leur place à table et du coucher, se foutant du genre humain comme de l'An 40 — attitude typique des hommes de lettres qui ne ressentent aucune gêne de leur conduite publique de militants, ni de leurs contradictions intimes puisqu'ils font de la littérature ! Ce qui légitime « l'engagement », c'est-à-dire le conformisme de la dernière génération des écrivains et le ralliement de leur plume à l'une ou l'autre des deux idéologies régnantes. »

Tas de farceurs, va !

Quant à Céline, il m'a écrit la lettre suivante que je publierai dans mon prochain livre : « Valsez, saucisses », à propos de poursuites intentées par son éditeur, qui saisit son propre livre et qui l'attaque *lui-même* en contrefaçon.

« En somme, je suis esclave à l'antique, mieux qu'à l'antique. On pouvait encore se racheter... ou être racheté. Moi je suis paria, taillable, corvéable, étripable, saignable, dépouillable, *in eternam !* irrémédiable. Mon vampire n° 1 est sur les rangs. Le tout, bien entendu, au nom de l'épuration patriotique et de la vertu. Mes droits d'auteur suivront mes autres « droits sacrés », médaille militaire, pension d'invalide. »

Je fais remarquer, en passant, qu'aucun des confrères de Céline, ni des associations d'écrivains, de sociétés de gens de lettres, n'a protesté contre des poursuites uniquement sordides qui visent à empêcher le plus grand écrivain français de gagner sa vie.

Quand il dit que sa situation est pire que celle de l'esclave antique, il ne parle pas en l'air. Sous la première dynastie babylonienne, avant Hammourabi, au troisième millénaire, pour éteindre une dette, la contrainte par corps ne pouvait pas s'exercer plus de trois ans. A l'époque néo-babylonienne, 1.500 ans plus tard, il était possible de garder un esclave dix ans en servitude. Il y a eu nettement, au sein de cette civilisation, une régression

si l'on veut considérer que la suppression de l'esclavage est un progrès. Je n'en suis personnellement pas très sûr, car si je vivais sous Hammourabi, mon vampire d'éditeur qui me doit de l'argent et qui ne me paie pas, j'aurais le droit de le faire venir chez moi pendant trois ans pour cirer mes godasses, et je ne trouve pas cela tellement idiot.

Le prix de journée d'un bouvier ou d'un ouvrier agricole ou d'un apprenti boulanger était de 2.000 litres d'orge par an. Il est bien difficile de comparer avec les salaires actuels, mais à Vence, où je suis, le litre d'orge coûte 120 francs; cela représente un salaire annuel pour un ouvrier agricole de 240.000 francs, il y a cinq mille ans. Or, j'ai lu dans *Défense de l'Homme*, que nos ouvriers agricoles ne touchaient pas plus de 90.000 francs aujourd'hui, dans certaines de nos provinces. Oui, mais me direz-vous, ils n'avaient pas la Sécurité sociale. Je vous demande pardon, la sécurité sociale existait ! Un système d'assurance était prévu avec des tarifs et la loi de Hammourabi dit qu'en cas de cataclysme, incendie, inondation, vol, c'était le « groupe social » auquel appartenait le sinistré qui devait lui venir en aide.

Ces révélations ne sont pas le fruit d'études secrètes et poussées. Je les ai tirées de la collection bien connue, « L'Evolution de l'Humanité », dirigée par Henri Berr et fort bien considérée par tous nos progressistes.

Je ne prends pas du tout un malin plaisir à noter ce qui, au fond, est l'évidence, que le progrès n'est pas une affaire continue. Et si l'on définit le progrès comme l'empire de l'homme sur la nature, on entend les marxistes ou même les disciples de Kropotkine, le tenir pour incontestable et toujours raffermi, malgré les doutes du même Kropotkine à la fin de sa vie.

Voire. Progrès comme les monstrueux dinausaures et les mégathériums qui se voyaient devenir de plus en plus gros.

Avez-vous tenu compte de cette découverte énorme et tragique, qui n'a rien à faire avec les abstractions sur lesquelles les philosophes bâtissent leurs hypothèses, mais qui est du réel, c'est que la population du globe est passée d'un à deux milliards en un siècle, qu'en cinquante ans, 700 millions de bouches à nourrir viennent partager les biens de ce monde déjà insuffisants.

Et encore, cent millions de Chinois sont morts de faim au XIXe siècle. Et en Europe, 80 % des enfants grecs sont tuberculeux. En Moldavie, la mortalité infantile atteint 100 %, c'est-à-dire : pas un seul nouveau-né ne survit. Les deux tiers de l'humanité sont sous-alimentés.

L'extermination des bouches inutiles va bientôt devenir une nécessité. En Chine, un homme meurt de faim au bord d'une route, personne ne le regarde, on y est trop habitué.

Le remède, qui n'est qu'un palliatif, consiste à s'acharner au sauvetage des terres menacées d'érosion et c'est là, partisans du progrès, qu'une surprise vous attend, ce sont les méthodes les plus vieilles qui conservent le mieux la terre. La monoculture a transformé certains Etats de l'Amérique en déserts.

Vous me direz alors, philosophes, que le progrès, ce n'est pas cela. J'attends encore un esprit supérieur à Platon. Et je citerai de nouveau Blaise Cendrars, l'homme qui a tout vu, et qui désigne comme les êtres les plus arriérés, vivant et pensant comme à l'âge de pierre, les Indiens du Sud de la Californie, qui envoient en vieille Ford leurs enfants à l'école de l'Oncle Sam.

Pourquoi dire tout cela. Parce que la foi dans le progrès continu est funeste. Elle pose d'effrayantes œillères. Ce qu'écrivait l'excellent Leval en est une preuve : « Quand on voit les massacres et les camps d'extermination, on peut être tenté de nier le progrès ! »

Fichtre. La tentation est plus que suffisante pour moi, surtout ayant vu la « libération ».

« On ne risque plus, dit-il, d'être emprisonné comme Galilée pour affirmer que la terre tourne ! » Mais on a fusillé sous nos yeux pour moins que ça, pour avoir dit que de Gaulle et Churchill étaient des criminels de guerre, les aviateurs des assassins, certains résistants des salauds, ce qui revient à dire que le soleil luit en plein midi.

On n'en finirait pas. Et puis, attention, quand vous parlez de l'esclave antique. Dans les comédies de Plaute, il est exactement le serviteur (Servus) de Molière, qui joue des tours pendables à son maî-

tre, le roule, le bâtonne et même — ces gens-là étaient gaillards — le sodomise en public.

Ce n'est pas l'image du martyr chargé de chaînes. En vérité, jamais condition n'a été plus misérable que celle du prolétaire au XIXe siècle.

Le progrès, vous voyez bien qu'il ne se fera pas tout seul...

Albert PARAZ.

LES FILMS

"Huit heures de sursis" "La fosse aux serpents"

AVEC une idée comme celle contenue dans le scénario de « Huit heures de sursis », on aurait pu faire un film admirable. Un révolutionnaire irlandais se trouve séparé de ses camarades à la suite d'un coup de main dans une banque ; blessé et recherché par la police, il erre durant plusieurs heures, puis sera achevé d'un coup de feu par une femme qui l'aime, et qui se supprime avec lui, au moment où les forces gouvernementales arrivent pour le capturer.

Le metteur en scène anglais qui a signé ce film a commis la même erreur que John Ford avec sa « Patrouille perdue », et même des passages du « Mouchard » ; il a rempli ces « Huit heures de sursis » de mauvais roman, d'invraisemblance puérile et de pathétique languissant. Les trois quarts des scènes ne valent rien. Ce film manque d'abord d'unité. Le fait de suivre un homme jusqu'à sa mort, dans une atmosphère déterminée et dans le courant d'un souffle psychologique, exige une vigueur sans cesse soutenue. De plus, trop artificiel, le climat de ce romantisme de l'insurrection en Irlande manque de style. C'est évidemment le style accompli qui a manqué à l'auteur. On sent parfois une intensité assez belle — d'une inspiration quelque peu expressionniste ; malheureusement cela est gâché par un bavardage qui rappelle le plus mauvais patois du cinéma italien d'avant la guerre.

L'acteur James Mason excelle avec sobriété. Il parvient à faire admettre son rôle.

Ce film raté se termine de façon esthétique. Les dernières séquences valent le dérangement et font mieux songer à ce que le film aurait pu être.

Mais, pour l'œuvre maîtresse ou caractérisée, il eût fallu un Carné, un Ford ou un Clément.

⁂

Malgré toute ma bonne volonté, je ne vois pas ce qui fait la beauté de « La Fosse aux Serpents ». Je sais que l'auteur, Anatole Litwack, attache une certaine importance à sa réalisation, que l'on tient pour audacieuse et âpre aux Etats-Unis. Cependant, l'exposé psychologique du drame de cette jeune femme, la recherche des causes de son trouble mental me paraissent conventionnels et d'un bon ton assez rabaché. Dans les cas de ce genre, on en revient toujours à Freud et à son introspection. Ce film nous laisse entendre que la répulsion de l'amour physique est un nerf moteur du vertige de son héroïne. Pourquoi ne pas exprimer cela plus franchement et plus intelligemment. Quand le cinéma abordera-t-il l'érotisme de façon sérieuse ? La gravité psychologique des questions sexuelles et de tout l'érotocentrisme humain ne se discute plus.

Par ailleurs, « La Fosse aux Serpents » présente des qualités de découpage, de mise en scène et d'interprétation. Olivia de Havilland, sortie depuis peu des cartes postales en technicolor, nous fait savoir qu'elle a du talent. Il n'est jamais trop tard...

Depuis Stroheim, on sait qu'il ne faut pas aller en Amérique pour faire montre de hardiesse artistique et pénétrer le mal que traînent avec eux tous les humains.

Roger TOUSSENOT.

TROIS MILLE ANS DE TERREUR MILITAIRE

Le pillage et le massacre des civils à travers les siècles

LA dernière guerre mondiale fut tout d'abord qualifiée de « drôle de guerre » par les vaillants stratèges d'estaminet qui ne pouvaient céler leur déception de n'avoir, pour alimenter leurs séniles extravagances, que de maigres éléments de manœuvre sans gloire et quasi sans cadavres. Cette guerre, imprudemment placée sous le vocable ironique, devait pourtant se révéler, par la suite, dans un soudain déferlement de rouge folie, comme la plus formidable mangeuse d'hommes de tous les temps.

Elle devait atteindre des proportions gigantesques non seulement dans la destruction des cités, mais aussi dans la cruauté à l'égard des populations. Impitoyable dans son obstination à briser les résistances, le vainqueur devait employer toute la gamme des atrocités contre tout ce qui montrait la moindre hostilité à ses implacables volontés. Sans égard pour le sexe, l'âge, les infirmités, la GUERRE AUX CIVILS montrait enfin son sinistre visage : les pelotons d'exécution, la torture, la déportation, la mort lente dans l'enfer des camps de concentration...

Ces excès ont fourni une matière d'or à un certain chauvinisme qui ne s'épanouit que dans la boue des charniers et proclame sa désolation quand il croit percevoir à certains signes, que les hommes commencent à être las des soûleries violentes des fumées nationalistes et de ces « guerres épopées » qui se terminent par la ruine des vainqueurs et des vaincus.

Ce chauvinisme, unanimement exploité par toutes les tendances d'une politique qui pratique un opportunisme magistral, affirme que ces atrocités ne sont pas seulement le fait de ces fanatiques imbéciles qui ne trouvent à employer leurs dispositions que dans les petites et grandes infamies de la guerre. Il prétend que la cruauté est un phénomène racique, la marque originelle du Teuton qui ne peut assouvir ses instincts profonds qu'en exerçant ses talents dans le meurtre, le viol, le pillage et l'incendie !

Dure affirmation, qui rétrécirait singulièrement les limites du rêve de ceux qui croient, malgré tout, à la possibilité d'organiser un jour les Etats Unis du Monde !

Il faudrait abandonner tout espoir, s'il était vrai qu'il existât des races de proie vouées définitivement tout en bloc, à la sauvagerie et à la violence. Il ne resterait qu'à se résigner à être exterminé un jour par elles, ou à se faire fauve à son tour, bête à carnage, pour en débarrasser la planète... Dans les deux cas l'humanité sombrerait dans la plus ignoble des turpitudes.

Il y aurait dans cette manière, par trop désinvolte, de partager le monde « en justes » et en « réprouvés », une hypocrisie manifeste qui consisterait à considérer comme des actes normaux les viols et les pillages commis par les Slaves dans leur « marche victorieuse » et comme d'innocentes surprises-party les arrosages au phosphore anglo-américains des femmes et des enfants des cités germaniques et japonaises...

La guerre de 1939 se relie admirablement dans l'horreur aux guerres qui l'ont précédée. Nous avons pu nous en convaincre par une investigation des plus sérieuses dans des documents d'histoire dont nous ne donnons qu'une infime partie dans cette étude.

Les faits que nous rapportons parlent éloquemment par eux mêmes et n'ont pas besoin d'emprunter leur argument dramatique à d'hallucinantes formules litté-

raires. Ils permettent de suivre pas à pas la marche incendiaire du guerrier dans sa rage destructrice à travers le monde et les siècles. C'est l'envers de cette gloire que les naïfs admiraient tant jadis sur les images d'Epinal et qui menace aujourd'hui, avec les perfectionnements de la technique, de faire sauter la planète !

A notre époque, la densité énorme de la population permet de lever des armées de plus en plus grandes, de plus en plus fortes, pour les besoins guerriers, qu'il s'agisse de la fabrication des engins de meurtre ou de leur utilisation. Et ces gigantesques rassemblements d'hommes n'ont que trop justifié cette remarque de Daru : « C'est précisément quand notre espèce humaine est réunie en grands troupeaux qu'elle devient méprisable... »

Aussi bien, l'auteur de l'Histoire de Venise se faisait peu d'illusions sur ce que les peuples peuvent attendre des conquérants. « C'est une vieille maxime, dit-il, que dans les conquêtes où l'on veut s'établir, il faut exterminer, déporter ou gagner la population. »

Les enseignements de l'histoire sont terribles. Ils révèlent une continuité d'autant plus stupéfiante dans le crime, le massacre, la spoliation, qu'il faut se rendre à cette évidence que les peuples les plus policés ont pratiqué ces ignominies parallèlement à une recherche constante et à une culture du goût et de la sensibilité dans les arts, les sciences, les lettres, et tout ce qui fait la grandeur de l'esprit humain.

Il n'y a donc aucun doute que la disparition du guerrier doit être le fait unique, ESSENTIEL, qui marquera le départ d'une civilisation nouvelle ne vivant plus dans la crainte de ces saignées périodiques qui indignaient déjà le poète latin du temps d'Auguste quand il fulminait contre les guerres détestées des mères !

Le guerrier, malfaiteur public, doit disparaître pour que le monde vive. Sinon, d'autres pages sanglantes, d'autres pages d'horreur, s'ajouteront encore aux plus sombres pages de l'histoire. — S. V.

Deux mille ans avant l'ère chrétienne, la civilisation chaldéenne revêtait déjà des aspects remarquables. C'est vers cette époque, sous le règne de Hammourabi, qu'elle créa le fameux canal de Babylone, artère principale et centre du système d'irrigation de la haute Chaldée, dont Hérodote parle comme d'une des merveilles de la Babylonie...

Le plus ancien texte que nous possédions en langue assyrienne phonétique, témoigne des travaux accomplis pour le bien-être des populations : « J'ai fait, dit Hammourabi, creuser le Nahar, la bénédiction des hommes de la Babylonie... J'ai dirigé les eaux de ses branches sur les plaines désertes, je les ai fait déverser dans les fossés desséchés; j'ai donné ainsi des eaux perpétuelles aux peuples... J'ai réparti les habitants du pays des Soumir et des Accad dans des bourgs étendus; j'ai changé les plaines désertes en terres arrosées, je leur ai donné la fertilité et l'abondance; j'en ai fait une demeure de bonheur. »

Malheureusement les monarques et les princes babyloniens avaient aussi cet amour de la guerre qui s'accompagne si fréquemment des plus atroces cruautés. Les détails nous manquent sur les combats qui furent livrés avant l'établissement de l'autorité des princes assyriens à Babylone, et il faut que nous arrivions à Assournazirpal (1070-905) pour trouver une documentation abondante sur un immense monolithe, actuellement à Londres, qui formait le seuil du temple de Adar Samdan, l'hercule assyrien, à Calach. Ce texte, qui est la plus longue de toutes les inscriptions assyriennes connues, renferme le récit des campagnes du monarque qui apparaît comme un « grand guerrier ». Assournazirpal nous a laissé aussi sa statue, que possède le Musée britannique. Sur sa poitrine, on lit cette inscription qui exprime bien l'incommensurable orgueil qui distingue tous les conquérants : « Il posséda les terres depuis les rives du Tigre jusqu'au Liban; il soumit à sa puissance les grandes mers et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. »

Le récit officiel des guerres de ce prince, gravé sur le monolithe de Calach, peint en traits saisissants le caractère de ce monarque qui ne manqua jamais de

faire écorcher vifs les vaincus qui osaient se révolter, et qui disait dans l'inscription d'une stèle élevée sur l'emplacement d'une ville qu'il avait rasée : « Sur les ruines mon visage s'épanouit... Je trouve satisfaction dans l'assouvissement de ma vengeance. » (Layard, Inscriptions in the cuneiform character... Londres 1851.)

De 905 à 765 Av.-J.C., le fils d'Assournazirpal surpasse son père par ses exploits guerriers. Ce prince, nommé Salmanassar, a laissé des inscriptions qui donnent quelques détails sur ses activités : « Dans ma dixième campagne (896), dit une inscription, je franchis l'Euphrate pour la huitième fois, je détruisis les villes de Sangar, de Karkémisch, je les démolis, je les mis en flammes... Dans ma onzième campagne (895), je descendis vers Hamath, j'occupai Astamakou et 89 autres villes; j'y fis un massacre général, j'en emmenai les survivants captifs. (Du même auteur.)

La dix-huitième campagne décrite sur l'obélisque de Nimroud oppose Salmanassar au fameux Hazaël qui fut fait roi de Damas au cours d'une révolution provoquée par l'influence du prophète Elisée. C'est là que l'histoire assyrienne entre en connexion avec la Bible dont un passage annonce en termes significatifs l'étrange mission d'Hazaël : « Je sais, reprit Elisée, tout le mal que tu feras aux enfants d'Israël; tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu tueras leurs jeunes gens par le glaive, tu écraseras leurs nourrissons et tu éventreras leurs femmes enceintes ! »

Inutile d'ajouter que ce beau programme biblique fut accompli de point en point, et c'est à la suite des ravages exercés par Hazaël dans les provinces d'Israël, que Jéhu, monarque de ce royaume, demanda cette intervention du roi d'Assyrie que nous rapporte l'inscription de l'obélisque.

⁂

De 745 à 727, c'est Teglathphalasar II qui règne sur l'Assyrie tout en se livrant aux mêmes expéditions que ses prédécesseurs. C'est ce prince qui inaugura, semble-t-il, le barbare système des « transplantations » en masse des populations vaincues dans des contrées éloignées de leur sol natal, système qui ne paraît pas avoir été pratiqué par les rois assyriens du premier empire, mais que ceux du second, et après eux les Babyloniens, pratiquèrent constamment parce qu'il leur paraissait sans doute propre à empêcher les révoltes. (Lenormant : Hist. anc. de l'Orient, t. II.)

Les éponymes du Musée britannique content les exploits, vers 720, du prince Saryukin, qui battit, dans les plaines de Kalou, les troupes du roi d'Elam : « J'ai assiégé, pris et occupé, dit-il, la ville de Samarie (721) et emmené en captivité 27.280 personnes qui l'habitaient. J'ai changé les institutions antérieures du pays et au-dessus d'elles j'ai placé mes lieutenants. J'occupai ensuite Izirti, la capitale du roi Ullousoun de Van, les villes d'Isibia et d'Armit. Je les réduisis en cendres. Je tuai tout ce qui appartenait à Urzaha l'Arménien; je pris de ma main deux cent cinquante membres de sa famille; j'occupai cinquante-cinq villes murées et les réduisis en cendres. J'assiégeai Azoth, la cité de l'usurpateur Yaman. J'enlevai comme captifs ses Dieux, sa femme, ses fils, ses filles, ses trésors, le contenu de son palais et les habitants de son pays. » (Hincks : On the Khorsabad inscriptions, Dublin 1850.)

C'est le même Saryukin qui transporta à Damas les habitants de Pappa, ville de la Pisidie dévastée par ses troupes. Dans toutes ses conquêtes, il appliqua systématiquement cette transplantation des vaincus...

De 704 à 681, c'est Sennachérib, ce conquérant rendu célèbre par les récits concordants d'Hérodote et de la Bible, qui tient la vedette. Nous possédons une narration officielle de ses guerres dans une énorme inscription de 480 lignes d'écriture très serrée, tracée sur les six faces d'un prisme de terre cuite que possède le Musée britannique. « Avec l'aide d'Assur, mon seigneur, dit cette narration, j'assiégeai 79 grandes villes fortes de la Chaldée et 820 petites bourgades des environs. Les tribus d'Ourbi, d'Aram, de Kaldou se trouvaient dans les villes d'Erech, de Nipour, de Kis, de Chalanné et de Cutha; je les fis sortir et en fis des esclaves. »

Aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siège, dit encore l'inscription, j'emportai 44 villes murées

et un nombre infini de bourgs appartenant à Ezéchias de Juda. Je les occupai, j'en fis sortir 200.150 personnes grandes et petites, hommes et femmes, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre et je les emmenai comme butin. (Rawlinson et Norris : Cunéiform inscriptions of Western Asia, London 1861-66.)

C'est ce Sennachérib, grand démolisseur de villes, qui fit pourtant rebâtir Ninive tombée au rang de simple bourgade et en refit la reine de l'Asie, une cité resplendissante comme le soleil, dit une inscription.

⁂

En 681 Av.-J.C., Assar Haddon commence une campagne contre la Phénicie. « J'ai attaqué, dit-il, la ville de Sidon, j'ai mis à mort tous ses grands; j'ai anéanti ses murailles et ses maisons. J'ai emporté tout ce que j'ai pu de ses trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, des peaux de cétacés, du bois de santal et d'ébène, des étoffes teintes en pourpre et en bleu. J'ai transporté en Assyrie les hommes et les femmes en nombre immense, les bœufs, les moutons et les bêtes de somme. J'ai réparti les habitants de la Syrie et du rivage de la mer, tous dans des pays étrangers. » (Lenormant : Hist. anc. de l'Orient, t. 2, 1869.)

En 660 Assourbanipal dévasta la ville de Suse en Elam et détruisit le temple qui contenait un fameux oracle que les gens venaient consulter de très loin avec la plus grande dévotion. Il se mit ensuite à parcourir le pays en y portant le fer et la flamme, brûlant les bourgs, les villages, toutes les habitations, détruisant les récoltes, coupant les plantations, faisant mettre à mort tous les troupeaux, réduisant en esclavage tous les habitants qu'il rencontrait. Ces effroyables exécutions durèrent sans interruption pendant 55 jours et s'étendirent à un vaste territoire. (Oppert : Hist. des empires de Chaldée et d'Assyrie, 1865).

Etonnant contraste, Assourbanipal était un lettré qui avait établi dans son palais de Ninive une magnifique bibliothèque dont les débris ont puissamment servi au déchiffrement de l'écriture cunéiforme...

Vers 614, Alyatte, roi de Lydie, poursuivait une guerre impitoyable contre les cités grecques, principalement contre Milet dont les campagnes furent dévastées pendant cinq années consécutives. Chaque année, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée, et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits et se retirait ensuite.

En 560, le fils d'Alyatte, le fameux Crésus, montait sur le trône et continuait les entreprises de ses prédécesseurs, c'est-à-dire les conquêtes et le pillage. Ses immenses richesses, devenues proverbiales, ne provenaient pas, comme l'assure la légende, des sables aurifères du Pactole, mais bel et bien de ses rapines à travers toute l'Asie Mineure. C'est à Crésus que les historiens attribuent cette parole assez singulière dans la bouche d'un conquérant : « Quel est l'homme assez insensé pour préférer la guerre à la paix ? Dans la paix les enfants ferment les yeux de leurs pères ; dans la guerre, les pères enterrent leurs enfants. »

En 519, le siège de Babylone nous fournit encore un exemple d'indicible cruauté. D'après Hérodote, les Babyloniens avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la cité, pour avoir moins à craindre de la famine. Pour ne pas être en reste, Darius, qui commandait les vainqueurs, fit crucifier trois mille Babyloniens.

Vers cette époque, la Cyrénaïque, pays entièrement habité par des «transportés» grecs d'origine dorienne, fut le théâtre de troubles graves qui furent réprimés sauvagement par le roi Arcésilas, qui ne tarda pas à périr lui-même, victime de la vengeance des exilés. Sa mère exerça alors de sanglantes représailles et fit mettre en croix un certain nombre de rebelles autour des murailles de Barcé. Ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border les murs. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. (Max Duncker : Geschichte der Arier, Leipzig).

⁂

Les guerres du Péloponèse, qui eurent lieu de 431 à 404 avant Jésus-Christ, ont fourni ample matière aux débordements lyriques des auteurs anciens qui travail-

lèrent l'épopée. Dans le fait, c'est une étonnante succession de tueries, de massacres et de pillages réciproques. La prise de Mycalese n'est qu'un épisode remarquable de ces « luttes glorieuses ». « Les Thraces se précipitèrent dans la ville, pillèrent les maisons et les temples, tuèrent les hommes, sans respecter la vieillesse ni le jeune âge, égorgeant tout ce qu'ils rencontraient, massacrant femmes, enfants et jusqu'aux bestiaux, et n'épargnant rien de ce qui respirait. Ils se jetèrent dans l'école qui était considérable, et les enfants venaient d'y entrer ; ils les égorgèrent tous. »

Les anciens n'étaient pourtant, pas plus que de nos jours, incapables de sentir la malfaisance de la guerre. La paix était invoquée en toute circonstance. Le paganisme en faisait une divinité fille de Jupiter et de Thémis. On la représentait quelquefois tenant sur son sein Plutus, symbole de l'Abondance. A Athènes la paix eut ses temples et ses statues. C'est en 421, à la fin de la première période des guerres du Péloponèse, close par le traité de Nicias qui devait être violé cinq ans plus tard, qu'Aristophane faisait représenter sa comédie intitulée : « La Paix », violente diatribe contre les gens qui vivent de la guerre : marchands de casques, de cuirasses, de trompettes, de javelots, d'aigrettes...

S. VERGINE.

VOUS ETES EN RETARD

amis qui n'avez pas encore envoyé le montant de votre réabonnement alors que vous êtes abonnés depuis le premier numéro. Nous vous faisons volontiers crédit, mais ne nous faites pas trop attendre, s'il vous plaît.

L'enfant du fond de la classe

Tableau noir.
Sarraus noirs.
Doigts tachés d'encre violette.

La craie crissant
comme un insecte pris
au piège d'une boîte
fait pâlir l'enfant.
Son nez se pince
comme un liseron qu'on froisse.

C'est la rentrée
et il n'avait pas encore trouvé
de trèfle à quatre feuilles.
Est-ce que ça existe même
des trèfles à quatre feuilles ?
De toute façon
il ne peut plus en être question :
maintenant c'est la rentrée.
C'est les mots nouveaux,
peu souples,
qui grincent et gênent
comme des chaussures neuves.
C'est les lignes géométriques
comme des squelettes, déformés
en tragiques brisures.
C'est le passé
à apprendre par cœur.
Le passé
comme un cercueil ouvert
et l'obligation
de regarder dedans
de telle heure à telle heure
sans haut-le-cœur.
C'est les chiffres à discipliner,
à faire entrer quatre par quatre
dans le rang immuable des dates.
C'est les dates-étiquettes

à enfoncer au bon endroit
dans le corps conservé,
arrangé,
rafistolé
dans la momie du passé.
C'est apprendre à compter après dix
dix comme les dix doigts,
après cent
comme dix fois dix lignes
après mille
comme dix fois cent fourmis d'impatience
dans les dix doigts...
L'enfant s'égare
et pivote autour de ce dix familier
et tout le reste de la classe
en est déjà au million.
— Oui ou non,
va-t-il enfin suivre ?
Cet enfant ne peut pas suivre !
Cet enfant ne suivra pas !
Cet enfant n'est qu'un bêta
à contempler ses mains
à faire remuer ses doigts
comme une poignée de bêtes.
Qu'ont-elles ses mains,
à la fin ?
— Dix doigts tachés d'encre violette.
C'est la rentrée.
C'est les cartes de géographie.
C'est la carte du monde
comme un jeu de patiences.
Comme un jeu des patiences de l'orgueil
et de l'intérêt.
— Mais ceci
c'est moi qui le dis
car l'enfant est trop petit.
C'est les cartes de géographie
avec des cases vertes,
des cases bleues
des jaunes
et des rouges.
C'est toutes les jolies couleurs du monde
(les couleurs du joli monde !...)
bloquées une par une
entre des frontières en pointillés,
dans des formes qui ne ressemblent
à rien.
Pourquoi ?
se dit l'enfant.
Alors qu'il y a des formes
de fleurs,
de papillons
et de cœurs ?
Enfin un jeu des patiences
est un jeu des patiences !
Ça ne fait rien, il aurait aimé
que ça formât un grand bouquet
par exemple,
ou une scène de vacances dans les champs.
Et d'ailleurs, pourquoi pas
enlever ces pointillés
et inventer une couleur nouvelle
avec toutes ces couleurs les unes dans les
[autres,
une couleur unique
qui remplirait exactement la forme de la
[terre,
qui aurait la liberté étale de la mer
de la mer pas encore entrée dans le jeu de
[patiences.
On se demande pourquoi
se dit l'enfant...

C'est la rentrée.
L'enfant est là.
Son sang bourdonne en lui
comme un essaim capturé.
Crispé, il sent qu'on trace dans sa tête
les Lignes Importantes du Programme de
[l'Année Scolaire
et qu'on y plante les points de repaire,
les petits drapeaux estampillés de la
[mémoire.
Il est là en sarrau noir.

L'enfant suffoque.
L'enfant piégé
manque d'air.
Qu'on ouvre la fenêtre.
Qu'on lave ses mains
tachées d'encre violette.
Qu'on daigne lui parler sans plus attendre
de la seule chose qui compte,
de la chose essentielle
capitale,
à savoir :
de l'existence prouvée
constatée
enregistrée
des trèfles à quatre feuilles.

Yvon de RETZ.

Le courage, aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la sombre nuée de la guerre, nuée terrible mais dormante, dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre, car le courage est l'exaltation de l'homme et ceci en est l'abdication. — J. JAURES.

Histoires vécues du jour et de la nuit

LA grande nouvelle de la saison est évidemment la révélation qui vient de nous être faite à la fois par *Samedi-Soir* et par M. Truman, à savoir que les Soviets possèdent la bombe atomique. La chose n'a surpris naturellement que les naïfs, mais sûrement pas les militants communistes, qui ont sur le génie inventif des Russes une opinion bien établie. On sait en effet que des découvertes récentes dans des archives miraculeusement rescapées prouvent que l'humanité leur est redevable du premier avion, du premier sous-marin, sans omettre naturellement le prototype de la faucille et le plan du premier marteau. Des étrangers indélicats, qui les ont pillés honteusement, se sont attribué faussement ces inventions merveilleuses. Qui pourrait affirmer qu'Alphonse Allais, qui voyagea en Russie, n'en profita pas pour dérober les croquis de la fameuse tasse avec manche à gauche pour les gauchers, dont il se proclamait le créateur ? Attendons-nous à voir un jour prochain la vérité rétablie par un décret du Soviet Suprême. Rendons hommage en attendant à la modestie des dirigeants soviétiques, qui n'allongent pas la liste de leurs trouvailles nationales par quelques bons produits qui leur appartiennent en propre, à savoir la conscience de classe, le rat visqueux et le fusillé volontaire. Et ne soyons pas étonnés qu'ils aient mis au point l'arme atomique. D'ailleurs, à considérer leur système où l'homme n'est qu'un atome dans une cellule, on doit bien reconnaître qu'ils avaient, en partant de ce champ d'études, réalisé quelques expériences de désintégration assez réussies.

Désarmement

La nouvelle cependant a semé la panique et le découragement, et ce jusqu'en Amérique où un citoyen a commencé à donner l'exemple du désarmement.

A la vérité, faut-il attribuer à cette cause le geste de ce désespéré ? Il s'agit d'un acteur de cinéma qui, il y a déjà douze ans, s'était fait construire une forteresse personnelle dans une contrée désertique. A l'époque il disait à ses amis : « Il y aura un jour une de ces « dégelées » mondiale à laquelle je veux me préparer. » Il démolit aujourd'hui de ses mains cet édifice protecteur et liquide au rabais le stock de conserves qu'il y avait entassées. On ne sait s'il cède à l'optimisme ou au découragement. Si seulement son geste individuel pouvait, par une sorte de réaction en chaîne, s'étendre jusqu'aux gouvernements, et ce dans tous les pays, il y aurait de l'espoir.

Rassurons-nous

De l'espoir, si nous en manquions, il nous suffirait d'écouter les voix autorisées, pour en retrouver. Certains défaitistes, depuis l'invention de la bombe, vont jusqu'à craindre qu'elle rende la guerre impossible. Pure folie ! En tenant compte de la relativité, cette découverte n'est pas plus bouleversante que ne le fut celle de la catapulte, de la poudre noire ou du sabre de cavalerie. A chaque nouvelle trouvaille, on croit que tout est consommé. J'imagine que les guerriers de métier qui combattaient à Crécy, mesurant les conséquences du premier canon de campagne, ont dû s'écrier, tenant compte avec à-propos du lieu choisi par le destin pour cette inauguration : « Cette fois-ci, les carottes sont cuites. La guerre devient impossible. » Ils se trompaient lourdement, personne, j'espère n'en peut douter, et le chômage qu'ils redoutaient ne s'est pas abattu sur leur corporation.

Au reste les inquiets peuvent se rassurer. Le général de Gaulle, une compétence s'il en est, vient de trancher le débat : « L'arme atomique ? On ne l'emploiera pas. » C'est bien évident. La suppression totale des combattants étant le seul moyen, jusqu'à présent reconnu, de faire cesser les combats, les militaires ne sont pas assez stupides pour en arriver là !

Contre nature

Dans un domaine différent, mais non

sans rapport, le Saint-Père vient de s'élever officiellement contre l'insémination artificielle :

« Seuls les époux ont le droit d'unir leurs chairs pour créer une vie nouvelle, a-t-il dit. L'insémination artificielle avec semence provenant d'un donneur est immorale et doit être condamnée sans appel. Si l'élément actif doit être pris à un homme pour féconder une femme, cela constitue un acte contre nature. »

On peut être pape sans manquer pour autant de bon sens, et on voit que quand l'inspiration souffle conjointement de l'Esprit Saint et de celui de M. de La Palisse, le résultat est sans ambiguïté.

Repopulation

En France, on est beaucoup moins sage et les repopulateurs ne désarment pas. On veut renforcer la législation contre l'avortement. Le nouveau projet ne vise rien moins qu'à transformer le corps médical en officine de police. Les médecins devraient signaler à leur Ordre toutes leurs clientes suspectes d'avoir subi ou pratiqué des manœuvres en vue d'interrompre une grossesse. L'Ordre des médecins saisirait la police et le Parquet.

A côté de cela, on a pu lire dernièrement l'aventure tragique de ce père de deux jumeaux courant d'hôpital en hôpital avec ses nouveau-nés, repoussé inexorablement, en application d'un règlement stupidement pris au pied de la lettre. Les deux enfants en sont morts. Si de nouveau la malheureuse mère de ces assassinés par l'Administration se trouve enceinte et qu'elle préfère s'abstenir, quel médecin osera la dénoncer, quel tribunal osera la condamner ?

Soyons réalistes

C'est ce que pense un conseiller municipal, qui demande à cor et à cri la réouverture des maisons closes. Quel motif invoque cet édile ? Non certes la dangereuse montée en flèche des maladies vénériennes dont la Faculté commence à s'émouvoir. Pas davantage le spectacle discutable des trottoirs envahis de péripatéticiennes en travail, et dont la plupart n'ont même pas le mérite d'être de première fraîcheur. Plus simplement que les messieurs qui naguère vivaient quiètement des revenus de leurs dames, se trouvant subitement privés de ressources, s'adonnent désormais au gangstérisme.

« Redonnons-leur la source de leurs profits, déclare sans ambages notre conseiller, et ils n'auront plus besoin de détrousser l'encaisseur ou de piller la banque. » Pour si réaliste qu'il paraisse, cet audacieux projet donne une haute opinion de la valeur morale de notre société. Et, comme le dit la chanson : « Ah ! qu'on est fier d'être Français... »

La serpillière

On l'est évidemment de moins en moins. Et c'est ce que devait sûrement penser ce sous-officier qui, certain jour, commandait, au Ministère de l'Air, la quotidienne cérémonie de l'envoi des couleurs. On sait que ce rite, institué sous le règne de Philippe Pétain, fut maintenu en vigueur dans les casernes par la IVe République. Chaque matin donc, devant un peloton rigoureusement figé au port d'armes, on hisse en haut d'un mât les couleurs nationales. Instant entre tous pathétique. Or, à ce qu'il paraît, il est boulevard Victor un sous-officier irrévérencieux qui, certain jour qu'il était d'humeur folâtre, voulant donner l'ordre de monter le drapeau, s'écria avec l'intonation d'un garçon de brasserie qui commande une portion à la cuisine : « Et envoyez la serpillère ! »

On juge de la tête des recrues devant ce cérémonial inattendu. Saisi de l'incident, un journal bien-pensant s'en indigne.

Le même d'ailleurs qui, deux pages plus loin, raille Garry Davis et brocarde les objecteurs. Relatant une des veillées du Cherche-Midi, il laisse percer le mépris que lui inspirent ces manifestations :

« Enfin le car de police survient. Le brigadier saute en marche :

— Allez ! Embarquez-moi tout ça ! »

« Tout ça », c'est la qualification que donne à des individus d'élite un quelconque balourd de commissariat.

Et notre grand quotidien s'en divertit. C'est parfait.

Qu'il veuille donc nous en excuser. Un pays qui traite ainsi des hommes de conscience pure, un pays où les bons mots d'un flicard sont approuvés par la presse et où se trouve un public pour ricaner bassement dans une telle circonstance, n'est pas loin de mériter que son drapeau soit assimilé à un torchon.

LE BIFFIN.

La machine ou l'homme ?

Ma foi, je me promènerais bien en lançant à ma façon le légendaire : « Avez-vous lu Baruch ? ». Et je ne craindrais guère de me voir répondre que je découvre l'Amérique, car aucun des amis que j'ai interrogés n'a lu l'ouvrage dont je vais rendre compte aujourd'hui. Malgré mon intention d'étudier, dans chacun de ces feuilletons mensuels, plusieurs livres ayant un certain rapport entre eux, je consacrerai entièrement celui-ci à *La machine ou l'homme,* de Lucien Duplessy (1). Et c'est bien insuffisant, d'ailleurs, pour situer une œuvre que je considère, pour ma part, comme un des dix ou quinze livres d'idées qu'il est indispensable de connaître dans la production de ces dernières années.

Pourtant, il s'agit d'un procès qui n'est pas neuf, celui du machinisme. Mais que nous sommes loin, ici, des truismes fatigués, des critiques mal centrées, des jérémiades réactionnaires, des malédictions formulées par des candidats au centenaire qui regrettent le char-à-banc de leur adolescence. L'auteur prend place d'emblée dans la lignée anti-rationaliste qui va de Kierkegaard à certains contemporains, étant bien entendu que j'entends par rationalistes les survivants d'un radicalisme désuet et d'un scientisme désormais ridicule, ou les disciples abâtardis du vigoureux Karl Marx. Pour lui, comme pour quelques-uns aujourd'hui parmi ceux qui pensent, le machinisme est le dernier avatar d'une raison qui, au lieu de rester un des éléments de l'être, a prétendu le régenter et lui imposer ses lois.

C'est d'abord à ce niveau qu'il fallait placer le problème, et l'auteur n'y a pas manqué. Mais il ne se contente pas de cet éclairage philosophique qui risquerait de blesser beaucoup d'yeux par sa forte lumière. C'est sous tous les angles qu'il aborde le sujet, en évitant toutefois de se laisser engluer dans des considérations périphériques, dans ces polémiques de détail où l'on finit par ne plus rien reconnaître. « C'est qu'en effet, écrit-il, l'argument en faveur du progrès n'est, neuf fois sur dix, que l'argument en faveur d'un progrès... Très circonscrit, très concret, il tombe mieux sous le sens. Et puis, il est innombrable : on peut en aligner mille, dix mille du même ordre, trapus, solidement campés... » Mais « il n'est pas possible de mettre à la droite du Père, les machines de guerre et, à sa gauche, les machines de paix : elles sont l'une et l'autre à la fois », et nous attendons « les machines qui rebâtiront Hiroshima dans le même temps qui a suffi pour la pulvériser ».

Lucien Duplessy a raison quand il déclare : « On n'a pas le droit de ne citer que les grâces qu'elle (la technique mécaniste) nous octroie, et la bonne foi, dont la foi tout court est trop souvent l'adversaire, exige que l'on mette en regard ses méfaits, plus secrets et plus subtils presque toujours ». Honnêtement, on ne peut présenter un bilan en jetant le voile sur le passif, et c'est ce que font trop souvent les apôtres du machinisme. Mais aux plus objectifs, les seuls qui nous intéressent puisqu'ils recherchent comme nous la vérité, il livre bataille sur un autre terrain. Dans la polémique entre zélateurs et contempteurs du progrès, une chose m'a souvent frappé : l'argumentation des premiers s'inspire de l'esprit de géométrie, sa logique est de l'ordre de la mathématique, tandis que leurs adversaires sont manifestement des servants de l'esprit de finesse, ils se campent sur le terrain de la psychologie. L'humanisme de ceux-ci est complexe, alors que ceux-là sont les esclaves du rationnel. « Le rationnel seul est réel », s'est exclamé Hegel,

(1) *Editions « La Colombe ».*

le père spirituel de Marx. Mais Duplessy prend soin d'opérer, dans notre raison, la discrimination entre le rationnel et le raisonnable, il montre bien que le rationnel est une épure sans vie, le travail de la raison sur l'abstrait pour faire de l'abstrait, alors que la raison travaillant sur le vif produit le raisonnable. Aussi refuse-t-il d'interpréter des faits qui sont la superficie, l'écorce de la réalité, pour aller droit à la substance, à l'amande du réel. Après son analyse du problème sous tous ses aspects, philosophique, psychologique, psychique, moral, esthétique, économique et social, le grand mythe qui fascina le XIXe siècle ne se présente plus à nos yeux que comme un amas de ruines.

Sans doute, s'agit-il du progrès dans l'acception courante du mot. On pourra faire, comme toujours, les distinctions d'usage, il n'en reste pas moins que les mots ayant eux aussi leur vie propre, la notion de progrès se confond aujourd'hui avec celle de progrès technique. Pour s'en assurer, il suffit d'interroger les dix premières personnes rencontrées dans la rue : « Le progrès ?... mais c'est l'auto, l'avion, la dynamo », répondront sans hésiter neuf d'entre elles. Ce pourquoi on a qualifié notre époque de « civilisation industrielle », alors que, selon Duplessy, les deux termes sont contradictoires.

Il ne s'agit d'ailleurs pas ici d'un postulat. L'auteur de *La machine ou l'homme*, indique avec précision, l'ensemble des valeurs qui lui servent de critère ! « Une vraie civilisation ne saurait avoir d'autre fin dernière que l'homme : soit chaque homme en particulier, soit l'ensemble des hommes. Et quels sont les biens que la personne ou le groupe sont susceptibles de désirer ? Ils sont nombreux, mais paraissent pouvoir se ramener à quatre : bonheur, beauté, sécurité, grandeur ». On dira sans doute que la confrontation avec l'idée de bonheur devait suffire, puisque la sécurité, l'émotion esthétique et le sens de la grandeur n'en sont que des éléments, du moins si l'on ne confond pas le bonheur avec l'hédonisme. Mais ne chicanons pas puisque nous sommes d'accord sur le fond ; d'ailleurs, les besoins de l'analyse se trouvent ainsi satisfaits, et nous assistons à un examen serré de la condition de l'homme contemporain.

Au niveau des vrais problèmes, ceux du destin, le machinisme est pour Lucien Duplessy la cause essentielle de tous les maux dont nous souffrons, du moins dans leur démesure. En ce qui concerne les conditions sociales, il est le principe du mercantilisme privé ou d'Etat, du parlementarisme pourri ou de la centralisation totalitaire, en un mot de la technocratie qui partout mène le jeu sous des masques différents. Ici se place une très forte critique de l'Etat. Les marxistes l'avaient faite sous l'angle de la sociologie (l'Etat représente la classe dirigeante), les anarchistes en s'appuyant sur la psychologie (toute domination de l'homme par l'homme entraîne l'exploitation). Celle de Duplessy s'exprime en termes de civilisation, et elle prend ainsi une force qui emporte la conviction. La guerre obéit au même déterminisme. Depuis 1914, elle est « la première grande aventure de la machine parvenue à l'âge adulte et qui, toutes barrières sautées, voulait vivre sa vie ». Le machinisme n'est pas seulement l'instrument des guerres totales, mais aussi le principe.

Comment l'homme pourrait-il prétendre au bonheur, même en réalisant son équilibre individuel, dans un état social qui cherche à le vassaliser chaque jour un peu plus en attendant qu'il soit broyé au cours d'un prochain cataclysme ? Mais ce n'est pas seulement du monde extérieur qu'il est question, l'homme lui-même est malade, l'ennemi l'attaque par le dedans. Le machinisme a d'abord sapé sa vitalité. Il est bien vrai qu'en nous, l'homme de la nature, le païen, est mort ou qu'il agonise, et nous apercevons que l'irrationnel peut être beaucoup plus proche du raisonnable, de la vraie sagesse qui est connaissance profonde, que le rationnel : les vieilles civilisations avaient divinisé les forces naturelles, et les produits du sol ne se consommaient qu'avec quelque rite ; aujourd'hui, nous avons complètement perdu le sens de la Terre-Mère, nous avons vu en elle, une chose à exploiter rapidement et au maximum, et le réveil

risque d'être terrible si nous en croyons de nombreux avertissements (1). L'aliment est trafiqué, stérilisé, chimiqué, et nous sommes les esclaves de la table des calories. Nous avons oublié, en outre, que nous sommes aussi des animaux avec des muscles puissants qui exigent l'effort, nous sourions quand un fier-à-bras nous affirme que l'homme normal, c'est l'athlète, qu'un adulte qui n'est plus capable de courir est déjà un malade. Et nous nous étonnons ensuite avec candeur de l'effrayante extension des maladies de carence, nous cherchons dans le cancer chaque jour plus répandu quelque mystérieux virus à neutraliser avec une drogue, nous nous étonnons de l'impuissance de la médecine qui, se croyant un instant victorieuse de telle maladie, la voit réapparaître sous un nouveau visage. En même temps, notre sens des valeurs a été faussé. « Perfection des machines, inertie des cerveaux : les deux termes se balancent. Chaque jour, l'esprit abdique en faveur des choses, une de ses propres attributions, chaque jour il mécanise un de ses actes spécifiques ». Sans doute, savons-nous beaucoup de choses, et si neuf individus pris au hasard sont bien incapables de dire à quoi sert leur foie et comment fonctionne leur cœur, ils seront capables d'examiner un moteur d'un œil averti. Mais « la seule forme d'intelligence qu'autorise le monde moderne est étriquée, *dévitalisée*. Hors de cette intelligence technicienne, abstraite et chiffrée, l'imagination et la fantaisie ne sont tolérées que si elles se mettent au service du mercantilisme, et l'effet direct des engins ou des méthodes qu'emploie la société moderne est l'abaissement des cerveaux ».

Nous en sommes d'accord, la tare irrémédiable de la civilisation industrielle est qu'elle « croit que tout est dans les choses, alors que c'est l'homme qui importe ». Et si « la société industrialiste apporte maints adoucissements à notre sort, maintes facilités pour l'esprit et une libération relative de l'homme à l'égard de la nature, en revanche, elle débilite notre corps, elle ne sait pas nous rendre heureux, ni seulement en mesure de l'être, elle nous laisse incapables d'utiliser ses trouvailles en vue de notre élévation spirituelle ou morale, enfin, elle suspend sur nos têtes bien des menaces dont la plus redoutable est le fléau de la guerre ». Le résultat est que nous vivons dans un effrayant crépuscule et que le nihilisme monte avec une rapidité vertigineuse à l'assaut des consciences. Einstein raconte qu'un industriel pressenti par lui pour quelque intervention urgente au sujet de la bombe atomique lui répondit : « Mais pourquoi voulez-vous empêcher l'extinction de l'espèce humaine ? ». J'ai moi-même entendu cette réflexion faite par un militant qui avait consacré les plus belles années de sa jeunesse aux combats révolutionnaires. Et n'est-ce pas Louzon qui préconisait dernièrement notre disparition au profit d'un mammifère plus propre ?

Ici se posent une série de problèmes, si l'on refuse cette démission. Celui-ci d'abord : le machinisme était-il une étape inévitable de l'évolution ? Non, pense Lucien Duplessy, car d'autres civilisations ont possédé les éléments qui pouvaient y aboutir, mais leur système de valeurs général, philosophique ou religieux, interdisait cette orientation.

D'autre part, cette suprématie des choses sur l'homme était-elle fatale, consubstantielle au machinisme ? L'auteur répond par l'affirmative, et là, je ne le suivrai pas. On peut croire plutôt à un décalage funeste dû à une erreur de conception initiale. Il n'est pas du tout interdit de penser qu'au lieu de tourner toutes ses facultés vers le monde extérieur, l'homme pouvait en consacrer une partie pour faire équilibre aux sciences qui le concernent spécifiquement, à la connaissance de ses rapports biologiques avec la nature, à l'approfondissement de sa vie intérieure, et réaliser ainsi l'équilibre dans une plénitude dont nous sommes fort loin.

Enfin, question capitale : peut-on infléchir la marche des choses ? Ici, Duplessy paraît hésiter. « En vérité, déclare-t-il d'abord, la machine ne servira l'esprit que si l'homme le veut bien. Or, comment sou-

(1) *Voir aussi la remarquable étude de W. Bas : « Les sources de la vie » (brochure).*

tenir que cette condition est remplie ? Et le sera-t-elle jamais ? D'ici là, la machine n'aura-t-elle pas eu le temps de l'abêtir irrémédiablement ? Il aurait fallu commencer par cette méfiance ou ce contrôle de l'intelligence ; mais, alors, peut-être que la machine ne fut jamais née... » Et plus loin : « Comment l'esprit et le sens moral pourront-ils jamais rattraper leur retard, puisque au lieu de marquer le pas, il est dans la nature de la technique moderne d'aller toujours plus loin, sous peine de mort ? » Mais finalement, il conclut, offrant un terrain d'entente aux progressistes raisonnables dont Laumière s'est fait ici le champion : « L'humanité ne monte pas en ligne droite. Je ne dis pas qu'elle tourne en rond. Mais — et c'est tout ce qu'on peut concéder aux hommes de progrès — sa marche s'accomplit en spirale et la ramène au-dessus des points par où elle était déjà passée. Il est possible que si elle sait dompter le machinisme, elle se retrouve un jour dans la situation antérieure à l'avènement de ce système, mais enrichie cependant par sa victoire même et par les acquêts durables qu'elle aura su garder... » La concession est de taille, et fait preuve de beaucoup d'optimisme, car on peut penser que cette victoire coûtera cher. Le monde moderne est jugé, et condamné, par cette pensée de Goethe : « Toute acquisition de puissance qui n'est pas contre-balancée par une acquisition de conscience est ennemie pour autant ». Ce *pour autant* est terrible, tant la disproportion s'avère énorme, au XXe siècle, entre puissance et conscience. Mais, à moins de tomber dans un pessimisme définitif qui ne serait sans doute qu'une forme de lâcheté, cette constatation ne doit pas nous interdire d'envisager les transitions possibles et les solutions nécessaires. Dans une très belle page de la fin, Lucien Duplessy développe cette pensée que l'humanité ne tombe jamais à zéro, qu'il n'est jamais trop tôt pour réfléchir et agir. « ...pas plus qu'en métaphysique, le néant n'est une réalité dans les choses de l'homme... qui aurait pu dire, pendant l'agonie du monde antique, à quel moment le fond avait été touché ? Y a-t-il même eu vraiment un fond? L'Eglise montait tandis que tombaient la machinerie impériale et la société civile... Ainsi, plusieurs courbes à la fois, évoluaient en des sens différents, voire contraires... Rien n'est simple, rien n'est clair dans les choses de l'homme. C'est folie de croire que, le moment venu, le destin viendra nous inviter à passer dans la pièce à côté, où la table rase nous attendra toute prête pour nos expériences... La complexité même de la matière humaine fait qu'aucun effort n'obtient jamais tout le succès qu'on en escompte, mais qu'aucun effort n'est jamais tout à fait perdu... »

Au sein même du chaos actuel, des germes de vie travaillent, un ordre cherche confusément ses lignes de force. Dans la seconde partie de son travail, Lucien Duplessy apporte sa contribution à cette recherche. Mais indiquer ici la doctrine de l'auteur m'entraînerait trop loin, et la résumer serait la trahir. Disons seulement qu'elle est fortement imprégnée d'un esprit proudhonien — il est même question de Kropotkine, ce qui fera plaisir à Lecoin — et tente de réaliser une synthèse entre les aspirations profondes des hommes et les acquisitions d'un machinisme décentralisé, contenu dans une structure fédéraliste. Tout cela se tient, avec des parties que je trouve moins fortes, mais peut-être ai-je tort. Je trouve seulement regrettable la demi-confiance qu'il accorde aux « meneurs de peuple », aux « hommes d'Etat ». Ce qui est du domaine de l'utopie puisque ces dirigeants font précisément partie de l'infrastructure de la civilisation industrielle, sont les délégués logiques de sa puissance démesurée. Ici l'auteur se contredit, puisqu'il a refusé précédemment de s'en remettre à l'intelligence générale du technicien pour remédier au mal. Croit-il donc qu'un Petsche ou qu'un Morgenthau soit d'une autre essence que les technocrates ? Mais non, puisqu'ils sont eux-mêmes des technocrates, ou peu s'en faut. La conception marxiste de l'Etat est toujours valable, même si l'on y apporte quelques retouches anarchistes. Derrière les décors qui font illusion, c'est toujours une classe qui mène le jeu cons-

ciemment ou non, celle qui détient le pouvoir réel, l'argent il y a un siècle, la direction des machines de nos jours. L'évolution analogue, sinon parallèle, de l'Allemagne hitlérienne, de la Russie bolchevique et des U.S.A. l'a prouvé. Racisme, dictature prolétarienne ou libéralisme vont vers la même fin. Et c'est d'un éclatement de ces systèmes, non de la bonne volonté des meneurs, qu'on peut attendre un renversement de la situation.

Heureusement, l'instinct de conservation et l'intelligence peuvent espérer d'autres serviteurs, et Duplessy s'adresse finalement à « ceux qui sont pleinement et seulement des hommes... qui ont su dépouiller leurs accidents, race, tempérament, éducation, rang, spécialité, et même préférences personnelles ; qui peuvent s'élever au-dessus du particulier et du contingent pour ne conserver que leur conscience, ce qui les unit à leurs semblables... et aussi ce qui les relie à la nature ! ».

Cet ouvrage est de ceux dont l'analyse est difficile, car on ne peut le réduire à ses grandes lignes sans en amoindrir la force. La substance est trop dense, la pensée, déjà complexe, s'enrobe d'une trop riche matière. La langue est d'une précision et d'une richesse remarquables, l'argumentation tissée d'images qui font balle et se gravent dans l'esprit. De ce livre, on ne peut dire que ce qui vaut pour tous les grands livres : « Lisez-le, je n'ai pu qu'en donner un faible aperçu ». Les adversaires mêmes de la thèse qu'a développée l'auteur, ne devraient pas l'ignorer, c'est une question de probité intellectuelle. Et j'attends avec curiosité celui d'entre eux qui, avec la même agilité d'esprit, nous montrera le sophisme ou l'erreur dans cet édifice qui me paraît indestructible.

Dans une de ses charges contre la machine, Lucien Duplessy va jusqu'à s'en prendre aux rotatives. « La presse à bras, dit-il, a longtemps suffi aux écrivains, en des temps où leur influence était sans conteste plus profonde qu'aujourd'hui ». La part faite à la boutade, cette réflexion va loin. Au XVIIe siècle, au XVIIIe siècle, peu de Français savaient lire. Mais une œuvre d'une telle qualité de pensée et de style eût fait son chemin. Aujourd'hui, des centaines de milliers d'hommes se gavent de *Samedi-Soir*, de *France-Dimanche*, d'*Ici-Paris*, et de *Radar*. Mais combien sont capables de lire un tel ouvrage ? Et parmi ceux-là, combien le connaissent ou peuvent se permettre de l'acheter sur leur maigre budget ? Cette remarque me semble fournir un argument supplémentaire à la thèse que Lucien Duplessy a défendu avec talent et avec courage, car il est toujours difficile d'aller à l'encontre des idées reçues quand celles-ci ont d'aussi fortes racines, et des lettres de noblesse aussi respectées que le mythe du progrès.

Alain SERGENT.

La justice est le respect spontanément éprouvé et réciproquement garanti de la dignité humaine en quelque personne et dans quelque circonstance qu'elle se trouve compromise, et à quelque risque que nous expose sa défense. — PROUDHON.

NAISSANCE D'UN JOURNAL PACIFISTE

LES NOUVELLES PACIFISTES ont vu le jour, fondées par la Confédération générale pacifiste et CE QU'IL FAUT DIRE, animées par Louis Louvet, André Maille et Pierre Bergé.

Nous leur souhaitons de remplir à la perfection leur rôle. qui est exclusivement la défense de la paix.

Mensuelles actuellement, bimensuelles bientôt, LES NOUVELLES PACIFISTES répondraient au désir de tous en devenant hebdomadaires avec l'année nouvelle.

Des inconséquences d'un non-conformisme à œillères

L'ANTISEXUALISME EST ESSENTIELLEMENT REACTIONNAIRE

La publication de mon précédent article touchant le nudisme et la mode m'a confirmé dans une opinion que je m'étais faite après de nombreuses observations au sujet de la perdurance des idées chrétiennes chez beaucoup de non-conformistes.

Le tabou sur la chair, maintenu dans l'éducation laïque, oriente les comportements de telle sorte que maints révolutionnaires agissent de la meilleure foi du monde, dans ses rapports sociaux et familiaux, exactement comme le font les conservateurs les plus convaincus.

Dans la mesure où ils se veulent « purs », leurs complexes moraux en font à leur insu, d'insupportables puritains parce qu'ils n'ont pas rompu avec la tradition religieuse qui fait des restrictions sexuelles le critère de la pureté.

La censure qui s'exerce sur des vices antisociaux tels que l'ivrognerie, l'avarice, la passion du jeu, ne porte que sur leur excès. On est tolérant à l'égard du « pochard sympathique », nul ne se retient d'avouer une intempérance accidentelle, une avarice qui se baptise sens de l'économie, un goût du jeu qui s'appelle distraction. Au contraire, une pudeur acquise, exactement une crainte, fait qu'on dissimule toute inclination sexuelle qui s'écarte d'une prétendue décence étroitement définie, même si autrui n'en subit aucun dol et si l'on s'en trouve personnellement fort bien. C'est qu'on sait combien l'opinion est intolérante en ce domaine. On le sait d'autant mieux qu'on se blâme soi-même de ces écarts, encore que le plus souvent, ils ne contredisent qu'à des règles préjugées et nullement à la nature.

LA PERSISTANCE DES TABOUS CHRETIENS

Une certaine contrepartie qui consiste à traiter en chose plaisante les problèmes du sexe, ne vaut pas mieux. Elle se rattache à un certain amoralisme convenu par quoi est excusé comme étant sans importance ce que, en dépit de la morale, on ne put jamais empêcher. La femme légère est l'antidote de la femme honnête. Elles ne se différencient parfois que par un masque. La chute du masque fait rire, l'instinct contrarié y trouve sa revanche. Mais on se garde de supprimer le masque. On le tient pour l'hommage nécessaire que la femme secrètement « impure » rend ainsi à la valeur intrinsèque d'une pureté qui atteint au summum dans une chasteté anormale.

Comment des esprits non-conformistes peuvent-ils à la fois admettre que la chasteté soit anormale et la considérer comme un signe de pureté ? Comment ne voient-ils pas qu'un garçon « cavaleur », ouvert et souriant, une fille aimant à mordre au fruit de la vie — fussent-ils blâmables pour trop de frivolité — sont de moins désagréable commerce que les dévôts pisse-froid et les bigotes compassées dont la prétendue vertu arme ou aiguise la méchanceté moralisatrice ?

Ils le voient en effet et en conviennent volontiers. Néanmoins, tout au fond d'eux-mêmes, ils demeurent assez marqués par le tabou pour préférer ne pas s'intéresser à « ces choses ». C'est donc qu'ils les considèrent — ou veulent les considérer — comme négligeables. Sartre dirait qu'ils les « néantisent » pour n'avoir pas à s'en occuper, pour n'avoir pas à résoudre la contradiction foncière qui oppose leur morale affichée aux résidus intimes de leur morale acquise.

LES MEFAITS SOCIAUX DE L'ANTISEXUALISME

Cependant, la méconnaissance des problèmes sexuels est la cause immédiate de fléaux sociaux qu'on ne fera pas reculer sans remonter à leur source.

Peut-on sérieusement envisager un recul de la guerre sans que soient réduites les contradictions économiques ? Or, comment les réduire sans une organisation de la démographie, sans une sorte de rationalisation des naissances en rapport avec les ressources du globe et une meilleure répartition de celles-ci ?

Cette solution, humaine autant que scientifique, a contre elle les idéologies nationalistes et impérialistes qui, en Russie stalinienne par exemple, ont remis en honneur la famille classique, renouvelé les entraves au divorce et rejeté toutes les thèses qui furent en ce domaine celles des premiers bolcheviques. Elle a contre elle les interdits religieux et ceux de la morale laïque qui en découlent et ont fait condamner dans les lois le néomalthusianisme.

L'antisexualisme est ainsi en soi un fauteur de guerre et l'un des plus redoutables instruments de coercition sociale et politique. Le bilan de ses méfaits quotidiens apparaît dans le chiffre effroyable des infirmités et des décès qui lui sont imputables du fait des avortements clandestins, des naissances marquées de tares, du paupérisme, d'un lapinisme misérable. Non seulement il a sa part originelle dans les désastres des guerres, mais il tue directement plus que ne le font les guerres. Ces meurtres-là sont trop étalés pour être spectaculaires et on ne s'y intéresse que dans l'étroite mesure où on les peut combattre sans toucher le problème au fond.

Les deux données de ce problème s'énoncent : liberté individuelle, conformisme social. Il s'en faut de beaucoup que ce soit actuellement une équation. Il tombe donc sous le sens que c'est gagner sur le conformisme que de servir tout ce qui le contrarie.

LES CENSURES DE L'OPINION DIRIGEE

A cet égard, c'est manquer de clairvoyance et d'objectivité que de considérer la mode comme une chose simplement futile, réservée aux personnes oisives, et le nudisme qui la contrarie comme une fantaisie.

La mode intéresse autant la plus mal nippée des femmes que la plus huppée des stars. L'une est le modèle envié de l'autre qui l'imite autant qu'elle le peut. Par définition, la mode est un conformisme intrinsèque. Il est impossible qu'elle soit sans effet sur la manière de vivre et, par conséquent, sur la manière de penser la vie.

Parallèlement, le nudisme — sans tendre en aucune façon, ainsi qu'on le dit parfois sottement, à supprimer le vêtement — constitue une réaction aux impératifs de la mode et *à ceux de la morale traditionnelle.* Il est un acheminement vers l'anticonformisme. Cela mériterait qu'on s'y intéressât n'eût-il pas le mérite incontestable d'être une méthode pratique d'hygiène physique et d'hygiène mentale.

Contestera-t-on que chacun ait le droit — et non l'obligation — de bénéficier de cette hygiène ? Eh ! oui, on le conteste si bien que je pourrais citer mainte anecdote où apparaît le ridicule et l'odieux de mesures de police prises avec l'approbation active ou tacite de l'opinion. Il n'est donc pas sans conséquence que la mode agisse sur l'opinion dans un sens libéral ou un sens restrictif.

LE « MAGISTER DIXIT » DE DIAFOIRUS

Sait-on que des rapports officiels ont fait apparaître que des peuplades africaines ont été décimées par la maladie après que leur fut imposé le port de vêtements ? La contre-épreuve est significative : des populations voisines, qui avaient provisoirement échappé à cette obligation, sont demeurées réfractaires à la contagion.

Voilà qui suffirait à réfuter l'opposition au nudisme de médecins réactionnaires et nullement informés d'une hygiène qui leur déplaît si la médecine elle-même ne leur donnait tort. Car, que sont donc les établissements d'héliothérapie, sinon des centres de nudisme pour malades ?

C'est précisément sur la puissante action du soleil ainsi utilisée que certains médecins se fondent pour en condamner l'usage sans leur concours. Ils ont raison quand il s'agit de malades ou de prédisposés aux affections pulmonaires et bronchiques. Mais le nudisme se propose d'éviter les maladies et non de les traiter. Il est absurde de raisonner de gens bien portants par comparai-

son avec des malades. Il est vrai que pour les disciples d'Esculape, un homme bien portant est une anomalie. Déformation professionnelle évidemment et, parfois, réflexe inconsidéré en présence de théories qui échappent aux règles (et au règlement) des consultations.

Ce doit être de ce point de vue que nos médecins antinudistes ne trouvent pas absurde de rejeter une méthode d'hygiène qui a fait ses preuves et ne demande qu'un minimum d'information, sous le seul prétexte que des imprudents non informés, des étourdis, des coquettes surtout, plus pressées de brunir que soucieuses de leur santé, ont éprouvé des accidents graves. Ces Diafoirus en usent ici comme s'ils prohibaient les bains pour la raison que l'eau froide n'est pas recommandée aux tuberculeux, que les bien portants peuvent s'y enrhumer et que chaque saison on déplore des noyades par congestion. Ces plaisants docteurs savent-ils qu'il y a aussi des gens qui se noient faute de savoir nager comme d'autres subissent des coups de soleil faute de savoir comment on se refait une peau vivante ? Ils semblent en tout cas ignorer les mille accidents de santé imputables à l'atrophie du système naturel de défense que sont la peau et les glandes et dont le nudisme bien compris rétablit la fonction.

Si ce ne sont pas là choses sérieuses, si les médecins bornés et les cagots confits ont raison ; si la feuille de vigne et la feuille de chou, les longues soutanes et les intimités pudiquement crasseuses sont le signe des vives intelligences et des nobles sentiments, prenons vite un bréviaire et entrons dans la carrière des saints. Sinon, cessons de traiter par prétérition des questions qui, pour être à l'origine de notre vie et de nos affections les plus vives, doivent bien avoir quelque importance.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Du " bébé seringue " à la vie éternelle

La science est admirable, à condition que l'on observe à son égard une attitude de prudente réserve, qui est d'ailleurs le propre de l'esprit scientifique. Et cette prudence n'est pas moins nécessaire vis-à-vis des audacieuses affirmations de certaines sectes religieuses qui proclament la vie éternelle réalisable dès à partir de cette terre et dans le corps même que nous possédons.

Il faut nous rendre à l'évidence et reconnaître certains « progrès », tels l'insémination artificielle humaine et les cures de rajeunissement, avant-garde peut-être de cette vie éternelle.

Mais, avant d'admettre que notre « matière première » soit générable et prolongeable à merci, nous nous poserons encore quelques problèmes philosophiques, avec la conscience traditionnelle d'êtres humains, nés normalement et normalement mortels.

Nous ne voulons pas insinuer que les « bébés-seringues » soient des êtres à part. D'ailleurs, pour l'instant du moins, le giron maternel conserve encore ses prérogatives, et l'intervention médicale n'est qu'accessoire. C'est le jour où l'éprouvette et la couveuse se substitueront au rôle des géniteurs, que la question se posera avec acuité.

Dans l'immédiat, nous attacherons plus d'importance au problème de la mort, parce qu'il est plus pratique.

L'expérience du docteur Alexis Carrel, les tentatives des docteurs Voronoff, Jaworsky, Bogomoletz, jalonnent une voie dont l'aboutissement rejoindrait les conclusions *a priori* des sectateurs de la vie éternelle, auxquels nous faisions allusion il y a un instant.

Il faut ici ouvrir une parenthèse et remarquer que, selon l'ésotérisme occidental, l'ère du Verseau, de laquelle nous se-

rions très proches, verrait se réaliser certaines mutations, notamment l'hermaphrodisme, prélude à l'instauration de la vie éternelle sur terre.

Or, en dépit de la crainte de l'inconnu que représente la mort, il est vraisemblablement peu de gens qui souhaiteraient voir se prolonger une existence, *dans le cadre de la société moderne*. Le plus fort lutteur, le plus courageux champion de la liberté et du droit, le soldat le plus hardi, l'explorateur le plus enthousiaste, le chercheur le plus opiniâtre, en arrive parfois à désirer la mort comme une libération. Et nous n'avons encore rien dit de ceux qui souffrent, de ceux qui sont en prison pour leur idéal ou leurs opinions, de ceux qui, tout simplement, travaillent humblement pour défendre leur « droit à la vie »...

Croyez-vous sincèrement qu'un homme pourrait supporter tout ce que l'existence lui réserve, s'il ne savait qu'il y a la mort au bout, qui permet de tourner la page et d'en finir un jour avec le meilleur comme avec le pire ?

L'héroïsme des grandes comme des petites actions, serait-il possible, sans l'avant-goût de la mort ? Car, la mort a cet avantage sur toutes les situations humaines, *c'est qu'elle paraît absolue*, définitive, et qu'il ne semble rien y avoir qui la surpasse et vienne en amoindrir la perfection.

La souffrance humaine ne saurait connaître d'autre perspective, d'autre soulagement que la mort. Elle y aboutit normalement et heureusement. Et précisément parce que la mort n'est pas une punition suffisante pour la victime livrée au bourreau, on a inventé la torture, le camp d'extermination lente, savante et méthodique, la mort dosée et retenue, présente et inaccessible à la fois, qui est le pire des supplices.

Ce n'est pas que l'homme cherche consciemment la mort, ni qu'il se pose toujours à son égard tant de questions subtiles ; au contraire, semble-t-il, l'homme s'accroche à la Vie comme à un bien suprême ; il résiste désespérément et transforme sa seule chance de libération en un épouvantail. Ce conformisme biologique est la source de la plupart des maux dont nous souffrons individuellement ; c'est lui qui engendre la tristesse mélancolique des « fêtes » de la Toussaint, la langueur des lendemains de deuil, et qui aggrave une sentimentalité que ne se font pas faute d'exploiter les institutions établies, civiles, militaires et religieuses.

Il serait de la plus haute utilité que l'homme apprît à considérer la mort avec des yeux nouveaux. Dans ses « Méditations Sud-Américaines », Hermann de Keyserling écrit : « Du point de vue de la conscience terrestre, la mort est délivrance. » Il cite aussi « la belle image d'Homère parlant de la mort » et souligne que, d'après Bouddha, « le sens de la vie est dans le fait qu'elle puisse cesser d'être ».

C'est le philosophe qui a raison sur le sens commun, parce qu'il va au delà des apparences et qu'il dissèque froidement le frêle voile de l'illusion dont notre sensibilité enveloppe les choses. Le philosophe a raison, pour autant qu'il appréhende la réalité ; toutefois, la vie éternelle, si elle doit un jour s'instaurer, exigera des conditions différentes de celles que nous connaissons. Une ère de perfection n'est donc pas exclue, quoique actuellement éloignée ; et la Vie parfaite ne saurait alors, de toute évidence, tolérer sa propre cessation. Voilà pourquoi une prudente réserve s'impose devant ce qui paraît actuellement absurde. Nous ne pouvons du reste que juger d'après l'état de notre présente condition, et celle-ci postule la mort comme délivrance.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que le « bébé-seringue », ou d'éprouvette, conçu « sans péché », sera le premier élément constituant de cette humanité future et éternelle. Dans l'état d'incertitude où nous sommes, nous pouvons nous attendre aux plus grandes surprises.

Mais, abandonnant le sourire facile de l'humour, nous souhaitons conclure par un vœu : Que l'humanité, quelle qu'elle soit demain, puisse constituer pour ses composants, une source de joie et leur donner le goût de vivre éternellement.

Quant à nous, il nous suffira de mourir, pour accomplir notre destinée, et nous n'aurons peut-être pas choisi la moins bonne part.

Edouard ELIET.

Et si l'histoire venait à nous manquer ?

Après tout, si nous nous débarrassons des préjugés et des passions, il nous faut reconnaître que les grands principes politiques qui s'affrontent aujourd'hui sur le monde sont chacun valables. Ils doivent chacun logiquement conduire les hommes à un certain bonheur moyen qui a bien son prix. Des gens d'esprit honnête, de cœur juste adhèrent à l'un ou à l'autre de ces principes. Les hommes politiques qui mettent en œuvre ces principes sont très avisés et subtils et ils s'emploient à les appliquer avec toute la rigueur permise.

Or, il nous faut reconnaître aussi que ces principes et ces hommes, quels qu'ils soient, conduisent l'humanité au désastre, vers une guerre terrible et, qu'en attendant cette guerre, l'humanité voit s'accroître implacablement ses misères.

Les hommes qui réfléchissent et qui ne sont engagés dans aucune des grandes formations politiques actuelles, devraient donc bien, plutôt que de considérer ces principes et l'enchevêtrement de leurs applications, considérer ce sur quoi ils reposent tous, en dépit de leurs apparentes contradictions.

La base de tous les principes politiques modernes, c'est la ferme croyance en le déterminisme de l'histoire, en un messianisme de l'histoire.

Cependant, le dernier état des sciences de destruction nous invite à douter du bien-fondé de cette croyance. Si une guerre, dans l'état actuel des moyens de destruction, peut (et les savants nous assurent qu'elle le peut) ruiner totalement la civilisation contemporaine, cette possibilité suffit pour nous obliger à renoncer au mythe du déterminisme de l'histoire.

Les communistes, à l'aide d'un examen acceptable des faits de l'histoire, démontrent que nous irons, si nous nous conformons aux leçons de cette analyse, forcément vers la justice sociale et le bonheur des peuples. Si l'on accepte leur système de référence à l'histoire, on doit les suivre dans tous leurs actes et considérer que les machinations criminelles, l'emploi de moyens en contradiction apparente avec les fins, constitue une précieuse économie du temps qui nous tient encore éloignés d'un but certain dont il convient de se rapprocher.

De même, si l'on accepte leurs principes, faudrait-il suivre les libéraux dans leurs machinations apparemment sordides ou les fascistes dans leurs violences. S'il y a une fin certaine, la fin justifie les moyens, quand cette fin, c'est le bonheur des hommes.

On voudra bien remarquer que la distinction traditionnelle entre droite et gauche n'est plus, depuis longtemps, qu'une distinction superficielle et qu'à bien voir les oppositions se situent à partir d'analyse qui supposent toutes la notion de progrès fatal. Ce sont des progressistes qui se débattent entre eux. La gauche a absorbé entièrement la droite. Il n'y a plus de tension réelle, de différences radicales. Si un homme met en doute cette notion de progrès fatal, il s'éloigne d'un seul coup de tous les principes politiques actuels à la fois, il se trouve chassé aussitôt de tous les camps.

Et cependant, seul cet homme-là pose l'unique question à poser, mène l'unique réflexion pertinente.

Car enfin, l'hypothèse d'une guerre qui aurait pour effet de détruire complètement la civilisation, de ne pas laisser trace sur la terre des hommes, des connaissances et des matériaux qui ont permis à l'idéal de Moscou ou à celui de Washington de naître, suffit à faire paraître comme absurde toute opération effectuée en vertu de l'un ou de l'autre de ces idéaux. Accepter les risques d'une guerre dans l'espoir d'atteindre un but qui n'est plus certain, — puisque l'histoire peut venir à nous manquer — c'est

proprement une démarche imbécile. S'employer à faire accepter ces risques par des millions d'hommes constitue proprement un crime gratuit.

Il nous faut donc pouvoir douter de l'histoire. Cela conduit à refuser en bloc toutes les idéologies politiques présentes (lesquelles, en bloc, supposent la confiance en l'histoire) et à considérer tout geste politique actuel, d'où qu'il vienne, comme un acte absurde, comme une menace dirigée contre tous les hommes à la fois.

Nous sommes, nous autres Français, très bien placés en ce moment pour avoir cette vision. Nous pouvons nous apercevoir que toute question dont dépend à l'instant même, sur l'heure notre simple vie quotidienne (notre alimentation, par exemple, ou notre habitat, ou notre pouvoir d'achat) que toute question posée en termes d'idéologie demeure en suspens ou même s'aggrave pour le malheur des administrés. Or, toute question de cet ordre, est, aujourd'hui, nécessairement posée en termes d'idéologie à cause de l'étroite dépendance où se trouve la France, et chacun pâtit dans sa vie matérielle immédiate de l'irréductible absurdité de ces idéologies « messianiques ».

Mais, impertubablement, les politiques feignent de négliger cette dépendance où nous sommes dans le même temps où ils l'entretiennent : ils nous parlent de révolution, de sacrifices à accepter au nom de telle révolution à faire et exécutent de part et d'autre des manœuvres préparatoires à ces révolutions, alors même que chacun peut voir clairement que toute révolution est devenue impossible en France, parce que l'extrême-gauche victorieuse ne saurait compter sans l'Amérique, non plus que la réaction triomphante ne saurait éviter de composer avec les millions de Français tournés vers la Russie.

Mais si nous raisonnons de la sorte, obligés de nous tenir éloignés de tous les principes et donc de tous les mouvements politiques en lutte sur le monde, que nous reste-t-il à faire ? Si nous nous détournons ainsi des valeurs relatives de l'histoire, quelle peut être notre action ? Notre action sera d'abord de refus. Il nous reste à refuser tout ce qui exige l'adhésion à ces valeurs relatives et à retourner au souci de valeurs absolues, comme, par exemple, la justice absolue, ou la vérité absolue, quoi qu'il en coûte. Il nous reste, quoi qu'il en coûte, à parier pour l'homme plutôt que pour l'histoire.

Mais nous sommes apparemment fort peu nombreux à vouloir tenir cette résolution. Et nous nous trouvons, nous autres qui pensons de cette manière, retranchés des actions collectives auxquelles participent la plupart des hommes. Nous savons cependant que l'on ne se retranche point du monde; que l'on participe, quand même on ne le voudrait point. Notre seul moyen de participer volontairement, selon notre conscience, c'est justement de dénoncer inlassablement la mystification permanente que constituent les doctrines qui s'affrontent, l'espèce de gratuité souveraine qui préside à la vie politique de notre pays, de ce monde, et, dans les activités sociales qu'il nous est possible d'accepter, d'asseoir nos entreprises sur ces valeurs absolues, sur des valeurs qui touchent à la racine des choses, qui est l'homme, comme, par exemple, le respect d'autrui, la fraternité, quand bien même ces entreprises devraient échouer.

Ce qui revient à dire que notre action est de nous affirmer comme radicalement différents. Ce qui suppose que nous accepterons de manifester cette différence jusqu'aux prisons et aux chaînes.

Louis PAUWELS.

PRESENTATION NOUVELLE

En commençant cette deuxième année, nous avons voulu modifier notre couverture. Sur ce point, les amis voudront bien, à la première occasion, nous indiquer leur sentiment.

A la recherche de la laïcité égarée

LA VALEUR DU PRINCIPE LAIC

A l'origine, le sens du mot « laïc » (d'un vocable latin qui signifie *peuple*) était assez étroit ; il pouvait se traduire par : « qui n'est ni ecclésiastique, ni religieux » ; mais l'érection, en un principe politique, de la laïcité de l'Etat l'a élargi au point qu'aujourd'hui ce mot a pris un sens étendu et une valeur doctrinale. C'est dans cette acception élargie qu'il faudra l'entendre ici.

La laïcité, telle qu'elle se conçoit en théorie, n'est pas un état de lutte, mais un état de paix. Elle est un harmonieux *modus vivendi* de tolérance et de compréhension tacitement ou explicitement instauré entre des individus qui s'accordent mutuellement le droit de penser comme il leur plaît sur les sujets particuliers où ils sont en désaccord.

S'il est, en effet, des vérités indiscutées, comme la table de multiplication ou la nécessité de circuler sur un même côté de la route, en revanche, il existe des questions litigieuses sur lesquelles l'unanimité des opinions n'est pas sur le point de se faire. Je veux bien que les scientifiques purs estiment que, là où la vérité n'est pas une, l'erreur gît, et ils n'ont pas tort; mais là où cette vérité n'est pas démontrable, en l'état actuel des connaissances humaines, il ne peut y avoir que des hypothèses, sur le choix desquelles il est impossible de rallier une libre unanimité; la question de l'existence de Dieu est de ces questions-là. Nul ne peut actuellement prouver que Dieu existe ou n'existe pas, je veux dire : le prouver d'une façon définitive et indéniable; en conséquence, il y aura longtemps encore des gens qui croiront, et des gens qui ne croiront pas, à l'existence de Dieu.

Ces deux catégories de gens se subdivisent à leur tour; les premiers seront désunis sur l'idée très variée qu'ils se feront de la divinité, sur sa nature, sur son essence, sur ses lois, sur son culte; les seconds ne seront pas moins séparés sur le problème de l'origine du monde, car, pour en avoir exclu l'Etre suprême, il n'en auront pas éclairci les mystères, et concevront de manière très diverse sa genèse, son déterminisme ou sa fatalité.

La laïcité idéale et théorique consiste en un consentement de tous à ce que chacun pense à sa façon sur toutes les questions non résolues, en attendant qu'un jour peut-être une découverte décisive, faisant la lumière sur tout ce qui n'était que suppositions et doutes, dissipe les voiles importuns et mette tout le monde d'accord en apportant la clef de l'énigme.

Cette laïcité-là est la nôtre, et nous y souscrivons à cent pour cent. J'ai écrit un jour que je n'étais pas laïc, parce qu'ayant constaté comment on avait abusé du terme, je voulais me dissocier de ces abus; il est vrai que, croyant être anarchiste, et chaque jour un peu plus enclin à l'individualisme, j'ai l'impression d'avoir dépassé le stade intellectuel de la laïcité. Mais comme, hélas ! le monde, autour de nous, ne paraît pas avoir réalisé cette idéale théorie ou ce théorique idéal, et qu'on ne saurait être *contre tout*, je tiens à préciser ici ma pensée, dussé-je avoir l'air de la réformer : je suis laïc, au sens de la définition que j'ai donnée tout à l'heure.

N'est-il pas, en effet, parfaitement raisonnable d'être laïc ainsi ? Cela implique qu'un problème n'ayant pas reçu sa solution définitive, parce que l'esprit humain n'a pu le suivre jusqu'à sa conclusion faute de données, faute de clartés, faute de génie, chacun aura la faculté de l'envisager provisoirement comme il lui plaît, ou de ne pas l'envisager du tout s'il s'en désintéresse; cela implique aussi que, dans tout domaine d'activité extérieur à la discussion de ce problème, celui-ci sera effectivement laissé de côté, et que la manière dont chacun l'envisage

n'entrera pas en ligne de compte comme matière à faveur ou à réprobation.

A bien réfléchir, n'est-ce pas la raison même ? Puisqu'on ne sait pas si Dieu existe; puisque, dans l'affirmative, on ignore si c'est l'allégeance au pape qui lui agrée, ou l'obédience au Grand Mufti, au Dalaï Lama ou à l'Agha Khan; et puisque, dans la négative, on est incapable de prouver que l'homme descend du singe, ou qu'il est apparu de tout autre manière, n'est-ce pas la raison même que de permettre à chacun d'avoir, sur un tel débat, l'opinion la plus appropriée à ses méditations ou à ses préférences, ou de n'avoir aucune opinion ?

Pareillement, quand il s'agira d'autre chose, de pêcher à la ligne, de réciter des vers, de faire de la musique ou du sport ou d'enseigner les enfants, on laissera franchement de côté ces questions controversées où manque la certitude, de façon à n'introduire dans ces activités aucun levain de discorde, aucun élément préconçu, et à ne favoriser ou désavantager aucune des hypothèses également peu convaincantes qui se partagent la perplexité des mortels.

Aucune proposition n'est plus satisfaisante, aucune n'est plus rationnelle, aucune n'est plus pacifique, que cette conception de la laïcité. Personnellement, je m'y rallie, et je voudrais qu'elle fût le terrain d'entente des hommes les plus éloignés d'idées, de ceux qui ne sauraient être d'accord sur rien d'autre.

En toute bonne foi, des croyants et des non-croyants venus des horizons les plus divers, désunis sur une foule d'autres concepts, devraient se rencontrer sur celui-ci. En s'y ralliant tous, l'athée défendrait le droit du catholique d'user des libertés religieuses, tandis que le catholique défendrait le droit de l'athée de vivre en dehors du culte; et chacun, usant de la faculté d'exprimer ses idées, s'opposerait à toute restriction de la faculté d'autrui d'exprimer des idées contraires, et, dans la sauvegarde et le respect de la liberté de son prochain, affirmerait et affermirait la sienne.

Sachons revendiquer ce qui est nôtre, c'est là l'esprit libertaire de la laïcité. Mais il pourrait co-exister avec toutes les nuances de l'opinion. On le trouve dans l'esprit philosophique du XVIIIe siècle, dans l'esprit républicain, dans l'esprit socialiste. Il a un ennemi ancien, le fanatisme religieux, et un ennemi nouveau, le sectarisme matérialiste; et c'est pourquoi cette conception si humaine, si humaniste, de la laïcité, est si fort en péril, c'est qu'elle est menacée de plusieurs côtés à la fois. On lui fait la guerre sur deux fronts.

LA FOI, CROYANCE AUX CERTITUDES SANS PREUVES

Nous le regrettons pour eux, et nous regrettons de leur dire cette chose désagréable : les hommes d'esprit religieux n'ont pas joué un grand rôle dans la progression de l'idée de tolérance entre les individus; quand ils étaient puissants au point que leur voix seule était entendue, ils n'ont pas fait un geste, pas dit un mot, pas autorisé la moindre mesure, pour que les objections au dogme qu'ils professaient pussent s'exprimer; ils ont abusé de leur pouvoir, et n'ont jamais offert au monde la moindre liberté de leur faire part de ses doutes ou de leur poser des questions.

Ceux d'entre eux qui, par leur dissidence, ont ouvert les premières brèches, et qui, au péril de leur vie, ont porté les premiers coups à l'intransigeance théocratique (ce totalitarisme d'autrefois), étaient, eux aussi, dogmatiques à leur manière, et ne luttaient contre un absolutisme spirituel qu'avec l'intention d'en imposer un autre; c'étaient des batailles entre orthodoxies différentes, entre une foi et une autre foi, et il n'y avait pas moins d'intolérance chez l'hérétique et le schismatique que chez ceux qui les excommuniaient. Certes, à la faveur de ces joutes, il est arrivé qu'un peu de tolérance fût conquise; mais c'était au corps défendant des jouteurs; c'était parce que, comme le dit Galtier-Boissière, « l'indépendant ne trouve un peu de liberté que dans la concurrence des partis », et parce que leurs excès, de part et d'autre, étaient tels que la pitié réclamait un répit, et la fatigue une trêve.

En règle générale, les hommes d'esprit religieux ont, pendant très longtemps,

imposé le dogme et le culte et puni de mort et de tourments quiconque élevait la voix en faveur de la liberté de conscience. Cela provient de ce que les hommes d'esprit religieux, loin de convenir du fait que l'existence de Dieu est controversable, la tenaient pour révélée par Dieu Lui-même et regardaient, d'abord comme un péché et comme un malheur d'en oser douter, ensuite comme un devoir et comme un apostolat d'origine providentielle d'extirper ce doute et de l'anéantir.

Aucune tolérance n'est possible dans ce climat, aucune laïcité n'est concevable de ce point de vue, et aucune diversité d'opinion n'est compatible avec cet esprit messianique. Dès l'instant qu'une Eglise se considère comme investie d'une mission surnaturelle de prosélytisme et de conversion, et proclame qu'en dehors d'elle il n'y a pas de salut, c'est chimère que d'espérer de sa part une largeur de vues qui vous autorise à penser comme vous l'entendez. Après dix-huit siècles de foi militante ayant eu pour ressort la certitude et l'affirmation de son infaillibilité, l'Eglise catholique se fût singulièrement déjugée si elle avait offert aux hommes la liberté de pensée. Ce sont donc les athées, et les déistes philosophes, qui apportèrent au monde, après ce millénaire étouffement, cette détente, la laïcité.

Mais cette laïcité ne fut pas la laïcité idéale et théorique que j'ai définie en commençant, car, les hommes d'esprit religieux ne l'ayant jamais reconnue, jamais acceptée, au lieu d'être une laïcité de concorde et d'apaisement, elle fut, elle se trouva obligée d'être, une laïcité de combat.

Les hommes d'esprit religieux, ayant à leur tête les hommes d'esprit clérical, n'avaient pas désarmé. Ils étaient toujours prétendants à leur rôle d'hier; ils voulaient regagner le pouvoir perdu. Quand on se dit, quand on se croit, en possession de la vérité vraie, une, révélée par Dieu même, quand on s'imagine être investi de la mission de sauver les âmes des pièges du démon et de la perdition terrestre, on ne saurait se tenir pour battu, on ne saurait regarder la laïcité que comme une cote mal taillée, un compromis passager avec les puissances du mal, un mauvais contrat qu'un engagement antérieur et supérieur ordonne de dénoncer à la première occasion, sans plus de scrupule qu'on n'en peut éprouver quand on a Dieu pour soi et Satan contre. En conséquence, devant l'Eglise toujours agressive, toujours sous les armes, en état d'alerte et à la veille du branle-bas de combat, la laïcité, ainsi qu'un petit territoire libéré au milieu d'un univers menaçant, ainsi qu'une faible lumière sur laquelle s'époumonnent tous les vents des ténèbres, fut contrainte, elle, aussi, de rester en alarme, de se défendre pied à pied, de livrer, de gagner, de perdre des batailles, de repousser les infiltrations insidieuses, de lancer de vigoureuses contre-attaques, en un mot de se défendre avec les moyens culturels, syndicaux, politiques, dont elle disposait, sans en avoir toujours le choix ni se concilier toujours toutes les sympathies, même parmi les plus authentiques laïcs. L'hostilité dont elle était environnée conspirait à rendre la laïcité intolérante sur son propre principe, sous peine de disparaître; or, ce principe étant le contraire même de l'intolérance, la contraindre à le démentir équivalait aussi à sa disparition.

En passant de l'idéal à la réalité et de la théorie à la mise en application, une doctrine perd inévitablement de sa pureté, comme un beau cliché photographique perd de sa netteté quand il paraît dans le journal. A plus forte raison si, attaquée, elle doit, pour se défendre, utiliser des circonstances subordonnées au hasard, contracter des alliances imposées par l'opportunité, surveiller les mouvements de l'adversaire et lui emprunter quelques-unes de ses armes, comme c'est la règle, sous peine de succomber. Cet état de lutte, dont les messianiques, les religieux, sont responsables, est extrêmement regrettable, car il fait perdre à la laïcité une partie de ce caractère pacificateur et conciliant qui devrait faire d'elle un facteur de concorde, de respect mutuel et d'harmonie sociale. Quoi qu'il en soit, la tolérance laïque, qui crée une atmosphère d'équilibre, de paix et de sérénité, est infiniment supérieure et préférable à l'intransigeance cléricale.

Il ne faut cependant pas se dissimuler que cet idéal laïque, qui devrait être très largement accepté dans un pays comme

la France où la philosophie révolutionnaire a façonné l'esprit de beaucoup d'hommes qui réfléchissent, où il a calmé les antagonismes sanglants d'autrefois, y est sérieusement menacé.

En de notables parties des provinces-fiefs de l'Eglise, et particulièrement dans la région vendéenne, l'enseignement des enfants demeure le monopole des prêtres. J'ai vu, sur une plage où la plupart des maisons avaient été rasées au cours de la guerre, la population affluer à une kermesse organisée pour la construction d'une église (or, il y en avait déjà une, qui n'avait point souffert). Des incidents éclatent dans les régions charbonnières, où des manifestants cassent le matériel pour protester contre le projet de laïcisation des écoles nationalisées. Dans l'ouest, les curés, encouragés par les évêques, refusent de payer l'impôt sur les entrées aux kermesses, et des conseils municipaux font la grève administrative pour revendiquer le droit de subventionner les écoles confessionnelles. Les tribunaux qui jugent les prêtres récalcitrants délibèrent sous la pression de foules fanatisées qui, mobilisées par le clergé, s'agenouillent devant le palais de justice et prient jusqu'à l'acquittement de leurs protégés. La police (oh ! que les manifestants se rassurent : nous ne demandons pas qu'elle tire sur eux !), la police, qui matraque à la gare de l'Est de pacifiques campeurs groupés pour réclamer une réduction sur les chemins de fer; la police, qui tire sur un colleur d'affiches, contemple d'un œil paterne ces levées de boucliers. Tout cela, avec le vote d'un décret qui autorise l'octroi de subventions aux amicales spécialisées dans le patronage des écoles catholiques, donne la température de l'époque et marque la régression, sinon le déclin, de la laïcité.

Considérant cette crise de la laïcité comme suffisamment constatée pour n'avoir pas à la démontrer par de plus nombreux exemples, quelles en sont donc les causes, nous demanderons-nous ?

Les causes en sont : premièrement, un renforcement de l'Eglise catholique par rapport à ce qu'elle était en France il y a quelques années; deuxièmement, un affaiblissement des milieux laïcs, au terme d'une égale période. Nous allons examiner rapidement ces deux causes et nous efforcer de découvrir de quelles causes premières elles procèdent elles-mêmes.

MOBILISATION CLÉRICALE

Le renforcement de l'Eglise catholique en France n'est pas seulement apparent, il est réel. On rencontre le prêtre en des milieux d'où il était exclu, en des activités auxquelles il avait renoncé, et affichant une assurance que nous ne lui connaissions pas naguère. Il jouit, près des pouvoirs publics, d'un crédit, et exerce sur eux une autorité qu'il n'avait point auparavant. A cet égard, la IV[e] République est nettement rétrograde par rapport à la III[e]. Pour autant qu'on puisse juger un régime après cinq années d'existence, nous n'hésitons pas à écrire que la IV[e] République, comparée à la précédente, fait figure de démocratie bigote.

L'Eglise y est, sinon souveraine, du moins puissante. Elle a tellement bien dominé la situation que l'épuration, souvent injuste et si arbitraire, et si sévère pour quelques-uns, l'a épargnée avec une clémence invraisemblable.

Pourtant, la collusion de l'Eglise avec le régime de Vichy avait été totale; le clergé prenait part à toutes les manifestations de l'« Etat Français »; des cardinaux aux moindres vicaires, depuis les prélats les plus huppés jusqu'au dernier des moinillons, tous ont entonné les louanges du maréchal Pétain, mêlées à celles de Dieu, tous accompagnaient les maires qui lui offraient les clefs de la ville dans ses déplacements spectaculaires; j'ai vu, vous avez vu, nous avons vu, leurs accolades, leurs effusions; il y avait trois hommes suprêmes dans la société française de 1941 à 1944 : le chef légionnaire (encore que sans pouvoir réel), le commissaire de police et le curé. Je ne dis certes pas que les curés ont été les complices directs des nazis; il y a eu parmi eux (l'Eglise joue d'ailleurs sur tous les tableaux) d'ignobles dénonciateurs, des résistants qui furent pour la plupart des aumôniers du maquis, enfin, les plus nombreux, des types neutres qui atten-

daient que l'orage passât; c'est l'image de toute la population, quelques mouchards, un certain pourcentage de rebelles et une majorité incommensurable d'attentistes; on a condamné les premiers, souvent par contumace, décoré les seconds, quelquefois à titre posthume, et les derniers sont trop heureux si on leur laisse la paix. Il n'en est pas moins vrai que, du temps de l'occupation, toute l'Eglise, à quelques exceptions près, était derrière Pétain, et qu'elle n'a pas été dissoute pour cela comme furent dissous la Légion, le P.P.F. et le Mouvement (?) de la Jeunesse (?) de France et d'Outre-Mer (!).

On part évidemment de ce principe que, Dieu étant, en sa qualité de Très-Haut, situé nettement au-dessus des querelles humaines, il serait injuste de lui en faire subir le contre-coup. C'est aussi bien l'avis de M. l'abbé Boulier que celui du Pape qui l'excommunie. Ce raisonnement est d'ailleurs pertinent en ce sens que Dieu est effectivement très impartial. A ceux qui croient en Lui, je concéderai volontiers qu'Il laisse faire le bien et le mal sans intervenir; Il admet indifféremment la guerre et la paix, la maladie et la guérison, la vie et la mort, le crime et le châtiment; Il consent à la miséricorde, mais tolère les représailles; très large d'idées, il laisse occuper la France, et la laisse aussi libérer; il n'empêche pas qu'on fusille les maquisards, mais ne s'oppose pas non plus à ce qu'on les réhabilite et à ce qu'on célèbre des messes à leur mémoire; Dieu est attentiste, Il est neutre, Il est si tolérant à l'égard de tout ce qui se passe qu'en un certain sens on pourrait presque Le croire laïc. Par conséquent, estiment certains, puisque Dieu ne se mêle pas de nos histoires, il ne serait pas équitable qu'Il eût à souffrir de nos dissensions.

Bien sûr, Dieu n'a pas fait acte de présence dans les drames qui ont ravagé la terre, mais le clergé, lui, y a été mêlé. Il a continuellement pris parti, de la façon nuancée qui lui est propre, mais souvent avec une efficience et une fermeté d'autant plus réelles, toujours aux côtés de l'autorité, aux côtés des responsables, ne quittant ceux du jour que parce qu'il les savait condamnés, rejoignant ceux de demain dans l'opposition au moment où il les jugeait destinés à régner bientôt, ne cessant d'être le complice et le soutien des triomphateurs provisoires qu'à partir de l'instant où, les sentant chanceler, il voulait éviter d'être entraîné dans leur chute, préférant se sauver à temps pour participer à l'ascension de leurs successeurs. Et le clergé détecte le moment propice avec une incomparable perspicacité.

S'étant adjugé sous Pétain un pouvoir et des faveurs extraordinaires, l'Eglise a été assez adroite pour conserver sous la IVe République ce qu'elle avait gagné sous l'Etat français. Honorée par Vichy, elle a été comblée par la Libération. Sa presse — son journal « *la Croix* », en est un exemple — a été la seule à n'être pas sérieusement inquiétée, bien qu'elle eût paru sous l'occupation. Ses mouvements de jeunesse, seuls admis par Pétain en zone « libre », mais interdits par Hitler en zone occupée, ont argué avec succès de cette dernière suppression pour survivre et se parer d'un mérite de clandestinité. Bref, il n'est pas étonnant qu'ayant profité de plusieurs régimes successifs, confirmée dans ses droits accrus et dans ses pouvoirs croissants à chaque révolution, sortant plus forte et plus hardie de chacune des calamités publiques qui se déchaînaient sur les peuples, l'Eglise, se donnant par dessus le marché, à raison de ses cathédrales bombardées, des airs de grande sinistrée, soit aujourd'hui plus puissante et plus revendicative qu'avant la deuxième guerre mondiale.

Elle a coordonné ses forces selon un plan habilement conçu. Avant la guerre, elle avait feint de se résigner à abandonner à la laïcité certains secteurs de la vie publique, surtout dans les provinces où le culte devait être peu exigeant sous peine de décourager la foi. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Elle a constitué partout des Unions paroissiales dont la fédération forme un véritable parti. La pratique du culte n'est plus affaire de conscience, n'est plus affaire privée; on a groupé les fidèles, non plus seulement autour de l'autel pour leur donner la communion, mais aussi autour des presbytères pour les pousser à la croisade. L'Eglise ne se contente plus de pratiquants, elle veut des militants, et elle en a.

Ceci n'est pas une vue de l'esprit, mais une information sûre et vérifiée. J'ai as-

sisté, comme représentant de la Presse, à un congrès catholique où, en présence d'un archevêque, M. La Cour Grandmaison, l'un des plus grands orateurs chrétiens de notre époque, dans un discours qui brillait aussi bien par l'éloquence que par la conviction, et que je voudrais que tous les laïcs aient entendu, s'écriait à l'adresse des milliers de fidèles présents :

— Catholiques, l'heure est à l'action !

Je ne sais quel écho cette parole a eu parmi les laïcs, mais elle a eu une répercussion profonde au sein des croyants. Elle a agi. L'heure de l'action est venue, et toutes les forces de l'Eglise sont rangées en ordre de bataille dans les Unions paroissiales. Des consignes précises sont descendues des évêchés dans les villes et dans les bourgades, et ont été suivies dans une certaine mesure. Des journaux sans opinion définie, mais liés à l'Eglise par leur caisse, se sont créés, qui, longtemps sans clientèle, ont cependant « tenu le coup » grâce à des « vagues... de fonds » dont l'origine est mystérieuse. L'ordre a été donné (et ceci aussi est une information sûre et vérifiée) de se désabonner « des journaux qui ne sont pas intrinsèquement chrétiens » et de leur refuser toute publicité. Des pétitions ont été suscitées réclamant la nomination d'aumôniers dans des collèges où la laïcité accordait pourtant, jusqu'ici, la plus grande facilité aux élèves de remplir leurs devoirs religieux si leurs parents le demandaient. Encore que la plus grande partie de ce plan ait échoué, parce que les consignes surestimaient le zèle des militants, la campagne des Unions paroissiales a pesé sur le choix des programmes dans les cinémas, sur le choix des candidats dans les élections, avec une efficience que, depuis bien longtemps, ne connaissaient plus en France les milieux catholiques, à laquelle ils n'étaient pas habitués avant que fût cimentée cette espèce de parti clérical qu'est la fédération des Unions paroissiales rénovée à la mode de la IVe République. Le jésuite en veston est un monsieur qui parle haut. La laïcité est directement attaquée. La guerre sacrée lui est déclarée du haut des clochers où, pareils aux muezzins sur leurs minarets, les abbés convertisseurs se sont transformés en hérauts.

OU DIABLE EST LE LAIC ?

L'affaiblissement des milieux laïcs n'est pas moins évident. Non qu'ils ne soient capables de se ressaisir et de résister; je suis convaincu qu'ils le peuvent, car si les milieux catholiques s'aperçoivent, par le tumulte causé, que leurs rodomontades ont ébranlé la paix publique, ces milieux, composés de petits-bourgeois très attachés à des intérêts marchands et à l'ordre intérieur duquel dépend la prospérité de leurs médiocres affaires, ne tarderont pas à s'en effrayer et à rentrer dans leur coquille. C'est le défaut de la cuirasse des calicots, des clercs de notaire et des détaillants en bouchons momentanément mués en croisés comme des figurants de théâtre. En attendant, ils militent et ils exultent parce que les laïcs traversent une crise. Cette crise est sérieuse, car brusquement on s'aperçoit que si la laïcité se porte mal, c'est que, parmi ceux qui la défendaient traditionnellement, plus personne n'est laïc.

Je m'explique.

Je veux continuer à considérer la foi comme chose privée, encore que je sache que c'est de ma part une illusion, voire même une naïveté, démentie par l'impérialisme même de l'Eglise, par ses prétentions temporelles œcuméniques, illusion naguère soutenue par Vandervelde et combattue par Sébastien Faure. Cependant, je m'y veux tenir, et ne céderai pas à la tentation de faire remarquer que la plupart des laïcs consentent à introduire la pratique religieuse dans leur vie familiale, qu'ils se marient à l'Eglise, font baptiser et communier leurs enfants, se font enterrer avec le clergé et munis des sacrements. Je ne céderai pas à cette tentation parce qu'on ne saurait, sous peine d'être illogique et sectaire, exiger des laïcs qu'ils soient athées, mais seulement qu'ils soient laïcs.

Or, pour la plupart, ils ne sont pas laïcs. Je n'appelle pas laïcs nos radicaux-socialistes qui, sous la IIIe République,

ont assigné une limite assez nette aux prêtres, mais qui, sous la IVe, leur ouvrent toutes les portes et les encouragent à toutes les privautés. Cela commença dès le début de la guerre de 1939, quand Daladier flirta avec l'archevêque de Paris et s'en fut à Notre-Dame prier pour la victoire. On mesure, à l'attitude actuelle des radicaux, le déclin de la laïcité; pas un cagot qui ne puisse prétendre à se faire inscrire au parti. On peut en dire autant des socialistes; par une série d'étapes artificielles, découverte soudaine de la spiritualité rencontrée par Blum au détour d'une rue comme elle sortait d'une sacristie, fréquentation assidue, à la faveur du tripartisme, du Mouvement Républicain Populaire, qui vous imprègne toujours d'un certain relent de confessionnal, les socialistes ont abandonné les postes avancés du laïcisme pour se retirer sur des positions mal défendues et hargneusement attaquées.

Restent les matérialistes politiques dont le bolchevisme international constitue le noyau, ou plutôt les noyaux, puisqu'il y a actuellement deux groupes principaux hostiles l'un à l'autre. Il est ici nécessaire, à mon sens, de poser en axiome comme un principe bien établi qu'on peut être athée et n'être pas laïc; que l'intolérance peut se développer dans les milieux matérialistes comme parmi les gens religieux. De même que les cultes sont multiples, de même les doctrines profanes sont innombrables; et de même qu'il y a des croyants qui brûlent d'imposer la foi qu'ils regardent comme la seule vraie, de même il y a des incroyants disposés à ne souffrir aucun autre système que celui qu'ils considèrent comme le seul orthodoxe et le seul authentique. Si le croyant qui ne peut admettre aucune hérésie n'est pas laïc, l'incroyant qui veut châtier toute déviation l'est-il ? Si d'exiger que tous, sans exception, se conforment à une opinion donnée est contraire à la tolérance, donc à la laïcité, ferons-nous une distinction qui condamnera cette exigence chez ceux qui croient en Dieu et la justifiera chez ceux qui n'y croient point ? Dirons-nous que la laïcité, qui a vaincu le principe : « *Hors de l'Eglise, pas de salut !* » ne s'oppose pas à l'axiome : « *Pas de vérité hors du Parti* » ? Nous refusant à qualifier laïcs ceux qui n'accordent qu'à un seul culte religieux le droit à la pratique, qualifierons-nous laïcs ceux qui n'accordent qu'à un seul système matérialiste le droit à la propagation ?

Pour ma part, je n'appelle pas laïc l'homme qui, revendiquant la liberté de pensée quand il est dans l'opposition, la supprime quand il est au pouvoir. Je n'appelle pas laïc l'homme qui, sous un régime imparfait, mais tolérant, profite de la pluralité des partis pour s'inscrire à celui de son choix et qui, le jour où son parti triomphe, trouve tout naturel que tous les partis soient dissous à l'exception du sien. Je n'appelle pas laïque l'organisation politique qui, ayant bénéficié de la liberté pour répandre sa doctrine et recruter ses adeptes, refuse d'en laisser jouir les organisations concurrentes qu'elle élimine inexorablement au lendemain de sa propre victoire, avec les organisations alliées qui l'ont aidée à triompher. Je ne vois pas pourquoi nous décernerions l'épithète de « laïc » à un pays où l'Etat tolère un seul parti qui n'admet qu'une seule opinion, du moment que nous la refusons à un pays où l'Etat admet une seule Eglise qui ne tolère qu'un culte unique. Je ne saurais me réjouir du recul d'un dogme que si nul autre dogme ne profite de ce recul.

Pour être matérialiste, l'intolérance n'est ni moins ombrageuse, ni moins inquisitoriale, ni moins cafarde, ni plus clémente que l'intolérance religieuse. Elle a ses Torquemada, ses évêques Cauchon, ses Eminences grises, ses Tartufes et ses Basiles exactement comme celle-ci; elle monte comme elle des procès en sorcellerie, excommunie ses relaps, pourfend ses rénégats, canonise ses saints, tient ses conciles et ses conclaves auxquels elle donne d'autres noms, a ses pèlerinages et ses processions, ses totems, ses tabous, ses icônes, ses livres sacrés, ses rites, ses sacrifices, ses exorcismes, ses autodafés, ses pompes et son apocalypse, son ciel (terrestre) où il y a peu d'élus, son enfer (terrestre) où tout le monde est précipité. L'intolérance matérialiste, qui n'est que la transposition, en un siècle athée, de l'ancienne intolérance religieuse, n'est pas moins inquiétante; elle est peut-être plus redoutée, parce que, n'ayant pas été émoussée par le temps, elle sévit avec l'impétuosité des forces neuves; elle est,

au fond, la même, la vieille intolérance humaine qui, dans un répit, a changé de visage et puisé un nouvel élan.

Lorsque l'intolérance gagne ceux à qui ses excès avaient enseigné à la combattre, l'ennemi est dans la place, le ver est dans le fruit. La faiblesse des milieux laïcs provient de ce qu'ils ne le sont plus.

Un militant qui a donné des preuves de son ardeur au service de la laïcité me disait un jour, devant mes objections : « Je défendrais la laïcité avec quiconque voudrait, fût-ce le Diable. » Je lui répondis en riant que ce ne serait pas un bon allié : « Le Diable ne ferait alliance avec vous que pour avoir votre âme, et je crains que ce ne soit là l'intention secrète de ceux avec qui vous vous alliez aujourd'hui. Le Diable n'est pas laïc. Comme Dieu, dont il est une réplique caricaturale et ténébreuse, il a un culte, — et un culte aussi exigeant, aussi pointilleux, aussi inhumain que celui du pire des Dieux. J'espère que vous comprenez le sens figuré de mes paroles. » Je pense que le lecteur le comprendra aussi.

LA RIGUEUR SCIENTIFIQUE ET LE DOUTE DEVANT L'INCONNU

Si toute chose était prouvée, la laïcité, la liberté de pensée, seraient sans objet, et leur revendication pur sophisme.

Il est des vérités prouvées. La table de multiplication, le théorème de Pythagore, la loi d'Archimède, une foule de règles mathématiques, physiques, chimiques, astronomiques, ne supportent pas la contradiction. Quand l'une d'elles est énoncée, il n'y a qu'à s'incliner. Personne n'est autorisé à penser autrement. Le chiffre et les combinaisons qu'il permet, la formule et les expériences qu'elle résume, apportent à chacun les éléments qu'il faut pour en contrôler l'exactitude et en attester la rigueur.

Lorsque, dans un de nos collèges le professeur enseigne aux élèves que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés formés avec les côtés de l'angle droit, aucun doute ne peut s'insinuer dans l'esprit des collégiens, et jamais aucun d'entre eux n'invoquera la tolérance pour demander à exprimer un avis différent. En effet, on possède sur ce sujet, non point des vues très arrêtées, mais une certitude absolue qui ne laisse place à nulle opposition. *On ne l'impose pas, on la démontre.* La nier serait un signe, non d'indépendance, mais de déréglement, et sur la base de cette négation, toute controverse est impossible et toute dissidence inconcevable. La preuve scientifique établit une orthodoxie souveraine que nul ne songe à transgresser. Par contre, lorsque, dans une école confessionnelle, le professeur catholique enseigne aux séminaristes les mystères de la sainte Trinité, de la transsubstantiation, de la grâce concomitante, et l'immatérialité du principe pensant chez la créature, il faut que le cerveau de ses auditeurs soit étrangement complaisant et docile, ou qu'il ait été supérieurement prémuni contre l'emprise du doute, pour accepter sans réaction, sans curiosité, sans surprise, ces affirmations dont toute l'autorité réside dans le lyrisme des Ecritures, la rhétorique des Conciles, les subtilités des exégètes et les mortifications des visionnaires. Si l'esprit des aspirants jésuites conçoit un doute, et cède à la tentation satanique d'un examen personnel, nonobstant l'interdiction de chercher à comprendre qu'impliquent l'infaillibilité des textes et la tyrannie du credo, ces jeunes gens sont bien excusables.

On peut en dire autant à propos des étudiants qui passent par les écoles matérialistes où l'on enseigne un dogme profane, également proclamé infaillible, non point au nom de Dieu, mais au nom de l'Etat et du principe qui dirige l'Etat. Quelle que soit la doctrine qu'on y professe, supériorité de la race aryenne ou interprétation marxiste de l'histoire, il ne s'agit que de postulats ou d'hypothèses auxquels est arbitrairement conféré un caractère de certitude. Vérités qu'on ne démontre pas, vérités qu'on impose par la force et par le pouvoir parce qu'elles sont incapables de s'imposer par leur propre évidence et par une démonstration probante; vérités précaires, vérités d'une heure ou d'un siècle, d'une province ou d'un continent, niées le lendemain ou au-delà de la frontière; vérités

qu'on fourre dans les crânes à l'aide de la crainte et de la foi, parce que la raison les discute ou les rejette. Contre-vérités.

La tolérance seule, la tolérance concrétisée dans la vie sociale par le modus vivendi *laïc, peut dissuader les hommes de se disputer et de se battre à propos de ce qu'ils ne savent pas, et les persuader de s'unir sur la base de ce qu'ils savent.*

Tous les astronomes sont d'accord sur la cartographie de l'hémisphère lunaire visible de la Terre; l'observation peut aisément dissiper les contradictions éventuelles. Mais sur la cartographie de l'autre hémisphère, celui que nous ne pouvons pas voir, les imaginations, exaltées par la perplexité, se livrent à toutes les conjectures; ici, les astronomes doivent se concéder une tolérance mutuelle, puisque toutes les suppositions sont permises sans qu'une seule soit vérifiable. Le jour où des appareils feront le tour de notre satellite et photographieront celle de ses faces qui est tournée vers les espaces, ces multiples suppositions se ramèneront à une seule vérité; mais en attendant, on ignore, on doute, on suppose.

La laïcité n'est pas autre chose que la tolérance accordée à chacun d'imaginer à sa guise la solution de son choix aux problèmes que l'exploration humaine n'a pu encore sonder jusqu'au fond, ni suivre jusqu'à leur extrémité. Elle est un gage de paix entre les hommes, puisqu'elle s'oppose à ce que, dans le domaine des faits provisoirement indémontrables, les partisans d'une hypothèse — religion ou système profane — contraignent ceux d'une autre hypothèse, et puisqu'elle permet toutes les recherches, toutes les confrontations, toutes les expériences d'où sortira peut-être la solution des questions controversées. Le jour où la solution d'un mystère est définitivement trouvée, point n'est besoin de l'imposer par la loi, elle n'est pas plus discutée que le théorème de Pythagore, et s'intègre au patrimoine humain aussi fortement qu'elle adhère à la phénoménalité naturelle.

Et cependant, une restriction s'impose. Il arrive qu'une vérité soit démontrée, qu'elle soit admise par tous, et que, pourtant, ce qu'il y a de mystique en un grand nombre d'hommes refuse de s'incliner devant elle. Je connais une foule de catholiques ; il n'y en a aucun qui croie qu'une automobile à essence peut rouler sans carburant, qu'un singe peut parler, qu'un platane est capable de danser une rumba un soir de fantaisie; si je leur disais avoir été témoin de semblables anomalies, aucun ne consentirait à me croire, ils sont trop raisonnables et trop scientifiques pour cela; mais tous sont absolument convaincus que les miracles qu'on leur a enseignés au catéchisme sont véridiques, que Jésus est ressuscité, que les juifs ont franchi la Mer Rouge à pied sec, que je ne sais quels saints ont fait je ne sais plus quoi d'extraordinaire, et qu'il est sacrilège d'en douter. C'est insensé, mais c'est ainsi, et ni vous ni moi n'y changerons rien.

SAVOIR FAIRE LA PART DE L'ILLUSION

Il y a certaines erreurs accréditées par la religion que l'évidence la plus lumineuse n'a pu ruiner dans l'esprit de ceux qui y croient. J'ai entendu un reportage radiophonique sur les indigènes australiens, dont l'auteur révélait ceci. De temps immémorial, ces indigènes se sont donné une conception métaphysique de la fécondation de la femme et de la naissance de l'être humain. Selon ce système, toute naissance résultait de la conjonction d'une âme et de la substance corporelle, sans que l'intervention du coït jouât un rôle quelconque dans le phénomène. C'est complètement ridicule, et les naturels un peu évolués sont bien obligés d'admettre aujourd'hui que les rapports sexuels sont tout de même pour quelque chose dans la venue au monde d'une créature nouvelle. Malgré cela, ils n'abandonnent pas leur ancienne version. Les plus arriérés continuent à nier que le coït soit nécessaire à la fécondation; les plus avancés concilient comme ils peuvent l'explication scientifique et l'ancienne croyance, sans toutefois rejeter cette der-

nière catégoriquement. Les rêves ont la vie dure. Autour de nous, nombre d'esprits en sont encore tout imprégnés. Nous sommes obligés d'en tenir compte. Les hommes adorent les romans d'aventures et les femmes les histoires d'amour, bien qu'ils savent que dans la vie les choses se passent autrement; par extension, ils vénèrent des fables sacrées dont leur raison proclame l'incrédibilité, ou des concepts pseudo-rationnels auxquels ils adhèrent par entraînement ou par besoin de conviction, sans les examiner ou sans les approfondir.

En ce qui me concerne, je ne crois pas aux apparitions miraculeuses, ni à la vertu du baptême; de ceux qui y croient, ou de moi, quelqu'un, eux ou moi, a nécessairement raison, est nécessairement dans le vrai. Même si j'apportais la preuve scientifique qu'ils ont tort, les croyants, de par la nature spéciale de la foi qui les anime, récuseraient ma preuve et persisteraient dans leur conviction. Comme il serait contraire à mes principes de bienveillance et de douceur de leur imposer par la force l'abjuration de leurs idées, et que, pour rien au monde, je ne consentirais à ce qu'ils me contraignissent à embrasser leurs chimères, quelle plus belle proposition puis-je leur faire, sinon celle de vivre, eux avec leur credo, moi avec mon incrédulité, sans jamais user d'autorité ni de violence les uns envers les autres pour nous y faire renoncer ? C'est cela que j'appelle la tolérance, c'est cela que j'appelle la laïcité.

Car il est des gens que je ne puis convaincre, même si j'ai raison. Exploreriez-vous le ciel tout entier sans y trouver de Dieu, que vous ne persuaderez pas le croyant de Son inexistence, puisqu'il situe le Souverain Maître hors de la raison, hors de la science, hors de la matière. Peut-être le monde, petit à petit, finira-t-il par devenir totalement athée, à moins que la science ne fournisse la preuve de l'existence de Dieu ; mais un climat de tolérance et de paix fera plus pour une évolution scientifique et rationnelle de la pensée, et pour aboutir à la vérité quelle qu'elle soit, que n'importe quel étouffement des aspirations mystiques ou des recherches analytiques qui sont aux deux extrémités du comportement spirituel humain.

Nous devons faire cette constatation, quelque déplaisante qu'elle soit. La découverte et la reconnaissance par l'unanimité du genre humain d'une vérité scientifique n'ont jamais empêché les hommes de vivre dans l'illusion, qu'en général ils lui préfèrent. Ainsi, tout le monde admet que $1+1=2$; mais tous les catholiques (qui l'admettent comme les autres) pensent que, lorsqu'il s'agit de la Trinité, $1+1+1=1$. De même, tout le monde estime qu'avant l'apparition de l'homme sur la terre il s'est écoulé des millions d'années, pendant lesquelles notre planète était, d'abord inhabitable, puis peuplée d'espèces animales dont la plupart, quand l'homme parut, étaient depuis longtemps éteintes. Ceci est tout à fait contraire au récit que donnent les Ecritures de la création de l'univers et de celle du premier homme. Or, de nombreuses personnes croient à la fois aux deux versions contradictoires, à celle de la science et à celle de la religion. C'est absurde, direz-vous, puisque ces deux thèses sont incompatibles, inconciliables, et qu'elles s'excluent. Mais, dans sa grande majorité, l'homme est un animal peu logique, extrêmement compliqué et volontiers absurde. Un croyant ne cherche pas nécessairement à accorder sa foi avec la science, même s'il est lui-même un scientifique. Cela peut paraître invraisemblable, mais vous savez fort bien qu'il en va ainsi. De très hautes autorités scientifiques, des savants, des explorateurs profonds de la matière et de ses phénomènes, croient en Dieu, vont aux offices, défendent l'Eglise. Certains ont tenté des conciliations hasardeuses entre la science et la Bible. D'autres déclarent tout simplement :

« — A la Bible ma foi, à la science mon crédit. C'est le Dieu que la Bible m'enseigne qui m'a donné la science pour me permettre de connaître le monde au sein duquel Il m'a mis. Si, parfois, la science paraît contredire la Bible, c'est pour éprouver ma foi. Mais quand l'une et l'autre se contredisent, je suis prêt à croire à la fois les vérités opposées qu'elles m'enseignent, de même que je suis obligé de croire à la fois que le ciel et la mer sont incolores et cependant qu'ils sont bleus. »

Il nous est impossible d'entrer dans de tels raisonnements. Pourtant, nous sommes contraints de nous résigner à ce que

certaines gens les considèrent comme valables. Je ne vais pas déclarer la guerre à mon voisin, sous prétexte que, tout en affirmant en astronomie des vérités qui nient la Bible, il vend tout de même des insignes à la kermesse de l'Union paroissiale. *D'où, le profit que nous retirons tous de la tolérance laïque,* puisque l'évidence scientifique n'arrive pas à détruire le mythe religieux. Jésus disait : « Aimez-vous les uns les autres ! ». Si c'est trop demander, du moins *supportons-nous les uns les autres. Aidons-nous à porter nos chaînes si nous ne savons pas nous en délivrer.*

Résumons une dernière fois ce qui précède, pour tenter d'en tirer une conclusion aussi pertinente que possible.

L'homme, en général, est ainsi fait que, plutôt que se résigner à ignorer quelque chose, il préfère se donner, de ce qu'il ignore, une explication fantaisiste. Ainsi, tant qu'il n'a point saisi le rôle de l'électricité dans l'éclair, il a mieux aimé attribuer à ce dernier un caractère de manifestation d'un quelconque courroux divin, que confesser franchement que la nature de la foudre lui échappait. Mais à partir du jour où le rôle du fluide lui fut connu, il a abandonné définitivement la version religieuse pour la raison scientifique. Par contre, l'homme est si complexe qu'en certains cas, sans rejeter l'explication rationnelle qu'il ne peut nier, il persiste à conserver l'hypothèse primitive, même si elle contredit la certitude établie ou, à défaut de certitude, les présomptions et les probabilités dont il admet la logique et la vraisemblance, parce que cette hypothèse primitive satisfait en lui un besoin mystique hérité des vieux empirismes et des anciennes dévotions, en même temps que l'explication rationnelle contente le côté plus éclairé de sa curiosité. En d'autres cas, il admettra comme un dogme infaillible une théorie nouvelle dont l'apparence de scientifique évidence l'a séduit, et sa pensée, ayant soif de fixation et de repos, s'ankylosera dans des orthodoxies matérialistes qui ne souffriront aucune transgression. La proposition de tolérance et de laïcité ne peut qu'aider à vivre les hommes enclins à ces graves infirmités spirituelles ; car je répète ce que j'ai déjà écrit ici : je préfère la raison à la foi, mais si je sais que la foi est aveugle, je n'oublie pas que la raison est faillible. La raison n'a point résolu tous les problèmes humains, tous les esprits n'acceptent pas les solutions existantes, même les plus judicieuses et les mieux prouvées, et tous les cadrans humains ne marquent pas la même heure. Il faut le constater, c'est ainsi ; donc, un seul remède : ETRE TOLERANT. Si deux hommes ont choisi deux explications sur un même sujet, l'une étant la vérité et l'autre étant une erreur, et si tous deux s'obstinent dans leur choix, il n'y a pas d'autre souhait à formuler, sinon celui-ci : que la vérité exige d'être tolérée par l'erreur, mais la tolère. Il arrivera forcément que l'épreuve de durée les départagera, l'une capitulera et disparaîtra un jour ; et ce ne sera pas la vérité.

Tant qu'il subsistera une partie d'inconnu ; tant que certains hommes se feront d'elle une certaine idée ; aussi longtemps, en outre, que, dans certains esprits, pourront co-exister malgré leur contradiction, une explication rationnelle et une croyance mystique sur un même sujet, il y aura également, en marge, des hommes qui n'admettront pas qu'on leur impose un système matérialiste, un culte religieux ou une cartographie de l'hémisphère externe de la lune, qui soient le fruit de l'imagination éthérée, mais gratuite, d'autres hommes aussi ignorants qu'eux. Tant qu'il subsistera une portion de vérité indémontrée, et pour notre part nous pensons que c'est pour jamais, il faudra se méfier de ceux qui prétendront connaître cette vérité et la tenir de tels maîtres incapables de se tromper parce qu'ils ont écrit tels livres et fait telles choses. Il faudra se méfier de ceux qui prétendront savoir, et voudront obliger le reste du monde à croire ce qu'ils savent ; et quand je dis « s'en méfier », je veux évidemment dire « s'en défendre ».

Pierre-Valentin BERTHIER.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

LES IMPRESSIONS MODERNES
27, Bd de Strasbourg - Paris
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.



Entre nous, mes amis

LES RÉABONNEMENTS

Vous n'avez pas tous accompli, loin de là, le geste qu'il fallait pour vous réabonner. Vous deviez le faire, vous aviez en vous-même promis de le faire, mais, la négligence aidant, le mois passa et vous voilà en dette avec notre administration. Ce n'est pas grave si vous ne laissez pas écouler un autre mois avant de vous mettre à jour et si vous nous évitez des frais de correspondance (très onéreux) et une grande perte de temps à vous rappeler individuellement que votre abonnement est échu.

ABONNEMENTS

Depuis plusieurs jours il y aurait comme une recrudescence dans les abonnements. Nous avons, bien entendu, dépassé les 2.000. Nous atteignons exactement le chiffre de 2.160. Mais ne va-t-il pas baisser avec ceux qui ne se réabonneront point ? De divers côtés on m'assure qu'il n'y a pas d'exemple que les abonnés d'un périodique comme celui-ci remettent ça unanimement, et qu'il faut compter sur un déchet de 10 %.

N'y aura-t-il pas une exception pour DEFENSE DE L'HOMME ? A vous de le dire qui lisez cette revue depuis plus d'un an et qui hésiteriez à en demeurer un fidèle lecteur.

Quoi qu'il en soit nous nous trouvons fort éloignés des trois mille abonnés que je comptais obtenir d'ici novembre et je crains, maintenant, qu'il faille attendre la fin de l'hiver pour en approcher.

Nous en reparlerons entre nous le mois prochain, camarades, car si la revue satisfait à peu près tout le monde, il ne serait pas admissible que le nombre de ceux qui s'y intéressent reste étale.

DÉPOSITAIRES

S'adressant à un milieu comme le nôtre, qui fournit autant de militants, chaque lecteur ayant sa personnalité propre, je ne devrais pas manquer de dépositaires pour diffuser DEFENSE DE L'HOMME au numéro. Je fais donc appel aux groupements et aux individualités afin que dorénavant la revue soit répandue exemplaire par exemplaire dans les grandes villes et dans les petites, aussi dans les bourgades les moins peuplées.

Je fais des démarches, en ce moment, pour que la revue soit mise en vente dans les kiosques et dans les librairies de la région parisienne. Il se pourrait que j'y parvienne vite et que les futurs acheteurs au numéro l'y trouve dès le mois prochain. Le dire partout.

Et, en conclusion de ces trois notes, je déclare avoir besoin de vous tous plus que jamais.

Louis LECOIN.